

GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 6,50 €

Bimestriel n° 127 – 22e année – janvier-février 2003

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 127
Janvier-Février 2003

BP 863
27008 Evreux Cedex
9, rue du Puits-Carré
Tél. 02.32.39.50.50
E-mail :
revue.gavroche@wanadoo.fr

Directeur de la publication :
Claude VIRLOUVET

Directeur honoraire :
Georges PELLETIER

Avec la collaboration
pour ce numéro de
E. CLAVERIE
E. COMMUN
J.L. DEBRY
G. DOUART
J.-J. LEDOS
G. PELLETIER
L. SEROUX
J. SIGOT
A. SIMON
C. VIRLOUVET
P. YSMAL

Commission paritaire : 0707K81974
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Publication -
Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

ÉDITORIAL

Il était une fois... un lecteur qui nous fit part de la découverte d'un trésor. Rien de moins. Histoire vraie et vrai trésor.

Il était une fois... un abonné et auteur régulier dans la revue* qui nous proposa d'évoquer un inconnu ou plutôt un personnage tombé dans l'oubli voire rejeté. Un homme dont un monument salue la naissance dans sa commune d'origine (photo de une) mais n'a plus sa tombe au Père-Lachaise.

La première histoire parvenue sous la forme d'un courrier des lecteurs est plutôt courte (p 24). La seconde prend la place qu'elle mérite pour suivre l'enquêteur-historien Jacques Sigot (p1). L'équilibre a été trouvé avec une autre enquête menée aux Archives du Tarn par Elizabeth Claverie sur les grèves dans les agglomérations de Castres, Albi, Mazamet, Graulhet et bien sûr de Carmaux dans les années 1890-1900 (p 16).

Même si ce numéro sort avec quelque retard en raison de difficultés informatiques, Noël n'est pas si loin. L'ami Georges Douart nous rappelle le souvenir d'un Noël ajiste en 1946 qui fait chaud au cœur. Cette évocation des fêtes de fin d'année est bien sûr l'occasion de vous adresser nos meilleurs vœux et de remercier tous nos fidèles abonnés qui accompagnent souvent leur réabonnement de mots d'encouragements et de bons vœux pour 2003. Ainsi Colette, de Jumilhac-le-Grand, (abonnée du Peuple français dès le début) en réponse à notre précédent édito, nous écrit, au dos d'une belle carte, qu'elle apprécie la revue et sa forme de diffusion (« pas de cadeau publicitaire qui n'est qu'un moyen de vente forcée et surtout pas de diffusion d'adresse auprès de services ou autres organismes »). Et de souhaiter la continuation de Gavroche... Ce qui devrait pouvoir se faire puisque chaque matin nous trouvons des réabonnements dans la boîte postale. Un rappel est toutefois joint dans ce numéro pour ceux qui n'ont pas encore envoyé leur règlement...

Revenons aux histoires contées dans ce numéro. Une place inhabituelle a été réservée pour vous faire connaître Alphonse Toussenel en choisissant de publier l'article en une seule fois. Il était préférable de ne pas remettre à plus tard la lecture des années où précisément Toussenel se montre un écrivain talentueux et attachant. Loin, comme vous le lirez, de la période militante d'un homme à la fois « progressiste généreux » et... antisémite.

Et le trésor? Il s'agit de la découverte d'un manuscrit d'une petite pièce de théâtre retranscrit par Pierre Pirotte. Elle fut écrite et jouée par et pour des Communards, alors qu'ils se trouvaient à Fort-Boyard et à Oléron, condamnés à la déportation vers la Nouvelle-Calédonie. Jean Luc Debry vient de faire éditer ce texte et l'accompagne d'une présentation qui redonne tout son sens à ce « vaudeville ». Surprenant dialogue, en effet, destiné à faire rire un public du drame qu'il vient de vivre et dont il subit, et pour longtemps encore, les conséquences. Mais cette publication n'aurait pu avoir lieu écrit l'auteur si, en mai 2001, Mme Quémerais n'avait pas débarrassé son salon pour le faire repeindre. Et c'est alors... « en dérangeant sa bibliothèque qu'elle découvre, caché dans un recoin, sur une étagère, un trésor. Un pur hasard! Une parfaite coïncidence, d'autant plus étonnante qu'au mois de décembre, j'avais entrepris de reconstituer le récit au cours duquel Pierre Pirotte, notre aïeul commun, endossa avec fierté les défroques du déporté politique et ainsi se transforma pour le reste de sa vie en un anarcho-communiste débonnaire. Un trésor donc. Et qui ne pouvait mieux tomber puisque c'était alors mon centre d'intérêt. Un trésor si bien caché que tout le monde l'avait oublié... »

On comprend dès lors l'énergie mise par Jean Luc Debry à faire partager le résultat de cette découverte. C'est chose faite pour La Commune à Nouméah, le texte écrit par Georges Cavalier dit Pipe en Bois « polytechnicien atypique, secrétaire particulier de Gambetta durant le premier siège, ...éternel étudiant farceur qui aime la vie et fréquente assidûment les théâtres parisiens ». Reste maintenant à publier « Pierre Pirotte, ou le destin d'un communard ». Juste avant parution (couverture déjà imprimée) un éditeur vient de faire marche arrière. Eh oui, encore aujourd'hui, (et peut-être davantage depuis peu) un communard sent toujours la poudre.

C.V.

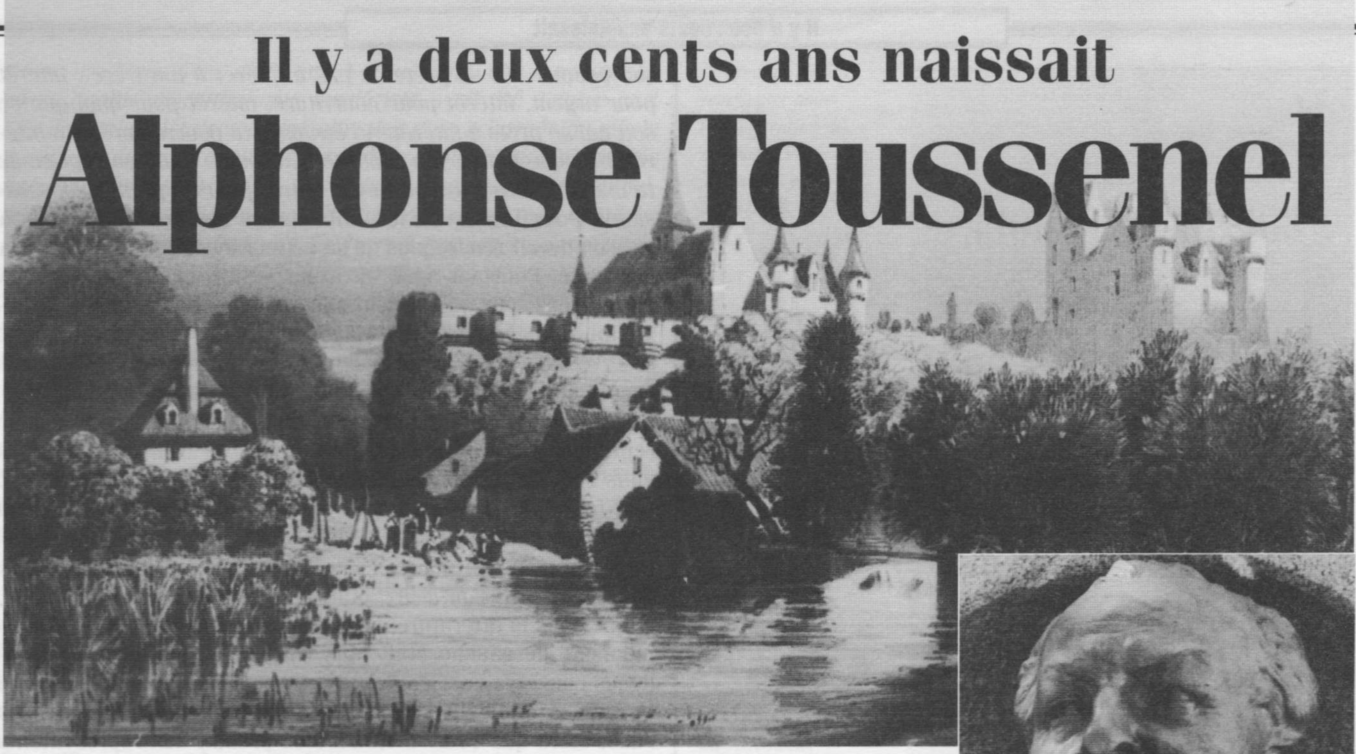
*A noter au passage la singulière particularité d'une revue dans laquelle les auteurs non seulement ne sont pas rémunérés mais tiennent à payer leur abonnement!



Photo de la "une" : Les enfants des écoles de Montreuil-Bellay au pied du monument à Alphonse Toussenel lors de la célébration du bicentenaire de la Révolution, le 14 juillet 1989.

Chacune des quatre faces de ce monument, érigé en 1898, rend hommage à un homme illustre né dans la ville : René moreau (1587-1656), médecin de Louis XIII et de Louis XIV ; Pierre Duret (1745-1825), premier chirurgien en chef de la Marine Française ; Charles Dovalle (1807-1829) poète mort tragiquement lors d'un duel à 22 ans dont l'œuvre inachevée fut préfacée par Victor Hugo ; et alphonse Toussenel (1803-1885).

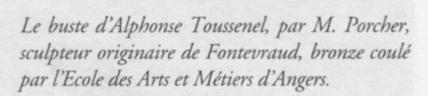
Il y a deux cents ans naissait
Alphonse Toussenel



Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) au début du XIXe siècle. La rivière du Thouet et le château.

*J'aimais profondément Toussenel ; il a été un des plus brillants prosateurs de ce siècle et ses travaux peu répandus ne sont pas, selon moi, classés à leur rang. Sans vouloir molester les membres de l'Institut, j'estime que la présence de l'auteur de l'*ornithologie passionnelle *n'eût pas été déplacée sur les gradins de l'immortelle compagnie. En attendant que justice soit rendue à l'écrivain, je veux parler de l'homme que j'ai, jadis, beaucoup pratiqué et beaucoup aimé.*

Max Adrien, *Silhouettes de mon temps* (1889)



Le buste d'Alphonse Toussenel, par M. Porcher, sculpteur originaire de Fontevraud, bronze coulé par l'Ecole des Arts et Métiers d'Angers.

Montreuil-Bellay, petite ville sur la rivière du Thouet, dans le Maine-et-Loire, à la limite de l'Anjou, du Poitou et de la Touraine, a gardé quasiment intacte sa muraille fortifiée des XIIIe et XVe siècles. Elle fut le puissant chef-lieu d'une élection sous l'Ancien Régime. Sur le mail se dresse un monument aux célébrités locales, et parmi elles, Alphonse Toussenel (1803-1885), *Phalanstérien, démocrate pacifique, zoologiste passionné, défenseur enthousiaste des droits de la femme et de l'oiseau, et surtout, écrivain original et spirituel.* (Album Nadar)

Du rejet à un bi-centenaire

S'il est aujourd'hui inconnu de tous, et même de ses compatriotes, pourquoi tenter de le faire revivre le temps d'un bicentenaire confidentiel ? Le mérite-t-il d'ailleurs, car s'il a sombré dans l'oubli, des explications doivent sûrement exister ? A l'instar de Victor Hugo, dont les dates sont voisines (1802-1885), il a traversé le siècle, sinon les régimes, mais si le premier est resté illustre pour ses *Misérables* et ses *Discours contre la Misère*, le second a disparu, lui dont deux œuvres à elles seules peuvent résumer les contradictions : l'une, *Les Juifs rois de l'époque* (1845), reprise de façon condensée dans *Travail et fainéantise* (1849), discours adressé aux travailleurs de la Seine vainqueurs en février 1848, puis vaincus quatre mois plus tard, pamphlets antisémites d'une violence inouïe ; l'autre, *L'Esprit des bêtes*, étude attachante d'un observateur subtil, fin et cultivé, d'un écrivain dont les portraits s'animent en histoires ayant comme héros les animaux.

Alors, comment expliquer ce paradoxe d'un homme de 1848 à l'utopie socialisante, réclamant le droit au bonheur et au travail pour tous, et jetant en même temps l'anathème sur les Juifs qu'il accuse d'être responsables de tous les maux de l'époque ? Comment admettre qu'il ait pu, au printemps 1848, à la fois participer à la Commission du Travail créée par Louis Blanc, demander l'égalité, y compris pour les femmes, dénonçant le pouvoir des « mâles », vouloir l'éducation gratuite, intégrale pour tous, et vouer aux gémonies toute une catégorie sociale qu'il appelle « les juifs [1] », qu'il hait et méprise ? En d'autres termes, comment peut-on être à la fois un progressiste généreux et un « salaud » – au sens sartrien du mot – xénophobe ? Ce sont ces questions qui sous-tendent cette étude, questions qui malheureusement restent toujours d'actualité.

Que Toussenel ait été antisémite, et que cet antisémitisme ait été en partie à l'origine de sa disparition est indéniable. Il suffit de lire *Les Juifs rois de l'époque* pour s'en convaincre. L'œuvre est violente, répugnante, et serait passible aujourd'hui de la loi contre le racisme et l'antisémitisme. Toussenel voit dans le Juif le parasite, l'usurier, et dans la Bible un livre obscène : [...] *Je ne sais pas les grandes choses qu'a faites le peuple juif, n'ayant jamais lu son histoire que dans un livre où il n'est parlé que d'adultère et d'inceste, de boucheries et de guerres sauvages ; où tout nom qu'on révère est souillé d'infamie ; où toute grande fortune débute invariablement par la fraude et par la trahison ; où les rois, qu'on nomme saints, font assassiner les maris pour leur voler leurs femmes ; où les femmes qu'on nomme saintes entrent dans le lit des généraux ennemis pour leur trancher la tête.*

C'est cette même Bible qui justifiait à ses yeux le « privilège » de l'usure exercée par les Juifs aux dépens des gentils, puisqu'il n'est que de relire le passage où Moïse s'adresse à

A. TOUSSENEL

LES JUIFS
ROIS DE L'ÉPOQUE

HISTOIRE DE LA FÉODALITÉ FINANCIÈRE

TROISIÈME ÉDITION

Précédée d'une Préface, d'une Notice biographique sur l'auteur, et accompagnée de Notes hors texte, par l'éditeur

GABRIEL DE GONET

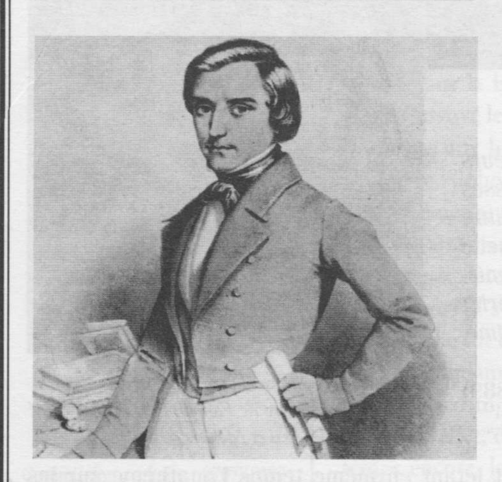
1846-1886

TOME PREMIER

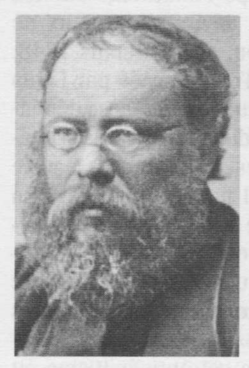
PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
26, RUE RACINE (PRÈS L'ODÉON)

Tous droits réservés

Les Juifs rois de l'époque, édition de 1886.



Louis Blanc (1811-1882)





Pierre Joseph Proudhon (1809-1865). Napoléon 1er. Collection des médailles historiques des rois de France.

TRAVAIL
ET
FAINÉANTISE

PROGRAMME DÉMOCRATIQUE

PAR

A. TOUSSENEL

PRIX : 25 CENTIMES.

PARIS
AU BUREAU DU TRAVAIL AFFRANCHI, 16, RUE DES SAINTS-PÈRES
ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

1849

Travail et fainéantise, édition de 1849.

son peuple : *Tu ne prêteras pas à intérêt à ton frère : intérêt pour argent, intérêt pour nourriture, intérêt pour quoi que ce soit qui se prête à intérêt. A l'étranger tu pourras prêter à intérêt, afin que Yahvé, ton Dieu, te bénisse en toute entreprise de ta main, dans le pays où tu vas entrer pour en prendre possession* [2]. Pour Toussenel, les Juifs étaient ces prêteurs honnis à qui l'on devait rendre plus qu'on ne leur avait emprunté dans la nécessité. Pourtant, ignorait-il, ou avait-il choisi de n'en pas parler, tous ceux qui vivaient misérablement dans leur ghetto – Mellah dans les pays du Maghreb –, quartier qui leur était réservé dans les villes, et que certains noms de rues évoquent encore aujourd'hui : rue des Juifs, rue de la Juiverie, etc. [3]

Une phrase peut résumer cette « diatribe dégradante », pour reprendre l'expression de Christophe Del Nin, que sont *Les Juifs rois de l'époque* : *J'appelle de ce nom méprisé de juif, tout trafiquant d'espèces, tout parasite improductif vivant de la substance et du travail d'autrui.*

Bien sûr, certains pourraient objecter que les fouriéristes, et Toussenel était l'un d'eux, étaient généralement antijudaïstes, et que dans la littérature, jusque sous le Second Empire, l'antijudaïsme de gauche était plus virulent que celui des catholiques conservateurs de droite [4]. Georges Duchêne, disciple de Proudhon, allait jusqu'à prôner l'extermination physique des Juifs, alors que Toussenel, s'il s'en prenait aux représentants de l'usure et de la finance, rendait en même temps hommage à tous les autres : *Personne ne reconnaît plus volontiers que moi le caractère supérieur de la nation juive. Le peuple juif tient une place immense dans l'histoire de l'humanité ; c'est le peuple organisateur par excellence, le peuple de l'unité politique et religieuse. Aucune race* [5] *n'a été plus féconde que celle-là en individualités brillantes. Il semble qu'elle ait été douée par la nature de toutes les aptitudes.*

D'autres pourraient ajouter que pour lui, le Juif était synonyme de capitaliste, et que c'étaient le capitalisme, la spéculation et le pouvoir de la finance seuls qu'il visait. Ne précise-t-il pas que les immenses fortunes, comme celle des Rothschild [6], reposaient en partie sur la spéculation. On sait que grâce à leurs relais efficaces édifiés entre Bruxelles et Londres, via Anvers, la Bourse de Londres avait appris bien avant tout le monde la nouvelle de la défaite de l'Empereur le 18 juin 1815 [7], que leur enrichissement phénoménal fut également lié à la création du réseau ferré du Nord de la France [8].

Enfin, Toussenel n'identifiait pas le Grand Capital aux seuls Juifs, mais également aux protestants anglais, hollandais et genevois contre qui ses attaques virulentes étaient également dirigées.

Il n'empêche que certaines phrases contre les Juifs font froid dans le dos, et qu'un discours comme *Travail et fainéantise*, même s'il ne l'exprime pas clairement, sous-entend leur élimination. En effet, que dit Toussenel aux « Travailleurs de la Seine » défaits en juin 1848 : que les Révolutions de 1830 et de 1848 qu'ils ont faites, ont échoué parce qu'ils ne s'en sont pris qu'à la monarchie, symbole du régime, mais qu'ils n'ont pas attaqué le fondement de celle-ci, le pouvoir de l'argent. Or, ce pouvoir est, selon lui, incarné par les Juifs. Donc, ce qu'il faut, et toujours selon lui, c'est détruire ce pouvoir et son incarnation, c'est-à-dire...

On comprend dès lors que des hommes comme Proudhon, Drumont [9] et Louis Thomas [10] se soient dits les héritiers de Toussenel, mais aussi que l'expression d'une telle idéologie suffise pour condamner l'homme.

Aujourd'hui encore, dès que l'on évoque le nom de Toussenel, et c'est très rare puisque, je le rappelle, il a quasiment disparu de tous les dictionnaires et des manuels, le rejet est instantané. Ainsi, apprenant que je travaillais sur cet écrivain, un correspondant m'a dernièrement adressé cet e-mail : *Dans son bouquin* Chemins d'eau, *Petite Bibliothèque Payot, Jean Rolin écrit ceci sur Toussenel dans son Avant-Propos* : « [...] *De*

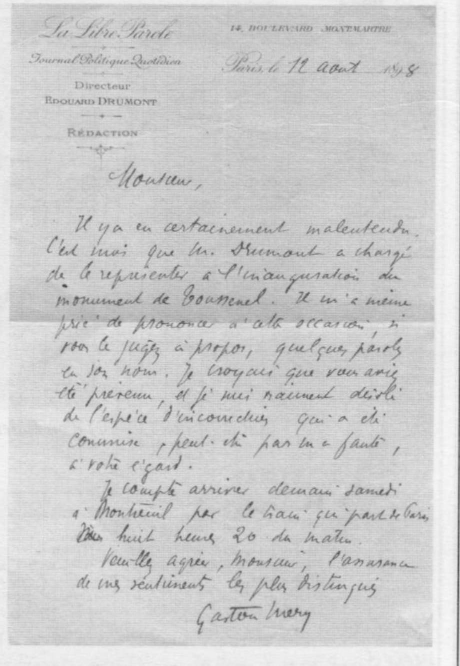
même ignorions-nous alors que A. Toussenel, que nous citions en sa qualité d'ornithologue fouriériste avait été d'autre part l'un des pamphlétaires antisémites les plus acharnés du siècle passé. A l'époque, dans notre candeur, nous n'imaginions pas que l'on pût être à la fois fouriériste, ornithologue et antisémite. L'aurions-nous su que cela ne nous aurait pas empêché de citer le curieux texte de Toussenel sur les canards, mais avec quelques commentaires appropriés. »

Comme si ce correspondant tombait de haut en découvrant la face cachée d'un homme qu'il avait admiré jusque-là et qui lui apparaissait soudain infréquentable, le conduisant ainsi à relire ses textes autrement.

Car un autre Toussenel existe, qui cadre mal avec cette haine et cette violence, un Toussenel épris de la nature, pacifique et anti-colonialiste, philanthrope, que la recherche et la découverte de la biographie éclaire. Et l'on peut, l'on doit, en ce second centenaire de sa naissance, retrouver cet « écrivain original et spirituel », et ce, au-delà de ses *Juifs rois de l'époque*, comme on peut aimer Céline au-delà de *Bagatelles pour un massacre*.

Ce siècle avait 3 ans...

Drumont s'est fait représenter pour l'inauguration du monument à Toussenel, en août 1898.


La Libre Parole — Journal Politique Quotidien — Directeur Edouard Drumont — Rédaction — 14, Boulevard Montmartre

Paris, le 12 août 1898

Monsieur,

Il y a eu certainement malentendu. C'est moi que M. Drumont a chargé de le représenter à l'inauguration du monument de Toussenel. Il m'a même prié de prononcer à cette occasion, si vous le jugez à propos, quelques paroles en son nom. Je croyais que vous aviez été prévenu, et je suis vraiment désolé de l'espèce d'inconvenance qui a été commise, peut-être par ma faute, à votre égard.

Je compte arriver demain samedi à Montreuil par le train qui part de Paris vers huit heures 20 du matin.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

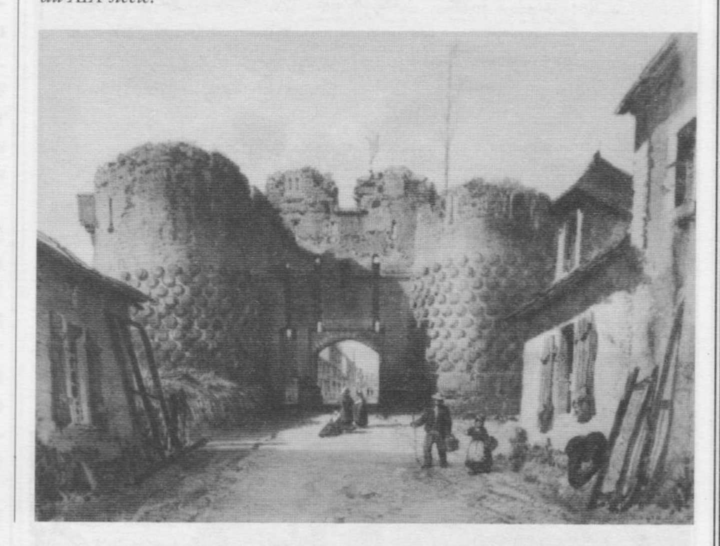
Gaston Méry

Les Toussenel en Anjou

Alphonse Toussenel est né à Montreuil-Bellay, en Anjou, à une quinzaine de kilomètres au sud de Saumur, le 17 mars 1803. Son père, Jean-Baptiste Tousnel [11], était Lorrain, originaire de Saint-Mihiel, dans la Meuse, venu une première fois dans la région en qualité de commissaire ordonnateur avec la 12e division militaire de l'Armée de l'Ouest chargée de combattre les rebelles vendéens de l'Armée Catholique et Royale. Il avait alors pour fonction de veiller à la bonne marche de toutes les activités liées à la subsistance du soldat : vivres, logement, chauffage, équipage, armement, soins médicaux, etc.

A l'occasion de l'une de ses tournées d'inspection dans l'est de ce que l'on appela par la suite la Vendée Militaire, il fit la connaissance de Marie-Célestine Malécot des Bournais, fille du maire de Curçay-sur-Dive, village de la Vienne à la limite du Maine-et-Loire, dans l'arrondissement de Loudun. Ils se marièrent et vinrent aussitôt s'installer à Montreuil-Bellay. L'acte d'acquisition de la maison, où devaient naître leurs deux

Porte fortifiée de Montreuil-Bellay (XVe siècle). Lith. du XIXe siècle.



[1] Juif avec ou sans majuscule ? Le mot en prend traditionnellement une s'il désigne une personne du peuple juif, non pas s'il évoque l'adepte de la religion juive ; ainsi n'en mettons pas à catholique, protestant, bouddhiste... Dans cette étude, l'orthographe conserve la graphie rencontrée dans les textes imprimés.

[2] Deutéronome 23,20 – 23,21.

[3] Angers vient étrangement de débaptiser sa rue de la Juiverie pour l'appeler... rue Anne-Frank ?

[4] Même un historien comme Michelet pouvait écrire : *Les juifs, quoi qu'on en dise, ont une patrie, la Bourse de Londres ; ils agissent partout, mais leur racine est au pays de l'or.*

[5] Joseph-Arthur de Gobineau (1816-1882), auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races*, fut à l'origine de cette nouvelle notion de race à l'intérieur d'individus de même couleur de peau, alors que jusqu'alors on parlait de races blanche, noire et jaune.

[6] *La famille Rothschild ne possède aucun titre français. Elle a été admise dans la noblesse autrichienne le 25 mars 1817 ; le titre de baron du Saint-Empire a été conféré à son chef le 29 septembre 1882.* (Gabriel de Gonet, note de l'édition des *Juifs rois de l'époque*, 1886).

[7] *Le juif qui fait hausser les fonds français de 10 francs, le lendemain de Waterloo.* (Toussenel)

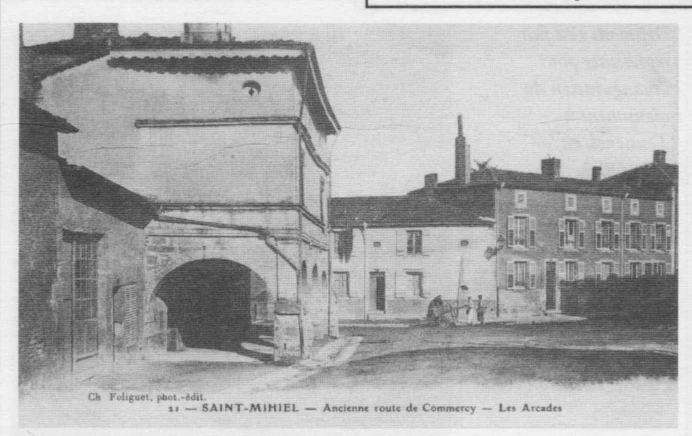
[8] Le Gouvernement venait de terminer toute l'infrastructure de ce réseau, terrassement, ponts et tunnels, mais il ne pouvait achever les travaux parce que les caisses étaient vides. Les fortifications de la capitale, « l'Enceinte de Thiers » décidée en 1839, coûtaient cher. Toussenel pensait que cela était voulu par la haute finance : *Les banquiers abandonnent la question du Bosphore et de Suez aux Anglais, et préfèrent les fortifications de Paris qui les protégeront plus sûrement contre toute tentative révolutionnaire. De plus, ces fortifications ruineraient le gouvernement qui aurait alors besoin de l'argent des banquiers et leur abandonnerait les lignes de chemin de fer.*

Fut confié à la Maison Rothschild, à sa demande, le soin de poser les rails et de fournir les voitures et le matériel. En échange, lui était cédée l'exploitation de la ligne pour une durée de 40 années. Comme, pour se procurer la somme nécessaire, les Rothschild émirent des actions, ils ne déboursèrent aucun centime et gagnèrent des fortunes.

[9] Bien qu'il ne fût pas du même bord politique que Toussenel, Drumont l'admirait beaucoup, à moins qu'il n'avouât son admiration que pour apporter de l'eau à son moulin haineux. Ainsi, le 13 mai 1897, il écrivait dans *La Libre Parole* : [...] *cet écrivain trop longtemps méconnu qui fut un des premiers à pousser ce cri d'avertissement : « Le juif, voilà l'ennemi ! »* [...] *Toussenel nous a peint le Juif en marche ; nous avons devant nous le Juif arrivé. Il a vu le Juif s'essayant à la conquête de la France ; aujourd'hui, grâce à la guerre de 1870, la conquête est faite et le Juif a le pied chez nous.*

[10] Louis Thomas (1885-1962), publia en 1941, en pleine guerre, *Les Précurseurs, Alphonse Toussenel, socialiste national antisémite*. Dans cet essai, pour se justifier, ou pour encourager ses compatriotes à le suivre dans une collaboration enthousiaste, l'auteur recherchait une filiation entre les idées d'Hitler sur les Juifs et celles de Toussenel. Il reconnaissait en même temps que son idole, n'ayant jamais parlé ni lu que l'allemand, ne pouvait avoir eu connaissance directe de l'œuvre du Français qui n'avait jamais été traduite, mais il était habile de poser le problème en cette période trouble de notre histoire. Louis Thomas, qui s'était réfugié en Allemagne puis en Suisse après la Libération, fut arrêté à Paris en juin 1945. Il fut condamné par la cour de Justice devant laquelle il comparut en octobre 1949.

[11] L'orthographe du nom varie et peut se présenter sous les formes de **Tousnel** (pour le père), **Toussenel** (adoptée par Alphonse), mais encore parfois **Touzenel**, **Tousenel**, **Toussenelle** et **Tousenelle**, sans qu'aucune explication ne soit donnée à ces différentes écritures. Ces écritures sont conservées dans leur contexte.



Saint-Mihiel (Meuse) d'où étaient originaires les Toussenel.

Du vingt septième jour du mois de ventose l'an onze de la République française. avant midy

Acte de naissance d'Alphonse Tousnel né le jour d'hier vingt six de ce mois à onze heures du soir fils legitime des citoyen jean Baptiste nicolas Tousnel maire de cette commune et de marie-Louise-Celeste malecot Desbournais son Epouse domicilié au dit montreuil Bellay arrondissement de Saumur

Alphonse Tousenel

Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin

Premier témoin, Joseph Chaillou-René joseph domicilié à Bouillé St Paul departement des deux sevres agé de quarante deux ans
Second témoin, Claude Magdelaine Brumteau agé de trente six ans domicilié à Bellaire le dit montreuil
Sur la réquisition à nous faite par le dit jean Baptiste nicolas Tousnel pere de l'enfant né j'en ay redigé cet acte
Et ont signé Chaillou Redon Brunteau Tousnel

Constaté suivant la loi, par moi Duchâtel adjoint du maire de montreuil faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

Duchâtel adjt

Acte de naissance d'Alphonse Toussenel.
Arch. Munic. Montreuil-Bellay.



Maison natale d'Alphonse Toussenel à Montreuil-Bellay.

bapt marie louise celeste malecot

Le huit decembre 1767 est née et a été baptizée en labsence de mr jahan curé de cette paroisse par nous soussigné marie louise celeste fille legitime de michel françois malecot et de marie susanne Redon ont été parain le sr estienne Redon et maraine

Acte du baptême de la mère de Toussenel.
Arch. Départ. de la Vienne.

enfants, est daté du 29 novembre 1799 : *le 8 frimaire an VIII, M. et Mme Touznel acquièrent la partie principale des bâtiments et l'enclos, de François Hamelin, agriculteur, et Louis Guillon, son épouse, habitant ensemble à la Durandière, commune de Montreuil-Bellay, 6 000 francs, en déduction de laquelle il a été payé comptant 1 500 francs.* Mais la jeune femme tomba peu après malade et les médecins ne sachant trop pronostiquer, Jean-Baptiste Tousnel décida de la conduire à Paris où elle serait, pensait-il, mieux soignée. C'est pendant cette absence qu'il fut nommé maire par le Consulat, en juin 1800. Trois raisons avaient présidé à ce choix : il pouvait assurer un poste à haute responsabilité, l'ayant déjà prouvé ; il connaissait parfaitement la région et, n'en étant pas originaire, il semblait plus capable qu'un autre de juger les problèmes avec le discernement et l'impartialité nécessaires ; il était un ardent bonapartiste qui avait ouvertement fait montre de ses convictions. Un arrêté préfectoral en date du 23 décembre 1800 le reconnut officiellement maire de Montreuil-Bellay.

Deux enfants naquirent dans la vieille ville close devenue seulement chef-lieu de canton depuis 1790 :

- Alphonse, le 26 ventôse (17 mars 1803), et non le 27 ventôse comme le mentionnent le plus souvent les auteurs qui ont copié celui qui n'a pas su lire l'acte de l'état civil qui précise, ce même 27, « né le jour d'hier », à 11 heures du soir.
- Théodore, le 9 thermidor an XII (28 juillet 1805) ; décédé le 6 août 1885 à Paris. Certains dictionnaires indiquent le 3 août.

Le 28 octobre 1806, Jean-Baptiste Tousnel fut appelé en Allemagne pour y remplir la fonction de commissaire des guerres[12]. Il semble que son épouse soit restée à Montreuil-Bellay avec les enfants puisque du 10 décembre 1807 est daté un acte stipulant que *M. et Mme Touzenel acquièrent la partie des bâtiments qui joignent la rue* pour la somme de 2 200 tournois, une livre tournois valant 20 sous. Après la chute de l'Empire, la famille retourna en Lorraine que le père ne quitterait plus. Dans son œuvre, Alphonse Toussenel ne semble avoir fait qu'une seule fois allusion à Montreuil-Bellay qui ne fut donc pour lui que sa ville natale. Nous savons qu'il perdit jeune sa mère puisque l'acte de vente de sa maison natale, dressé le 6 juin 1820 précise que *M. et Mme de Laistre de Crozé acquièrent la propriété de Jean Nicolas Touzenel, ancien commissaire des guerres en retraite et chevalier de l'ordre royal de Saint Louis, veuf de Mme Marie-Louise Céleste Malécot des Bournais son épouse.* Celle-ci, née en 1767, s'était mariée relativement tard, pour l'époque, et avait eu son second enfant à 38 ans. Nous avons vu qu'elle avait été très malade en 1800.

Alphonse Toussenel

Pour l'adolescent, ce fut le temps des études dont il ne garda pas un très bon souvenir, *maudissant la tendresse paternelle qui condamna* [mon] *enfance aux travaux forcés du latin,* alors qu'il aurait préféré s'abandonner *au grand air du vagabondage et des meules de foin parfumé si favorables aux exercices de la gymnastique.* [...] *J'ai passé 12 ans dans ce bagne affreux de l'enfance qu'on nomme le collège, alors que Dieu, en me mettant au cœur, dès l'âge le plus tendre, l'amour désordonné des oiseaux et du vagabondage, m'avait évidemment destiné à la haute mission du chasseur cosmopolite*[13]. Ce mot « vagabondage » revint souvent sous la plume de l'adulte.

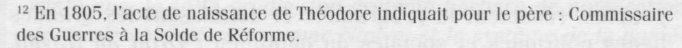
Sa formation terminée, il retourna chez son père dans la Meuse, et là, il s'adonna à l'agriculture jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, commençant ses curieuses observations zoologiques.

Toussenel se rendit à Paris au lendemain de la révolution de juillet 1830 qui avait vu la chute de Charles X et l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie libérale. Il s'y passionna pour la doctrine de Fourier qu'il connaissait déjà pour avoir lu ses ouvrages, et se lia avec toutes les sommités de cette école,

devenant dès lors partisan des idées et du système du célèbre socialiste.
Il soutint également avec la fougue de son caractère et de tout l'éclat de son talent la loi sur l'instruction primaire du 28 juin 1833, date à laquelle le gouvernement prit en main la fondation et l'organisation des écoles normales d'instituteurs [14] dans les départements.
C'est à cette époque qu'il devint journaliste professionnel, ce que Dostoïevski appelait un « cheval de fiacre », c'est-à-dire un rédacteur appointé pour soutenir des opinions qui n'étaient pas toujours les siennes. Toussenel se disait alors « écrivain ministériel » et travaillait pour la presse gouvernementale, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire dans *Les Juifs rois de l'époque : La presse ministérielle en générale, et à quelques rares et brillantes exceptions près, n'est qu'une seconde édition pas toujours corrigée du* Journal des Débats *qui est l'organe de l'intérêt exclusif de la haute banque.* En 1837, il était rédacteur en chef du *Journal du Nord*, imprimé à Lille. Parallèlement, il collabora pendant quatre années au journal parisien *La Paix* dont il devint rédacteur en chef.

Commissaire civil en Algérie

Toussenel, tout frais récipiendaire de la Légion d'honneur, fut nommé en 1841 commissaire civil en Algérie par le roi Louis-Philippe, envoyé à Boufarik, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest d'Alger. Le pays était alors en pleine pacification. *J'ai été assez heureux cependant pour voir l'Algérie en ses jours de splendeur, alors que le fléau de la guerre sévissait sur la Mitidja dévastée, et que les ordres des chefs retenaient dans les camps nos garnisons captives,* écrit-il dans *L'Esprit des bêtes, les mammifères* [15].
Quand y arriva Toussenel, Boufarik n'était pas la cité coquette qu'offrent au regard des cartes postales ou des photographies du début du XXe siècle, mais plutôt un simple lieu-dit au milieu de la Mitidja, sur le trajet de la grande piste directe du sud Alger/Blida/Médéa, *sur une ondulation insensible mal émergée d'un marais ; un grand marché s'y tenait le lundi. On y voyait à demeure un vieux puits, une koubba de santon musulman et un groupe de trois trembles, aux branches desquels se balançaient des cordes de diss, parce que c'était le gibet de la police turque.*
Dans son ouvrage sur cette petite ville édité en 1930, Edmond Gojon évoquait la vie difficile de la bourgade en ces années 1840 : *A Boufarik, depuis 1837, trente-sept colons avaient été enlevés, vingt et un étaient morts en captivité, trente-six avaient été assassinés. De 1837 à 1841, on compte deux cents vingt-sept décès.*
Il citait en même temps notre auteur : *En 1842, écrit Toussenel, commissaire civil, Boufarik était la localité la plus mortelle de l'Algérie. Les visages des rares habitants échappés à la fièvre pernicieuse étaient verts et bouffis. Bien que la paroisse eût changé de prêtres trois fois en un an, l'église était fermée ; le juge de paix était mort ; tout le personnel de l'administration civile et militaire avait dû être renouvelé et le chef du district, resté seul debout, avait été investi de toutes les fonctions par le décès et la maladie de tous les titulaires.*
La population de Boufarik était alors de 741 habitants ; il y en aurait 1370 en 1844. La petite ville comptait trois cents maisons, une école, une église, un marché, un bureau de perception, des cafés, des écuries, des hangars.

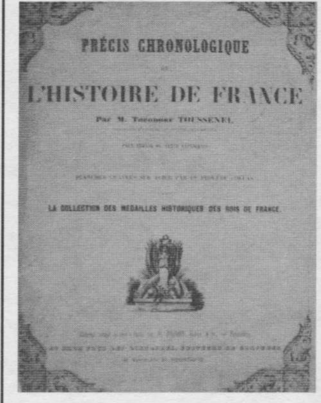


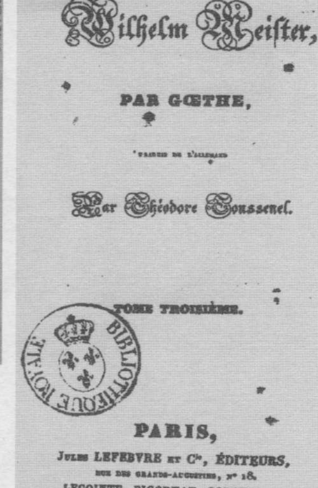
[12] En 1805, l'acte de naissance de Théodore indiquait pour le père : Commissaire des Guerres à la Solde de Réforme.

[13] Cité par Emile Chevalier in *Un naturaliste angevin : Alphonse Toussenel.* Angers, Germain et G. Grassin, 1897.

[14] Article XI : *Tout département sera tenu d'entretenir une école normale primaire, soit par lui-même, soit en se réunissant à un ou plusieurs départements voisins.*

[15] Voir également sur ce sujet *Gavroche* n° 125, septembre-octobre 2002, p. 17.







Précis chronologique de l'Histoire de France, de Théodore Toussenel, édition de 1845. Bibliothèque de l'Institut Catholique de Paris. Cet ouvrage a servi pour la présentation de la collection des médailles historiques des rois de France (ici médaille de Louis XVIII).
A côté, Wilhelm Meister de Goethe, traduit par Théodore Toussenel (1829). Bibliothèque Nationale de France.

Théodore Toussenel

Dans ses biographies, Théodore Toussenel est dit littérateur et germaniste. Il fut secrétaire de Michelet à partir de 1829 pour ses dépouillements et ses lectures en allemand. Reçu en 1831 à l'agrégation d'histoire et de géographie, il devint professeur de collège à Saint-Mihiel, berceau de sa famille. En 1857, il était professeur d'histoire au collège Charlemagne, à Paris, puis en devint le censeur. Nommé ensuite inspecteur d'Académie, il fut membre du conseil académique et du conseil départemental de la Seine.

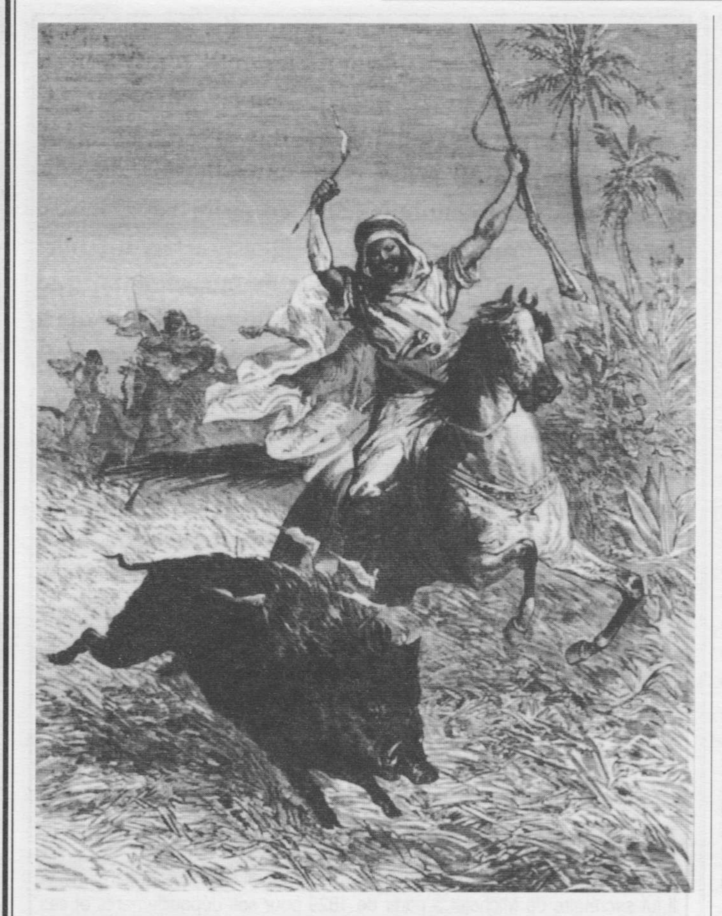
On garde de lui un *Précis Chronologique de l'Histoire de France* (1838, réédité en 1845), servant de texte explicatif à des planches gravées sur acier selon le procédé Collas présentant la collection des médailles historiques des rois de France, et L'histoire de l'Europe de 1270 à 1660, (1881). Il publia des articles dans *Le Temps* et dans la *Revue de Paris*. Il effectua surtout de nombreuses traductions d'ouvrages écrits en langue allemande : *Fables*, de Gotthold Ephraïm Lessing, (1825) ; *Wilhelm Meister, de Johann Wolfgang von Göthe (Goethe)*, (1829) ; *Œuvres complètes*, (1830) et *Contes*, (1838), d'Ernest Theodor Wilhelm, dit Amadeus, Hoffmann ; Traditions allemandes, des frères Grimm ; etc.

Théodore Toussenel fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1870, l'année de sa retraite qu'il occupa à la rédaction d'un certain nombre d'ouvrages d'éducation dont : *Histoire de l'Europe de 1610 à 1789*, (1879) ; *Histoire de l'Europe de 1270 à 1610*, (1881) ; *Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France de 395 à 1270*, (1882) ; *Histoire contemporaine de 1789 à 1875*, (1884).

Théodore Toussenel est mort la même année que son frère, et comme lui à Paris.



Boufarik en 1930. Place de la Mairie et hôtel de ville.





Chasse du sanglier en Algérie. dessin d'Emile Bayard.
Ci-contre une lithographie d'A. Maurin représentant Thomas Bugeaud (1784-1849).
Ci-dessous, en-tête du premier numéro de La Démocratie pacifique paru le 1er août 1843 (BNF)..

MARDI 1er AOUT 1843

DÉMOCRATIE PACIFIQUE

JOURNAL DES INTÉRÊTS DES GOUVERNEMENTS ET DES PEUPLES

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME I,

DE LA

DEMOCRATIE PACIFIQUE

Les ouvrages que publia par la suite Toussenel rappelleraient à l'envi les merveilleuses parties de chasse auxquelles il avait participé au cours de son bref séjour en Algérie, séjour bref parce que notre commissaire civil entra vite en conflit avec l'autorité militaire dont il ne partageait pas les vues. Dans ces mêmes ouvrages, il dénoncerait les exactions commises par nos troupes composées surtout de condamnés militaires ou de forçats : *Il n'y avait pas deux mois que j'étais arrivé en Afrique, où m'avait appelé pour mon malheur le gouvernement actuel, que l'indignation m'avait pris au spectacle des mœurs de ces troupes et de la tolérance de certains chefs. Un jour que des soldats, de je ne sais pas quelle arme, avaient fait, sous les yeux de leurs officiers, un autodafé des meubles d'un malheureux colon, prisonnier des Arabes, j'écrivis au chef de l'administration que le ton de l'armée d'Afrique, je parlais des mauvais soldats, était au vol et à la rapine, que c'était la barbarie qui avait vaincu là, et non la civilisation, puisque c'étaient les civilisés qui adoptaient les mœurs des Arabes ; je disais que tout ce que je voyais attestait une démoralisation profonde dans le sein de l'armée, ou une bien déplorable incurie de la part des chefs. Il paraît qu'il est fort dangereux d'écrire ce que l'on pense, et ce que pensent les officiers eux-mêmes dans cette heureuse terre d'Afrique ; car ma confidence eut pour effet de porter jusqu'à l'incandescence la colère de M. le gouverneur général qui daigna m'écrire de sa propre main, que ce n'était pas pour de semblables observations qu'il m'avait appelé en Afrique. De ce jour je fus en butte et aux injures de tous les subalternes. Je finis par être empoigné, moi, fonctionnaire public, par deux de mes gendarmes, en vertu des prescriptions générales de M. le maréchal Bugeaud, pour avoir refusé d'usurper ses attributions, en expulsant de la colonie dont j'étais le chef, deux colons faussement accusés d'un misérable vol de 10 francs. Pour justifier cette brutalité sans exemple et sans excuse, on ne craignit pas de m'accuser de complicité de vol et de trahison avec les innocents dont j'avais pris la défense.*

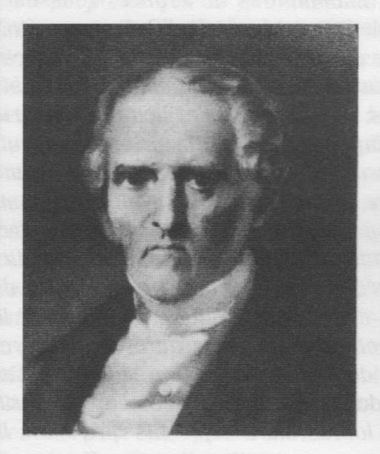
Toujours est-il que Toussenel fut renvoyé en métropole dès 1842, à moins qu'il ne démissionnât. Quelle idée aussi de défendre ces sauvages qu'on ne lui demandait que de civiliser et non pas d'aimer ? C'est qu'il les admirait trop ces gênants indigènes, ce *cavalier arabe qui est le premier de tous les cavaliers du monde.* Et qu'avait-on besoin d'un homme qui osa écrire qu'il ne vendrait pas son âme pour garder à tout prix ces terres conquises par les armes, rappelant les paroles d'un législateur français : *Périssent les Colonies plutôt qu'un principe ?*

Toussenel fouriériste

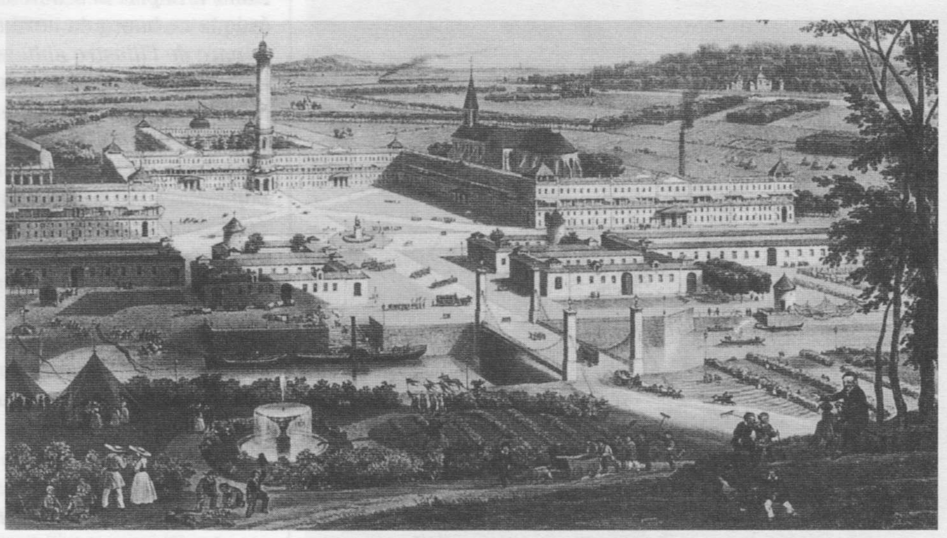
Il semble que Toussenel se soit arrêté sur le chemin du retour à Toulouse ; toujours est-il qu'il collabora à *La France méridionale*, publiée dans cette ville. De retour à Paris, il prit part à la création du journal *La Démocratie pacifique*, fondé par Victor Considérant, organe du système phalanstérien qui succédait à *La Phalange*, comme le signalait un avertissement publié dans le premier numéro paru le 1er août 1843 : *La Phalange, qui a eu longtemps une publicité hebdomadaire, et qui depuis trois ans paraissait trois fois par semaine, prend, à partir de ce jour, le format* in-folio, *et devient journal quotidien sous le titre de* La Démocratie pacifique.

Les formules qui encadrent le titre *Démocratie Pacifique*, et le sous-titre *Journal des intérêts des gouvernements et des peuples*, résument le programme et définissent les grandes lignes politiques et sociales du quotidien : *Droit au travail, libre examen, élection ; Progrès social sans Révolutions Richesse générale. Réalisation de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté ; Organisation de l'Industrie Association volontaire du Capital, du Travail et du Talent*

Voici quelques titres des cours de *zoologie passionnelle* don-



Charles Fourier (1772-1837).
lith. de Cisneros, d'après Gigoux.



Un phalanstère, gravé par Charles François Daubigny (1817-1878).

Les phalanstères

Ce mot a été créé en 1816 par Charles Fourier (1768-1837). Il désignait, à l'intérieur de son système, une unité de travail en communauté, sorte de coopérative de production et de consommation où chacun travaillerait selon ses aptitudes mais sans recevoir aucun salaire. Phalanstère est devenu le nom du domaine où vivait cette communauté. Fourier voulait mettre un terme au désordre qui régnait dans la société et désirait fonder un ordre sociétaire fondé sur l'attraction passionnelle qui pourrait satisfaire toutes les passions, bonnes ou mauvaises. Il énumérait 12 passions principales qui pouvaient se diviser en 810 caractères différents. L'unité sociale imaginée, ou phalange, comprendrait donc 1620 personnes, soit 810 hommes et 810 femmes. Le premier phalanstère, créé dès 1832 à Condé-sur-Vesgre, aujourd'hui dans les Yvelines, fut un échec, comme les tentatives qui lui succédèrent.

Le phalanstère est le nom que porte, dans le système de Fourier, l'édifice habité par la commune sociétaire, c'est-à-dire la « phalange ». C'est un palais splendide formé de la combinaison unitaire de tous les éléments disjoints de la commune, et réunissant les triples conceptions de l'économie, de l'utilité et de la grandeur. Les ménages y habitent séparés, quoique réunis dans l'ensemble, à peu près comme les chambres dans un hôtel garni.

Notice publiée dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Charles Saint-Laurent, (1841).

nés par Toussenel à *La Démocratie pacifique* :

* *Caractère de la tête et de son rôle dans l'homme.*
* *Coup d'œil rétrospectif sur la création et les comètes.*
* *Des prochaines découvertes de l'Observatoire et de la mission providentielle de la puce.*
* *De l'Ere paradisiaque et de la chute, et de quelques erreurs répandues à ce propos.*
* *La Terre affectée d'une maladie de langueur à la suite de l'invasion du virus moralique.*
* *Agonie et décès de la lune.*

Automne 1846, Toussenel devait être à Ourscamp [16], près de Noyon, où sa tentative de créer une société d'Harmonie fut un échec. C'est la partie de son œuvre qui a vieilli, celle où il décrit et propose sa société idéale, comme lorsqu'il critique le système métrique et prône le retour aux anciennes mesures, vantant la supériorité du nombre 12 sur le 10 : *Oui, oui, réjouis-toi, pauvre science, orgueilleuse en guenilles, surtout hâte-toi de jouir ; car les jours des institutions barbares sont passés, et ton système décimal est un système barbare indigne de la France et de la Convention ; et de l'heure ou la lueur de l'arithmétique passionnelle aura éclairé deux ou trois cerveaux de savants, ils auront honte de ton œuvre et renverseront dans la poudre ton échafaudage métrique, et feront un autodafé général de tes mètres et de tes doubles décalitres. Avant quarante ans, je te le prédis, ton système barbare de numération décimale sera détruit comme Ninive, et le système de la numération passionnelle s'élèvera glorieux sur ses débris !*

[16] Toussenel, comme de nombreux atlas, écrit Ourscamps. Aujourd'hui, la commune s'appelle Chiry-Ourscamp, Ourscamp sans s, selon l'ancienne orthographe.



Tome II. – N. 2. PUBLICATION DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE. Dimanche 3 janvier.

Réforme sociale sans Révolutions, Réalisation de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

Organisation de l'Industrie, Association du Capital du Travail et du Talent.

1841.
10e ANNEE. — IIIe SÉRIE.

LA PHALANGE

Journal de la Science Sociale.

POLITIQUE, NOUVELLES, INDUSTRIE, LITTERATURE, SCIENCES, ARTS, ETC., ETC.

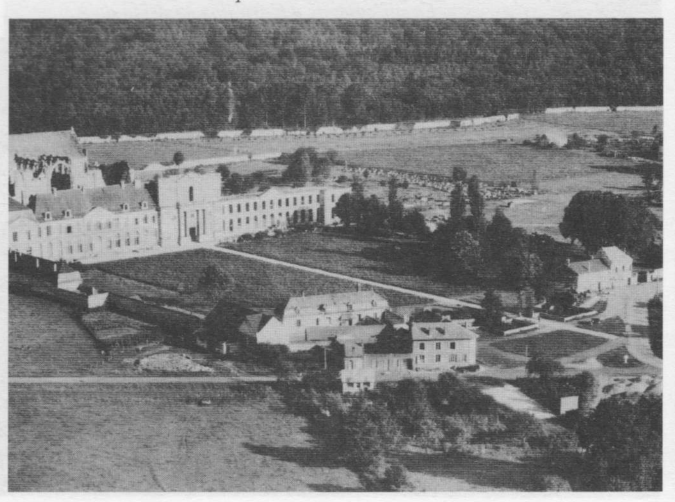
La Phalange paraît le MERCREDI, le VENDREDI et le DIMANCHE. On s'abonne à partir du 1er de chaque mois. — (*Affranchir.*)

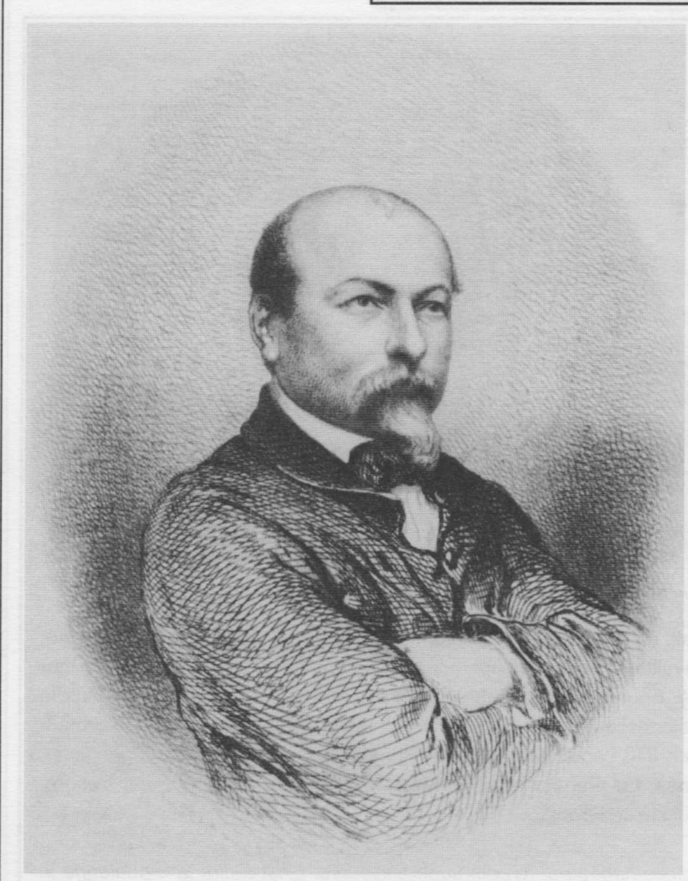
PARIS, RUE DE TOURNON, N. 6.

PRIX { France. . Un an. 27 f. 6 mois. 14 f. 3 mois. 8 f
{ Etranger. — 34 f. — 18 f. — 10 f

Le quotidien La Phalange.

Une vue récente d'Ourscamp.





Alphonse Toussenel à 40 ans. Dessin publié aux premières pages du Monde des oiseaux.



Achille Peigné-Delacourt (1797-1881) ; revue Prométhée N° 32.

La cité ouvrière d'Ourscamp au début du XXe siècle.



Dans *L'Esprit des bêtes, mammifères de France,* Toussenel évoqua ce bourg du nord de l'Oise : *La forêt d'Ourscamps était le parc de l'illustre abbaye de ce nom avant* [17]*89. Là vivaient saintement de bons religieux de l'ordre de Cîteaux* [...] *Le marteau révolutionnaire, hélas ! a frappé le saint lieu et l'industrie civilisée s'est assise à l'ancien foyer de la prière. Le bruit monotone de la navette a remplacé les chants sacrés, et une population hâve et chétive, abrutie par un travail répugnant, énervée par un régime trop soutenu de pain bis et d'eau claire, a succédé à la race épanouie et joufflue qui peuplait cet asile. Un château de banquier s'élève aujourd'hui sur les ruines de l'ancienne abbaye, et fait d'incroyables efforts pour marier le style plat de son architecture de caserne au style ogival et grandiose du monument de la foi. Prétention ridicule ! Les quelques arceaux restés debout de la gothique chapelle écrasent de leur légèreté les lourds murs adjacents qu'a bâtis le bourgeois.* [...]

Ourscamps ! C'était là, au sein de cette superbe forêt que ma laborieuse paresse avait rêvé le doux asile des vieux jours ! Là que les destins adoucis m'avaient permis une fois de déployer ma tente ! Là que l'affinité des humeurs et des goûts m'avaient créé de nobles et nombreuses amitiés ! [...] *Là enfin que ma pauvreté charitable organisait les moyens de faire participer tous mes pauvres frères en saint Hubert aux jouissances des heureux du jour.*

Est venue la spéculation odieuse sous les espèces de l'horlogerie et de l'épicerie parjures, et tout cet avenir d'enchantement s'est enfui comme un songe.

En 1846, fonctionnait à Ourscamp une importante filature dont le produit principal était le velours. Achille Peigné-Delacourt, qui en fut le directeur de 1844 à 1863, institua dans cette usine une organisation paternaliste. *Sous sa direction,* précise une étude de Jean-Yves Bonnard pour l'association Prométhée de Chriry-Ourscamp, *fut mise en place une infrastructure économique mieux adaptée aux besoins (machines et techniques), mais aussi une infrastructure sociale nouvelle dans le département.* Pour la période 1831-1866, le solde migratoire de population apparaît largement bénéficiaire, dû vraisemblablement à l'arrivée massive d'ouvriers, consécutive au développement de la manufacture. Celle-ci, créée en 1825, avait d'abord donné du travail localement. Son essor attira une main-d'œuvre nouvelle qui s'installa dans ces cités construites au fur et à mesure des besoins. Est-ce cette importante colonie ouvrière que Toussenel tenta de convertir à ses idées, cette année 1846 succédant à une importante crise dans le textile ?

Il ne reste aucune trace de cette expérience dans les archives municipales d'Ourscamp, le bourg ayant été très sinistré pendant la Première Guerre mondiale. En existait-il auparavant? Quand fut-elle tentée ? Si je la situe au cours de l'automne 1846, c'est que nous savons que Toussenel se trouvait à Ourscamp à cette date comme le rappelle cet autre extrait des *Mammifères de France* : *Le 25 octobre 1846, le piqueur de M. le marquis de l'Aigle eut connaissance du passage d'une laie avec ses marcassins dans la forêt d'Ourscamps et reçut l'ordre de la détourner. Mais la laie, avec toute sa société, avait vidé la forêt pendant la nuit. Le lendemain, à neuf heures du matin, nous nous rencontrions, le piqueur et moi, dans une verte avenue.*

Pourquoi Toussenel a-t-il voulu créer une société d'Harmonie ? Avec les gens de gauche de ce début du XIXe siècle, il croyait au progrès de l'humanité, d'où le foisonnement des utopies tel que le fouriérisme. Mais lui restait pessimiste parce le monarchisme qui avait écrasé le peuple sous l'ancien régime avait été remplacé par le Capital, ce qui le fit écrire : *Or, puisque les intérêts du peuple sont diamétralement opposés aux intérêts de l'aristocratie financière, qui vit de l'exploitation et de la misère du peuple, il est évident, a priori, qu'aucun projet de réforme tendant à améliorer la condition des masses ne peut*

être proposée par le gouvernement. C'est bien perdre son temps, en effet, que de vouloir faire entrer un sentiment de justice dans le cœur de l'homme d'argent.

Réfléchissant sur la condition humaine, Toussenel voulait proposer aux travailleurs, mais aussi à tous, une nouvelle vision du monde, comme le résume cette phrase extraite de *Travail et Fainéantise* : *Quand nous déclarons que l'*homme a droit au bonheur,[17] *il est sous-entendu que nous jetons bas l'imposture biblique et catholique qui condamne l'homme à la souffrance éternelle.* [...] *Droit au bonheur. – Liberté absolue des consciences. – Plus de cultes salariés – Education gratuite, intégrale et obligatoire pour tous. – Organisation gratuite du crédit.* Dans son *Esprit des bêtes, les mammifères,* Toussenel défendait de nouveau le droit au bonheur, au plaisir pour tous : *Dieu nous a mis au monde pour aimer et jouir ; aimons, soyons heureux pour faire plaisir à Dieu.*

Comme Fourier, il militait pour une fusion Nature-Homme-Société qui devait conduire à l'Harmonie, régie par l'attraction et par la femme, qui s'opposerait à la société limbique (la Civilisation), régie par la contrainte et par l'homme. L'Harmonie serait le but suprême, l'âge d'or de l'histoire du monde qui était d'abord passé par la Sauvagerie, la Barbarie et qui n'était encore qu'au stade imparfait de la Civilisation.

Il n'est que de relire le tableau que dresse Toussenel de la condition ouvrière dans *Les Juifs rois de l'époque*, texte que l'on pourrait croire extraite d'un livre de Zola publié près d'un demi-siècle plus tard : [...] *comme si la France ne possédait pas encore aujourd'hui un assez grand nombre de ces malheureuses cités manufacturières où les populations se crétinisent, se démoralisent et s'étiolent, et où l'émeute et les révolutions siègent en permanence. Ah ! tant que l'industrie ne sera pas organisée chez nous, et le salaire remplacé par le contrat de société entre le capital et le travail, tant que nos grandes manufactures ne seront que de grandes familles d'ilotes* [18]*, de meurt-de-faim et de prostituées, et qu'il faudra des armées de deux ou trois cent mille hommes pour garder ces travailleurs, comme on fait pour les forçats des bagnes dont la condition n'est pas pire, ne portons pas si haut le gloire de l'industrie manufacturière.*

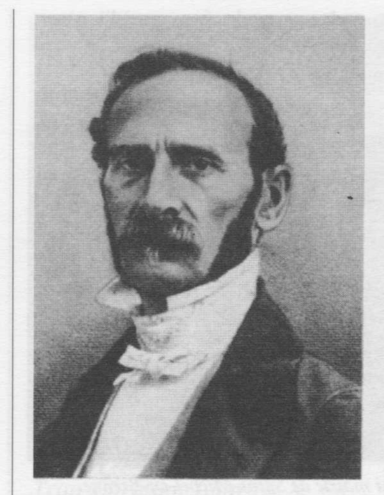
La Révolution de 1848 et l'exil volontaire

Texte prémonitoire puisque cette révolution annoncée éclatait trois ans plus tard. Ce fut, fin février 1848, l'insurrection parisienne et la proclamation de la 2e République que Toussenel, républicain par tempérament et par conviction, appelait de tous ses vœux. C'est alors qu'avec M. F. Vidal il rédigea *Le Travail affranchi.* En juin, ce furent l'échec d'une manifestation socialiste contre l'assemblée à majorité de modérés, et le soulèvement des ouvriers de la capitale, durement réprimé par le général Cavaignac. En décembre, Louis-Napoléon Bonaparte devenait président de la République. Pour Toussenel qui, pendant la Révolution, avait participé à la commission du Travail créée au Luxembourg par Louis Blanc, c'était le temps de la désillusion.

Cette même année paraissait *Travail et Fainéantise,* dans lequel il reprenait ses principales idées développées dans *Les Juifs rois de l'époque.* A ses yeux, l'Eglise était pour beaucoup responsable de l'échec de la Révolution et de l'évolution qui allait suivre dans les mentalités, ce qu'il dénonça dans *Tristia,* publié en 1863 : *Les révolutions qui apportent de grands troubles dans l'existence des nations, sont tenues de faire de grandes choses pour se légitimer. La Révolution de 1848 eut le*

[17] Ces cinq mots sont soulignés dans le texte.

[18] Ilote : emprunt savant au latin *ilotae,* désignant un esclave de l'Etat à Sparte, en Grèce. A partir de 1823, ce terme désigna une personne asservie, réduite à la misère ou au dernier degré de l'ignorance. (*Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française).*



Godefroy Cavaignac (1801-1845). Lith. de Lafosse.



Louis-Napoléon Bonaparte, proclamé Président de la République, prête serment à la Constitution.

Château de Saint-Cyran à Saint-Michel-en-Brenne





Château de Saint-Cyran, aujourd'hui mairie de Saint-Michel-en-Brenne.



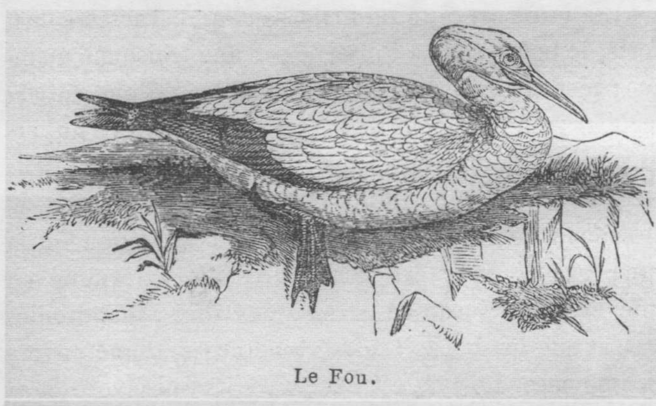
Extrait de la carte de la Brenne (Indre).

tort de méconnaître cette obligation rigoureuse. Son autre grand malheur fut de tomber aux mains de gens pieux, honnêtes et modérés, qui, au lieu de consacrer leur victoire par quelque splendide mesure de rédemption sociale, n'eurent rien de plus pressé que d'arracher les ministres du culte à leur chaire pour les pousser à la tribune et leur faire bénir les arbres de la liberté. [...] *C'est en cette funeste campagne de 1850 ; la réaction s'emmaline, exhume le spectre rouge des caveaux de* [17]*93 et décrète la loi Falloux* [19] *qui remet décidément aux ennemis-nés de la Révolution le gouvernement de l'instruction civique.*

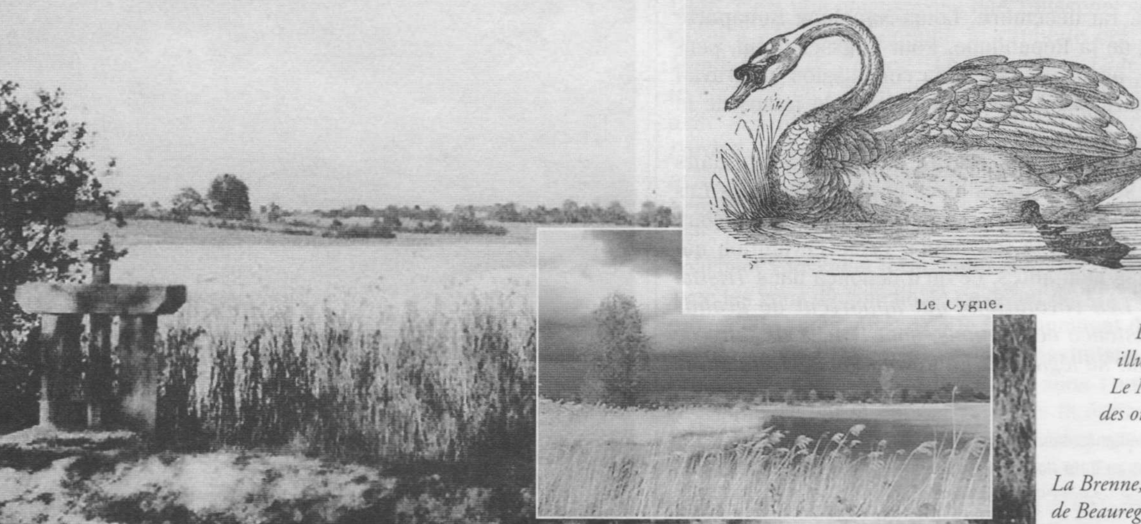
La tournure prise par les événements suite à l'échec de la Révolution fit réfléchir Toussenel sur l'inanité des luttes de parti et il abandonna la politique pour ne plus s'occuper que de ses études d'histoire naturelle. Certains prétendirent qu'il manifestait ainsi son ralliement au gouvernement impérial et que Napoléon III lui versait une pension, ce que rien ne confirme. *Nous pouvons affirmer que cette assertion est erronée,* écrit Gabriel de Gonet dans la préface de l'édition de 1886 des *Juifs rois de l'Epoque. Ce qui a pu faire naître cette opinion dans l'esprit de quelques-uns de ses camarades républicains libéraux, c'est que Toussenel était républicain hiérarchiste.*

En réalité, Toussenel vivait modestement d'une pension que lui faisaient les détenteurs de la propriété littéraire de ses ouvrages. Dans *Tristia*, Toussenel évoqua longuement ces années heureuses. S'il passait la mauvaise saison à Paris, l'été le conduisait en province, et spécialement dans la Brenne qui représentait pour lui le paradis terrestre pour le chasseur et l'ami des bêtes qu'il était. Il séjournait au château de Saint-Cyran, au sud de la Touraine. Là, vers 641, avait été fondé par Sigiran un monastère bénédictin sur un domaine de chasse qui lui avait été remis par Dagobert, d'où le nom de Saint-Cyran. En septembre 1722, le pape Innocent XIII avait ordonné par décret l'extinction de Saint-Cyran à perpétuité, à cause de ses activités jansénistes, ainsi que la destruction de certains bâtiments, conformément à des vœux antérieurs de Louis XIV. Vendue comme bien national en juillet 1792, la propriété appartenait depuis 1852 à Madame Thérèse Vincent, veuve Bon, personne très fortunée qui lui donna son aspect actuel. C'est chez cette Madame Bon que Toussenel trouvait le gîte, le couvert, et une grande affection. Le « château » abrite aujourd'hui la mairie de Saint-Michel-en Brenne [20].

Sur cette terre, au sein d'une nature intacte et généreuse, Toussenel trouva l'inspiration pour rédiger *L'Esprit des bêtes*



Le Fou.



Etang de la Brenne.

Le Cygne.

Dessins illustrant Le Monde des oiseaux.

La Brenne, étang de Beauregard. (D.R.).

et *Tristia.* Relisons ces pages dans lesquelles il dit tout son bonheur fragile et son attachement à la « dame de Saint-Cyran », sa bonne et généreuse hôtesse. Que Paris, ses révolutions et ses travailleurs exploités et misérables devaient lui sembler alors d'un autre monde !

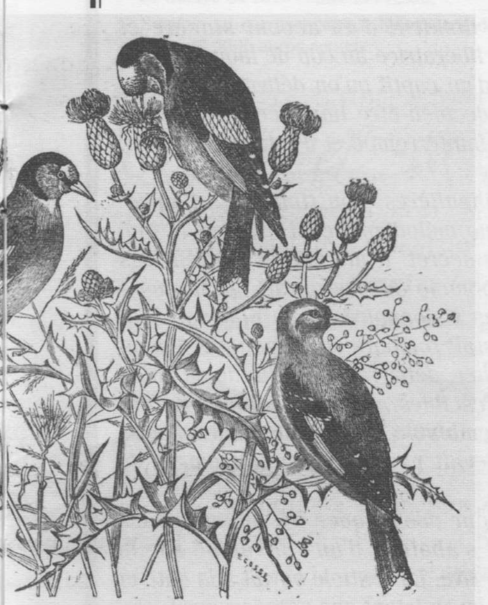
Il est, vers les confins du Berry et de la Touraine, une contrée ignorée qui s'appelle la Brenne, du nom de son illustrateur Brennus, et qui fut autrefois le rendez-vous favori des bandes voyageuses [d'oiseaux migrateurs], *aux deux époques de la* descente *et de la* remontaison.

[...] *La Brenne est un plateau sablonneux dont la superficie mesure quarante mille hectares tout au plus, moitié eau, moitié terre. Contemplé du haut d'un ballon, il présente à l'observateur l'image d'un chapelet d'étangs égrenés parmi les bruyères et les ajoncs fleuris, un spectacle enchanteur pour les yeux du chasseur artiste. Une réunion de circonstances heureuses, l'absence des grandes voies de communication, l'éloignement des grands centres et des chemins de fer, une réputation d'insalubrité mal fondée, mais bien établie, avaient réussi jusqu'à ce jour à maintenir cette contrée privilégiée à l'état de désert... un désert adorable comblé de tous les dons de la terre et du ciel, où se plaisaient la tortue d'eau douce, où les cailles demeuraient l'hiver, où les domaines de cinq cents hectares s'affermaient 6000 francs et se vendaient 120 000 francs.*

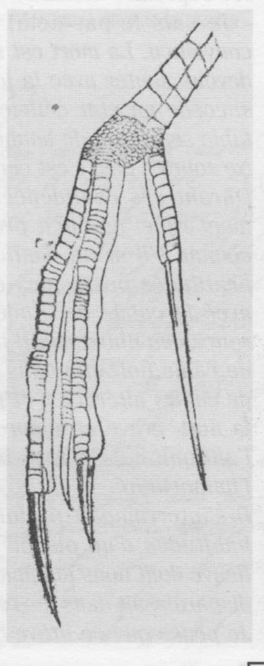
[...] *c'était là que l'appréciation judicieuse d'une foule d'avantages locaux, aidée de destins peu prospères, m'avait déterminé à déployer ma tente sur le tard de ma vie. C'était là qu'il m'eût été doux de me coucher pour mourir.* [...] *J'avais compté sans l'appel d'une amie mourante qui nous conviait tous à une dernière fête de chasse sur ses terres, ses terres giboyeuses, qui seraient vendues après elle et où nous ne chasserions plus.*

[...] *Le lendemain* [5 octobre 1860] *s'éteignait la dame de Saint-Cyran, la bienfaitrice regrettée du canton, la noble amie du pauvre, qui aimait mieux garder sa chasse aux déshérités de la fortune que de l'affermer aux heureux. Mes respects et ma gratitude dédient mentalement ce livre à sa mémoire. Le lendemain, je disais adieu à la contrée maudite et chère, où l'agitation religieuse s'allumait dans tous les cerveaux combustibles, au feu des mandements de Mgr de Poitiers.*

Toussenel dédicaça son *Monde des Oiseaux* à une autre dame de la Brenne, à Henriette L. [21], pour lui témoigner sa reconnaissance : *C'est de vous que je tiens que le parfum des fleurs est un hymne d'amour comme le chant des oiseaux.* [...] *Votre demeure hospitalière est une demeure bénie où le rouge-gorge reste l'hiver ; où chaque arbre a son nid et son nid respecté* [...] *Et je vous ai dédié ce livre, Madame, parce que vous êtes, de toutes les personnes que j'estime et que j'aime, celle que les oiseaux aiment le plus.*



Le Chardonneret.



Les dernières chasses

Toussenel ne retourna pas pour autant à Paris. Comme il l'écrivit dans *Tristia*, dès le 26 octobre il s'adonnait à son loisir préféré, la chasse, dans la forêt de Larcé, *à une heure de Tours* [...] *célèbre dans l'histoire moderne pour avoir été le théâtre de l'assassinat de Paul-Louis* [Courier] *qui eut lieu le 10 avril 1825, six semaines environ avant le dernier Sacre, le Sacre du Roi Trop Chrétien Charles X. Un monument funéraire a été élevé sur la place où fut commis le crime. C'était alors un de nos rendez-vous de chasse.* [...] *Là aussi la terre avait bu le sang du libre penseur, le sang de l'hérétique, le sang de Paul-Louis Courier, vigneron de Veretz.*



Paul-Louis Courier (1772-1825)

L'année d'après, en 1861, il mettait le cap sur l'Est et, toujours chasseur impénitent, il fit l'ouverture de la campagne de plaine aux rives de l'Ognon, de la Seymouse, de la Lanterne.

Ainsi, la vie de Toussenel s'écoulait loin de tout tumulte politique entre la France rurale et giboyeuse et Paris qu'il regagnait à la fin des automnes. Dans *Les Mammifères*, il dit avoir *habité le voisinage du Pont-Royal pendant plusieurs années.* C'est alors que Jules Vallès le rencontra un soir. Le futur auteur de *L'Enfant* (1879), *des Blouses* (1881), *du Bachelier* (1881) et de *L'Insurgé* (1886), qui écrivait dans divers journaux, dont *La Rue* et *Le Corsaire*, publia entre 1867 et 1869 ce savoureux et rapide portrait de notre auteur :

Je m'étais posté au café même du théâtre, où le patron m'avait donné la meilleure place [...] *J'aperçus, à deux tables plus loin, Toussenel qui venait aussi et qui est resté un habitué : ce bon Toussenel, toujours simple et modeste, en tenue d'officier retraité, chapeau de feutre mou, redingote boutonnée, moustache et barbiche blanches. Nous causâmes une minute du passé, mais une minute seulement ; il était sept heures et l'on allait jouer* Hernani.

Toussenel n'avait pas de place, quelques autres assez célèbres non plus, mais un tas de petits jeunes inconnus serraient dans leur main, humide de fièvre, un billet d'orchestre ou de parterre, un amphithéâtre ou un strapontin qu'avait donné Vacquerie ! Ils avaient promis d'applaudir, et la salle, ce soir-là,

[19] Nous pouvons rappeler ici les idées de Thiers, vice-président de la commission qui allait élaborer le projet de la loi, idées si différentes de celles de Toussenel : *Je suis prêt à donner au clergé tout l'enseignement primaire... Je demande formellement autre chose que ces instituteurs laïques, dont un grand nombre sont détestables... je veux rendre toute puissante l'influence du clergé ; je demande que l'action du curé soit forte, beaucoup plus forte qu'elle ne l'est, parce que je compte beaucoup sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici pour souffrir... La suppression des écoles normales primaires, c'est le seul remède efficace.* In *Nouveau Dictionnaire Pédagogique* de F. Buisson (1911), p. 598.

[20] Renseignements donnés par Jean-Paul Ragot et par Hélène Studer, de l'Association des Amis de la Brenne et de la Claise Tourangelle. Ce qui m'a permis de différencier la commune de Saint-Cyran, dans le même département de l'Indre, du château de Saint-Cyran, appellation aujourd'hui disparue, dans l'actuelle commune de Saint-Michel-en-Brenne.

[21] Certainement Henriette Loreau, propriétaire d'une très ancienne propriété de Saint-Michel-en-Brenne, au hameau des Loups, que Toussenel signale dans une note de *Tristia* en l'orthographiant « Loup » : *Historique : le domaine du Loup, près Mézières, acheté par M. Duval en octobre 1859.*

devait appartenir aux admirateurs, point au public.
Se réalisa bientôt le dernier grand rêve de Toussenel, cet amoureux des animaux, quand fut donné son nom à l'un de ces oiseaux qu'il avait tant étudiés. Il dit son émotion dans *Le Monde des oiseaux* :
De charitables savants, émus de ma douleur et désireux de l'adoucir, ont donné récemment mon nom à un oiseau, un épervier du Sénégal. Je remercie du fond de l'âme de ce don généreux MM. Jules Verreaux et O. Desmurs [...] *et j'adresse le même tribut de gratitude à la mémoire du prince Charles Bonaparte qui fut un vrai prince de la science, et qui a bien voulu me conférer mon diplôme de parrain de la bête en latin (*Nisus Tousnelii*). Je suis certainement aussi fier qu'on doit l'être de savoir que mon nom sert d'étiquette à un oiseau de cœur.*
Pour mieux connaître Toussenel que nous allons bientôt quitter, il n'est que de lire ce qu'il dit de lui-même, toujours aux premières pages de son *Monde des oiseaux*, édition de 1873. Au-delà de la vieillesse qui le guettait, demeurait l'éternelle jeunesse de ses rêves et de ses désirs : *Je sais des gens qui courent après l'or pour acheter des plaisirs, des vins vieux, des femmes jeunes ; je sais des épiciers qui se damnent à vendre de fausses denrées à faux poids, pour avoir sur leur fin une voiture insolente qui jette de la boue aux piétons ; je connais des imbéciles qui économisent dans leur jeunesse pour avoir une superbe fortune à manger quand ils n'auront plus de dents. Et je remercie le ciel d'avoir détourné de mon âme ces ambitions vulgaires. Si j'ai désiré quelquefois les faveurs de Plutus* [22]*, comme nous disions en rhétorique, c'était uniquement pour être maître d'aller chercher des nids dans tous les bois du monde.*
Aux dernières pages du *Monde des oiseaux*, Toussenel jetait un regard sur sa vie qu'il sentait à son terme, et transparaît intacte sa sereine utopie : *O bienheureux chevaliers d'une époque impossible* [parlant de l'Arioste et de Don Quichotte] *qui parcouriez si aisément les distances les plus prodigieuses, qui voyagiez de la France au Catay, sans avoir à vous préoccuper jamais de ces viles questions de passeport, de blanchissage et de carte à payer qui tiennent tant de place dans l'existence moderne... Beaux paladins qui n'aviez qu'à laisser flotter la bride sur le cou de vos montures pour tomber sûrement dans quelque palais enchanté, dans quelque jardin d'Alcide émaillé de femmes roses, d'oiseaux bleus et de fleurs comme on n'en voit guère... Enfants perdus de la fantaisie, qui viviez sans souci du lendemain ni du jour, nourris, logés, couchés aux frais de la princesse, comme j'étais fait pour vous comprendre, pour vivre et mourir avec vous !*

Aux Plâtreries

Dès après la guerre de 1870 et les malheurs de la Commune, Toussenel passa les dernières années de sa vie entre son appartement du boulevard Lefebvre, dans le XVe arrondissement, à Paris, et le charmant hameau des Plâtreries [23], commune de Samois-sur-Seine, près de Fontainebleau, où il pouvait, au cours de longues promenades solitaires ou accompagnées, se laisser aller à son amour de la nature et des animaux. Il était hébergé dans la villa de Furne, un grand éditeur de l'époque. Il avait découvert les Plâtreries dans les années 1860 puisqu'il en parle déjà dans *Tristia* : *Il y avait d'abord que parmi les propriétaires de Samois, un très grand nombre étaient chasseurs* [et] *nous autres Parisiens, gens paisibles* [étions] *venus pour chasser en payant.*
Il faut relire ce très beau portrait de notre auteur rédigé peu après sa mort par son ami Max Adrien, publié en 1889 dans *Silhouettes de mon temps*, pour retrouver le Toussenel de ces années heureuses :
Comme le temps passe ! dix-sept ans se sont écoulés déjà ! C'était après la guerre [24]*, près de Fontainebleau, aux Plâtreries. Nous nous réunissions le soir dans le chalet de Furne, l'éditeur, et nous faisions de l'esthétique en buvant du cassis. Il y avait, là, vingt pipes qui fumaient sans répit. Celle de Toussenel, courte à lui rôtir le nez et culottée jusqu'au noir, avait l'air d'être en chocolat. Et lui, dans ce nuage, causait avec la sérénité d'un Dieu, nous tenant sous le charme de son érudition, de son éloquence et de son originalité.*
Malgré ses soixante-huit ans, il faisait quotidiennement ses dix lieues, quel que fût le temps, et quand la nuit le ramenait au logis, il apparaissait plus alerte, plus pétulant, plus verbeux qu'au départ. C'était un conteur prime-sautier, dont la prolixité ne fatiguait pas, parce qu'elle était personnelle, ne se répétait jamais et débordait de déductions inattendues. Il scandait ses phrases par de légers coups de talon. Je me souviens qu'un soir il frappa le carreau plus fort que de coutume avec ses lourdes bottines de cuir fauve à semelles hérissées de clous – comme le collier des dogues.
- Mes enfants, dit-il, je ne puis digérer la perte de l'Alsace. Ce n'est pas le sol que je regrette, ce sont deux types qu'on ne retrouverait que là : la nourrice et le gendarme. La nourrice, c'est-à-dire la vie ; le gendarme, c'est-à-dire la sécurité. La race des robustes va disparaître, l'ère des filous va commencer ! Adieu, brave Gretchen ! Adieu, sublime Pandore !... La Prusse nous a pris le meilleur de la France !
Il soupira et reprit :
- Les belles dames de Paris qui ne montraient leur gorge qu'à leurs amants vont devoir la montrer à leurs enfants. Ca, c'est bien : c'est la loi de la nature. Mais quel lait pour les moutards de l'avenir ! Boiriez-vous celui d'une vache qui passerait ses journées dans les magasins de nouveauté et polkerait toutes les nuits dans des étuves ? Non. Tel est pourtant le breuvage réservé à la génération nouvelle... Ah ! nous avons de jolis seigneurs sur la planche !
Et c'était, chaque fois, sur des thèmes divers, une série de variations pittoresques que nous écoutions sans lassitude.
Toussenel s'est éteint à quatre-vingt-deux ans. Il m'avait affirmé qu'il mourrait centenaire. D'après ses théories, l'homme doit durer un siècle s'il débarque en ce monde sans infirmités et tête, dès le premier jour, une femme sobre, chaste et active. Les dix-huit ans qui manquent à son chiffre lui ont été ravis, je pense, par certaines tribulations imprévues – et aussi par la disparition de ses amis ! Ajoutez que, ces derniers temps, la goutte l'empêchait de chasser, qu'il était moins invité et moins recherché ; une mélancolie s'empara de lui qui triompha de sa vigueur, et il trépassa doucement – comme un Juste... Il avait sur la mort des idées qui n'ont point assombri ses suprêmes instants.
- Je sais le par-delà, me disait-il d'un accent sincère et convaincu. La mort est une libératrice au cou de laquelle nous devons sauter avec la joie d'un captif qu'on délivre. A la mort succède un état délicieux de bien-être immatériel, une ineffable sensation de bonheur ininterrompu et d'extase sans fin... Ne souriez pas, c'est certain.
Durant ces confidences singulières, son timbre, ordinairement rude, devenait presque mélodieux, et il baissait le ton, comme s'il m'eût confié un secret. Il me parlait souvent des béatitudes posthumes en homme qui les aurait éprouvées – avec la calme certitude des visionnaires et la placide assurance des illuminés. Il insistait toujours sur l'épanouissement de l'âme flottante dans l'éther, débarrassée enfin de sa gaine de chairs altérables et putrescibles... Et sa voix tombait dans la nuit, grave et sonore, semblable à la parole d'un sage de l'antiquité... Socrate ne devait pas discourir autrement de l'immortalité.
Il s'interrompait parfois pour m'expliquer les mœurs et les habitudes d'un oiseau qui s'abattait d'un vol rapide sur le fleuve dont nous longions la rive. La bestiole buvait à la hâte et disparaissait dans les roseaux en jetant une note joyeuse.[...]
Je pense que ce brave homme n'est plus et je me surprends à

pleurer comme une bête… C'est bien naturel, après tout ! Est-ce que toutes les bêtes ne doivent pas pleurer Toussenel, qui fut leur biographe et leur ami ?

Deux autres portraits complètent celui-ci. Le premier sous la plume de G. de Cherville, publié par *Le* Temps le 30 décembre 1897 : *Toussenel fut un des caractères les plus sympathiques que nous ayons jamais rencontrés. Très affable et très doux, d'une gaieté communicative, mais pleine d'indulgence, jamais un mot agressif ne sortit de ses lèvres, quelle que fût la vivacité avec laquelle il soutenait ses convictions ; dans cette presse parisienne qu'il a traversée pendant tant d'années. Il n'a jamais compté que des amis, et l'on peut dire qu'il en fut une des gloires.*

Le second parut dans *Le Gaulois* le 27 juillet 1898 : *On eût dit un officier en retraite avec son œil perçant, son front dégarni, son teint basané, sa moustache blanche et le ton bref de sa parole.*

Mort et sépulture

Certains contemporains situèrent faussement son décès aux Plâtreries, le 30 avril 1885, comme le rappelle un article d'Edouard Drumont paru dans *La Libre Parole* le 13 mai 1897: *Toussenel, qui avait toujours annoncé qu'il vivrait cent ans, s'éteignit au mois d'avril 1885, dans ce joli coin de France qu'on appelle la Plâtrerie, et qui donne, d'un côté sur la Seine, tandis que de l'autre il touche à la forêt de Fontainebleau.* Par contre, Gabriel de Gonet, principal éditeur de ses œuvres, indiquait dans la réédition de 1886 des *Juifs rois de l'époque* : *Il était devenu dans sa vieillesse si économe, que ses héritiers trouvèrent, dans les tiroirs de sa commode, après sa mort, une somme d'environ 10 000 francs* [25] *qu'il avait économisée sur son modique revenu. Il est mort à Paris, le 3 mai 1885.*

Pour commencer mes recherches, je ne disposais que de ces deux lieux et de ces deux dates. Il n'existe nulle mention du décès dans le registre de l'état civil de Samois, où sont les Plâ-

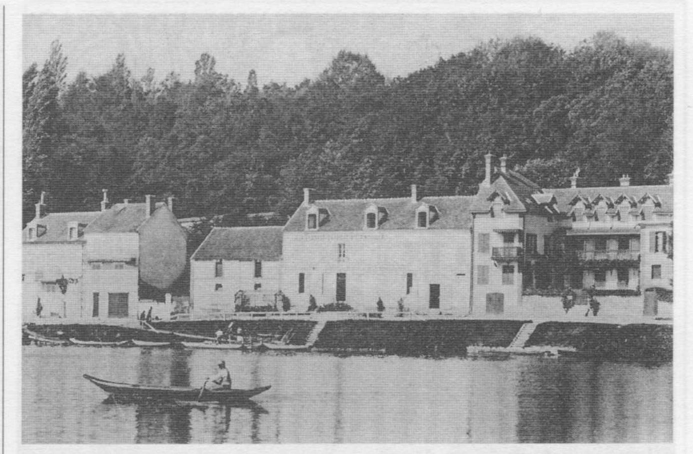


[22] Plutus : dieu de la richesse. Zeus le priva de la vue pour qu'il distribuât ses dons aveuglément, et sans égard au mérite.

[23] Les Plâtreries, commune de Samois-sur-Seine (Seine-et-Marne), et non pas la Plâtrerie comme il est également écrit ; parfois le site est appelé Les Platrières. Victor Hugo y fit scandale, surpris par un huissier dans le lit d'une maîtresse. Si le pair de France s'en sortit sans trop de mal, l'épouse infidèle fut condamnée à deux mois de détention dans la prison pour femme de Saint-Lazare. Des artistes aimaient se rendre aux Plâtreries, et l'on y voyait la maison de Stéphane Mallarmé.

[24] La Guerre de 1870 contre la Prusse.

[25] Somme qui correspondait à 500 pièces de 20 F or, dites Napoléon, soit à environ 30 0000 euros actuels.



La Seine et les Plâtreries. Commune de Samois-sur-Seine (Seine-et-Marne).

Rue sur berge aux Plâtreries.

Le site de l'ancien immeuble où est décédé Toussenel au 30 boulevard Lefebvre.



30 021 Préfecture DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE. 440

Il est accordé une concession de deux mètres de terrain, dans le cimetière d ... pour y fonder la sépulture particulière et perpétuelle de ...

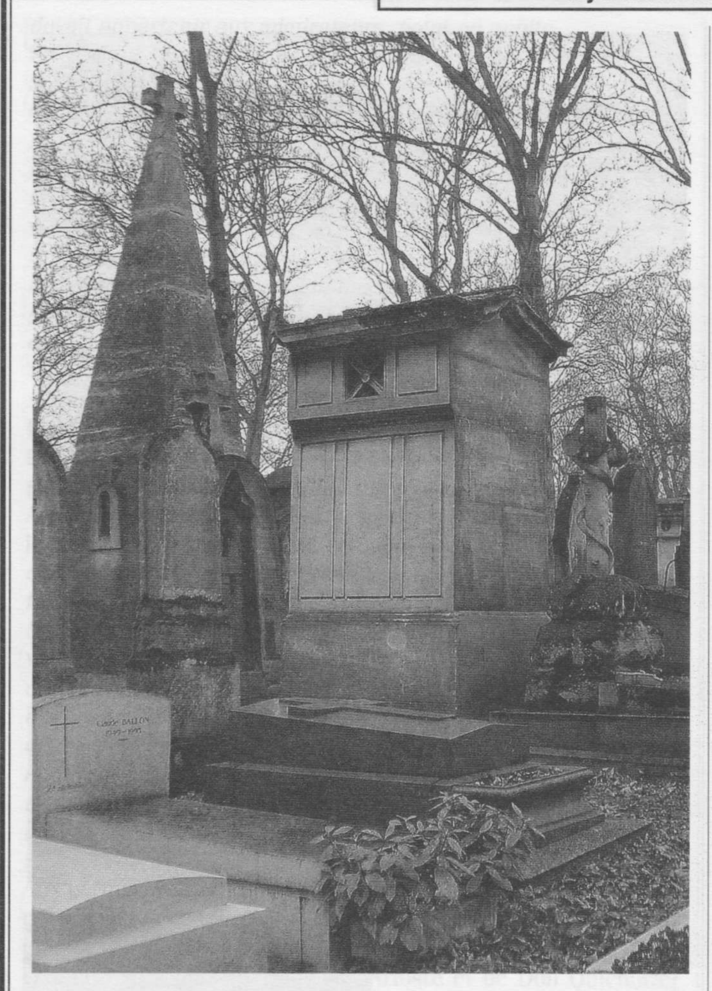
Paris, le 30 9bre 18..

Acte de décès d'Alphonse Toussenel. Arch. Historiques de la Ville de Paris.

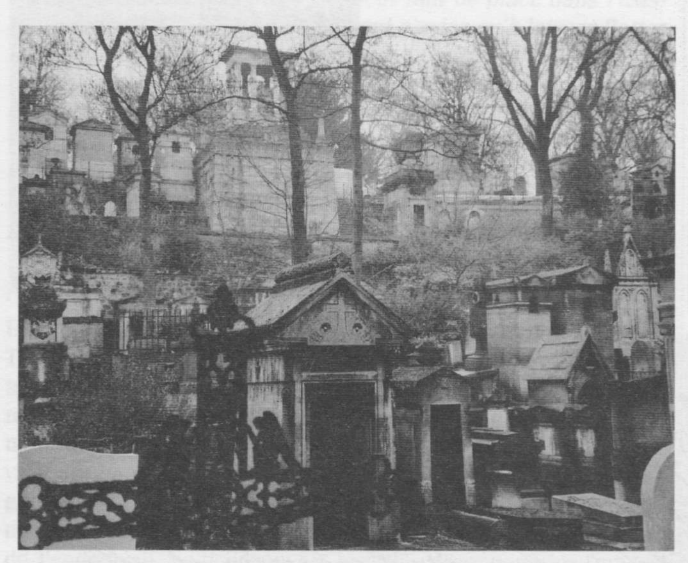
Toussenel 1605

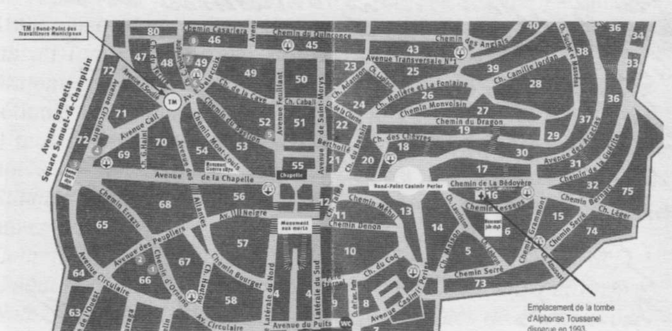
L'an mil huit cent quatre vingt cinq le premier Mai à Midi. Acte de décès de Alphonse Toussenel âgé de quatre vingt deux ans, homme de lettres chevalier de la Légion d'honneur né à Montreuil Bellay (Maine et Loire) décédé en son domicile boulevard Lefebvre 30 le trente avril dernier à sept heures du soir Célibataire fils de Jean Nicolas Toussenel et de Marie Louise Céleste Malécot-Desbournais son épouse [illegible]. Dressé par nous Léon Gogard adjoint au Maire officier de l'État Civil du quinzième arrondissement de Paris sur la déclaration de Maurice Toussenel âgé de quarante ans chef de bureau au chemin de fer de l'Est demeurant rue de Provence 20 et de Prosper Renouard âgé de cinquante ans [illegible] demeurant rue Cambronne 71 neveu et ami du défunt lesquels ont signé avec nous après lecture.

A. Toussenel Renouard



Site de la tombe disparue d'Alphonse Toussenel. La première entière sur la gauche.
Photographies de l'auteur, documents aimablement fournis par la Conservation du cimetière du Père-Lachaise, à Paris.





Emplacement de la tombe d'Alphonse Toussenel disparue en 1993.

treries, mais n'y sont inscrits, m'a-t-on précisé, que les défunts enterrés dans le cimetière municipal. J'ai d'abord pensé que le corps avait été aussitôt transféré dans la capitale. L'acte fut enfin localisé comme ayant été rédigé dans le XVe arrondissement de Paris, et ce, à la date du 1er mai. Toussenel était mort la veille dans son appartement du 30, boulevard Lefebvre, déclaration effectuée par son neveu Maurice Toussenel, fils de Théodore. Alphonse y fut dit célibataire. Les immeubles allant du 2 au 36 du boulevard Lefebvre ont été détruits pour permettre l'aménagement du Parc des Expositions de la Porte de Versailles, afin d'y accueillir en 1923 la Foire de Paris qui se tenait auparavant au Champ-de-Mars.

Il fallait encore retrouver la tombe. Dans son *Dictionnaire historique du Père-Lachaise*, publié en 2002, Domenico Gabrielli écrit qu'elle est dans ce célèbre cimetière parisien. La note précise : *Toussenel, Alphonse (1803-1885), publiciste adepte de Fourier, rédacteur en chef du journal* La Paix, *co-fondateur de* Démocratie pacifique, *auteur de* L'Esprit des bêtes, *16e division.* J'ai téléphoné pour confirmation, mais il me fut répondu qu'il n'existait pas de tombe à ce nom-là. Je me rendis donc sur place. Parce que nous connaissions la date exacte du décès, il fut possible au personnel du bureau de la Conservation de retrouver des traces, seulement des traces, parce que le caveau a disparu en 1993, remplacé par un moderne au nom de Claude Ballon (1949-1993). On m'a expliqué que celui de Toussenel était très dégradé, et aucun héritier ne s'est manifesté pendant l'enquête menée dans les années 1980. D'autres sont en triste état, et n'ont pas été supprimés pour autant.

Les documents que m'a adressés le Bureau de la Conservation du cimetière du Père-Lachaise m'ont permis de reconstituer l'histoire du caveau : Alphonse Toussenel a été inhumé le 5 mai 1885 dans la concession perpétuelle n° 798 cc, située division 16, ligne 4/17 n° 21/32. Elle avait été acquise en 1855 par Toussenel Théodore pour recevoir le fils de ce dernier, Georges, André, Eugène Toussenel décédé à 6 ans au domicile de ses parents, au Lycée Charlemagne, le 4 juillet de cette même année 1855. Le 19 août 1885, Théodore Toussenel y était inhumé à son tour. Puis ce furent Anne, Félicité Léger, veuve de Théodore, le 20 novembre 1887, et Maurice, Alphonse Toussenel, autre fils de Théodore. Le caveau fut alors dit « complet ». L'exhumation des corps a eu lieu le 13 décembre 1993 et la sépulture a donc été reprise par l'administration.

Ainsi, comme son dernier domicile parisien, comme sa tombe, comme son nom dans les dictionnaires, Alphonse Toussenel, cet écrivain et homme politique a disparu de notre passé [26], comme si nos contemporains avaient choisi de l'oublier complètement, en dépit de ce qu'avait écrit Pierre-Jules Stahl (Hetzel), l'incomparable éditeur des *Mammifères de France* : *On se*

EMPLACEMENT DE LA SÉPULTURE

16 DIVISION ____ e LIGNE N° 4-17 AVENUE 21-32

75 — Imprimeries Réunies. D. —

DATE DES INHUMATIONS OU RÉINHUMATIONS Numéros des plaques	NOMS des DÉCÉDÉS	ACQUIT DE LA TAXE de 2e INHUMATION	OBSERVATIONS (Réunions de restes, exhumations, transport)
970 1 Mai 15e Arrondt. N° 1601 Année 1885	Toussenel Alphonse	N° d'ordre de la quittance 2314 délivrée le 1 Mai 1885 à M [illegible]	[illegible] N° 910 Mai 188[illegible]
2 1600 19 Août 9e Arrondt. N° 1084 Année 1885	Toussenel Théodore	N° d'ordre de la quittance 4033 délivrée le 19 Août 1885 à M [illegible]	[illegible] N° 2447 Août 18[illegible]
3 2527 20 Novembre 10e Arrondt. N° 4162 Année 1887	Léger Vve Toussenel Anne Félicité	N° d'ordre de la quittance 4828 délivrée le 19 9bre 1887 à M [illegible]	
4 [illegible] 7 Janvier 9e Arrondt. N° 13 Année 1919	Toussenel Maurice Alphonse	N° d'ordre de la quittance [illegible] délivrée le 7 Janvier 1919 à M [illegible]	caveau complet
5 05/07 9e Arrondt. N° Année 1855	TOUSSENEL George André Eugène	N° d'ordre de la quittance délivrée le à M +(6 ans)	128350 130021 130124

demande tous les jours quels livres resteront de notre époque. Il semble que les contemporains, écrasés par la quantité, ne soient pas de force ou d'équité à distinguer la qualité, à séparer les perles vraies des perles fausses. [...] les livres de Toussenel compteront parmi les plus incontestables.

Toussenel lui-même pensait à sa postérité quand, dans *L'Esprit des bêtes* il écrivait : *Instruit du sort que la petitesse et la jalousie des hommes réservent aux apporteurs de toute parole nouvelle, j'attends le mien sans frémir, en appelant d'avance de la sentence de mon époque au tribunal de la postérité.*

Mais l'histoire politique allait prendre le pas sur l'histoire littéraire. Toussenel est-il définitivement condamné ? Comme on oublia consensuellement d'évoquer les nègres d'Alexandre Dumas aux marches officielles du Panthéon, occultons dans sa biographie ces coupables écrits que furent les *Juifs rois de l'époque* et *Travail et fainéantise*, et nous pouvons alors inviter à la table de nos grands écrivains ce cher ami des travailleurs et des bêtes, ouvrir enfin les portes de son ghetto, ne fût-ce que le temps de cet anniversaire.

Il y a deux cents ans, Alphonse Toussenel naissait dans ma petite ville des rives du Thouet, en Anjou.

Jacques Sigot

Montreuil-Bellay, le 23 décembre 2002

[26] Son département natal lui a néanmoins donné une petite impasse à la périphérie d'Angers et un semblant de placette à Montreuil-Bellay. Si un lecteur pouvait nous signaler d'autres hommages...

REMERCIEMENTS

- à Mesdames Christine Charrier, Michèle Coignard, Martine Henry, Blanche Legendre, Josiane Martin, Catherine Plouidy, Hélène Studer ;

- à Messieurs Jean-Yves Bonnard, Jean-Michel Brochier, Christophe Del Nin, Jacques Durand, Yves Lebrec, Yves Lefranc, François Lollichon, François Oudiou, Jean-Paul Ragot, Dominique Robin, Jean-Luc Saint-Marc.

Ceux qui ont parlé de lui

- Monsieur Toussenel est un écrivain ingénieux, spirituel et paradoxal, un observateur très fin en même temps qu'un esprit doué d'une fantaisie charmante. Il ne faut pas chercher dans ses écrits de raisonnements suivis. Ce qu'on y trouve, ce sont d'ingénieuses dissertations, pleines d'imprévu, d'aperçus piquants, des causeries fantaisistes, un grand art pour bien présenter le paradoxe, un style familier, où la grâce abonde ; c'est la conversation d'un homme d'esprit, qui, lorsqu'il s'élève, devient poétique par le sentiment.

Grand Dictionnaire Larousse du XIXe siècle

- Littérateur fantaisiste. Il s'est toujours occupé bien moins de propager les doctrines socialistes que d'exprimer avec beaucoup d'entrain l'originalité de son propre esprit, et celle de l'Esprit des Bêtes, titre qu'il a donné à un livre plein d'humeur, publié en 1847.

Colonel Staaff, 1877.

- De nombreuses distinctions qu'on lui offrit, jamais Toussenel ne voulut accepter que la légion d'honneur, en mai 1839. L'Académie Française eût été heureuse de le compter parmi ses membres mais, pressenti à maintes reprises, il déclina toujours les avances de ses amis. Il adorait les femmes, les fleurs, les animaux, parce que les hommes, les Forts, le tyrannisaient.

Gabriel de Gonet (1886)

- Généreux, enthousiaste, âme bonne et sensible. Probité scrupuleuse, générosité qui frisait l'imprudence. Philanthrope. Absolu désintéressement. Causeur aimable, plein de verve et d'entrain.

Emile Chevalier (1898)

- Goût des idées pour elles-mêmes. La facilité à abandonner une situation sur un coup de tête, simplement parce que cette situation, lucrative et sûre, ne lui permet pas de dire tout ce qu'il pense. Les opinions, les idées, le genre de vie, la nature du talent de Toussenel choquèrent, indisposèrent, gênèrent les critiques universitaires.

Louis Thomas (1941)

Bibliographie d'Alphonse Toussenel

- Les Juifs rois de l'époque, histoire de la féodalité financière. 1ère édition, Paris, Librairie de l'Ecole sociétaire, 1845, in-8°, VIII-342 pages.

* 2e édition, Paris, Gabriel de Gonet, 1847, 2 volumes in 8°, 306 et 310 pages.

* 3e édition, Paris, Gabriel de Gonet, 1886, précédée d'une préface, d'une notice biographique sur l'auteur, et accompagnée de notes, 2 volumes, in-12, XLVIII-306 pages et 312 pages. Portrait de l'auteur à 40 ans.

* 4e édition, Paris, Editions du Trident, 1985 (reprint de la 1ère édition).

- Travail et fainéantise, programme démocratique, Paris, au Bureau du Travail affranchi, 1849, in-8°, 32 pages.

Toussenel explique ce qu'il entend par ce mot « fainéantise » qu'il oppose à « travail » : *Le privilège de fainéantise s'appuie sur trois bases principales :* la rente, *prix du loyer de la terre ; l'intérêt,* prix du loyer *du capital argent ; le commerce, accapareur et anarchique avec le monopole du crédit pour les riches...*

- L'Esprit des bêtes, vénerie française et zoologie passionnelle. 1ère édition. Paris, Librairie sociétaire, 1847, in-8°, XVI-414 pages.

* 2e édition, sous le titre : *L'Esprit des bêtes, zoologie passionnelle, mammifères de France.* Paris, Librairie phalanstérienne, 1853, in-8°, II-515 pages.

* 3e édition, même titre que précédemment, Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 1858, in-8°, IV-540 pages.

* 4e et 5e éditions, réimpressions de la précédente, en 1862 et 1864.

- L'Esprit des bêtes [mammifères de France], préface de P.-J. Stahl (P.-J. Hetzel), illustré par Emile Bayard [27], Paris, 1868, J. Hetzel, libraire-éditeur, in-4°, VIII-308 pages.

* Edition en italien : *Lo Spirito degli animali,* Milano, 1877.

Ce livre contient une exposition sommaire de la chasse et de l'influence de cet art sur les progrès de l'humanité ; puis la description topographique et philosophique de la France, la nomenclature de ces bêtes à quatre pattes, avec le portrait analogique de chacune d'elles, une étude sur les phoques et les cétacés, enfin un traité complet de la chasse à courre, précédé d'une courte analyse des voies et moyens de la vénerie française. L'auteur a traité son sujet avec passion, dans un style vif et imagé ; il adore les animaux, dont il connaît les mœurs à merveille, et donne toujours le beau rôle à la bête. Elle a plus d'esprit que l'homme car Toussenel lui prête le sien, et son livre en pétille.

(Nouveau Larousse illustré Dictionnaire Universel Encyclopédique) du XIXe siècle.

- L'Esprit des bêtes, le monde des oiseaux, ornithologie passionnelle, 1ère édition, Paris, Librairie phalanstérienne, 1853-1855, en 3 volumes in-8 ; portrait de l'auteur au tome 3.

* 2e édition, Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 1859.

* 3e édition, idem, 1864-1866.

* 4e édition, idem, 1872-1874.

Le monde des oiseaux 1855-1858

Inspiré par les doctrines de Fourier, ce livre est un traité d'histoire naturelle. [...] A travers beaucoup de paradoxes et de fantaisies exposées avec une verve amusante, Toussenel reste un naturaliste très instruit. Il décrit avec goût et exactitude plus de trois cent soixante espèces d'oiseaux, qui vivent en France.

(Nouveau Larousse illustré Dictionnaire Universel Encyclopédique du XIXe siècle)

Nul, y compris Buffon qu'il malmenait volontiers, n'a mieux décrit, mieux observé, mieux compris les animaux. Toussenel prétendait que tous – sans excepter les fauves – sont nés pour vivre dans le commerce de l'homme, lui prêter le concours de leurs instincts et lui payer le tribut de leurs dépouilles.

(*Silhouettes de mon temps*, Max Adrien, 1889)

- Tristia, histoire des misères et des fléaux de la chasse en France. Paris, Emile Dentu, libraire-éditeur, 1863, in-18, XII-520 pages.

L'ouvrage est écrit spécialement en faveur du gibier français, et son but principal est de sauver de la destruction le peu qui nous en reste. [...] Cette œuvre c 'est une lamentation et une oraison funèbre ; voilà pourquoi l'auteur l'a baptisée Tristia, comme les cinq livres d'élégies d'Ovide.

(*Nouveau Larousse illustré Dictionnaire Universel Encyclopédique du XIXe siècle*)

- Le Lion de l'Atlas, publié dans la Bibliothèque des Feuilletons.

- L'Art de trouver des nids, publié dans la Bibliothèque des Feuilletons.

- Nombreux articles dans *Le Globe* [28], dans *La Bibliothèque des Feuilletons, La Démocratie pacifique, Le Travail affranchi, La Paix,* etc.

[27] Emile-Antoine Bayard (1837-1891), fut peintre et illustrateur. Il collabora au *Journal pour rire*, à *L'Illustration*, au *Journal des voyages*, à la *Semaine des Familles* et au *Journal de la Jeunesse*. Il exécuta de nombreux dessins pour les éditions Hachette et Hetzel.

[28] *Le Globe, Gazette des Deux Mondes*, parut du 1er juillet 1841 au 30 septembre 1845.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 5852. Le numéro : 5 centimes VENDREDI 4 NOVEMBRE 1892.

Le Petit Parisien

ABONNEMENTS
Paris et Départements : Trois mois, 5 fr. Six mois, 9 fr. Un an, 18 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

Direction : 18, rue d'Enghien, 18, PARIS
TOUS LES VENDREDIS
Supplément Littéraire Illustré (Huit Pages) : 5 Centimes.

ANNONCES
S'adresser chez MM. E. Audbourg et Cie, 10, Place de la Bourse, PARIS
et à la Salle des Dépêches du Petit Parisien, 20, boulev. Montmartre.

A PROPOS D'UN CRIME

La police sera-t-elle plus heureuse dans l'affaire de la rue Botzaris que dans l'affaire de Montrouge ? On se rappelle qu'il y a quatre ans environ, le cadavre d'une femme fut trouvé dans une rue de ce quartier de Paris : à ce cadavre, la tête manquait, et elle n'a jamais été retrouvée ; bien plus : l'identité de la femme assassinée ne put jamais être établie. En sera-t-il de même pour la femme dont le corps découpé et décapité vient d'être trouvé dans une maison de la rue Botzaris ?

LA SANTÉ DE M. MASSICAULT

LES FÊTES D'ATHÈNES

A CARMAUX

Une Femme Coupée en Morceaux

A CARMAUX

LA REPRISE DU TRAVAIL

La nouvelle de la reprise du travail à Carmaux est parvenue à Paris hier matin vers neuf heures.

Le garde des sceaux a aussitôt télégraphié au procureur de la République à Albi, pour l'inviter à faire mettre immédiatement en liberté tous les ouvriers condamnés à l'occasion de la grève de Carmaux.

Le Ministre de la Justice a prévenu en même temps le procureur général à Toulouse qu'il avait notifié directement le décret de grâce au procureur de la République d'Albi afin que l'élargissement des détenus pût avoir lieu sans retard.

Carmaux, 3 novembre.

La reprise du travail s'est effectuée ce matin, à cinq heures et demie, comme cela avait été convenu à la réunion d'hier au soir.

Les mineurs se sont rendus à la Chambre syndicale pour se former en groupes dès quatre heures et demie. ... communes de Blaye, ... la *Carma-*

12. – CASTRES. – Vue générale sur le Centre de la Ville

Vers la fin du XIXe les usines se multiplient à Castres produisant essentiellement des tissus pour la confection des vêtements. Des grèves apparaissent en 1893.

LES GRÈVES DANS LE TARN à la fin du XIXe siècle

Le département du Tarn est un des plus industrialisés à la fin du XIXe siècle avec les mines de charbon, la verrerie et la métallurgie dans le Nord puis les activités textiles dans le Sud. Le droit de grève a été accordé par Napoléon Ier en 1864 mais il faut attendre plusieurs décennies pour qu'il soit reconnu par le patronat français. Dans le Tarn les grèves de la dernière décennie du XIXe siècle ont-elles permis une avancée des acquis sociaux ? Est-ce une période propice aux mouvements revendicatifs ?

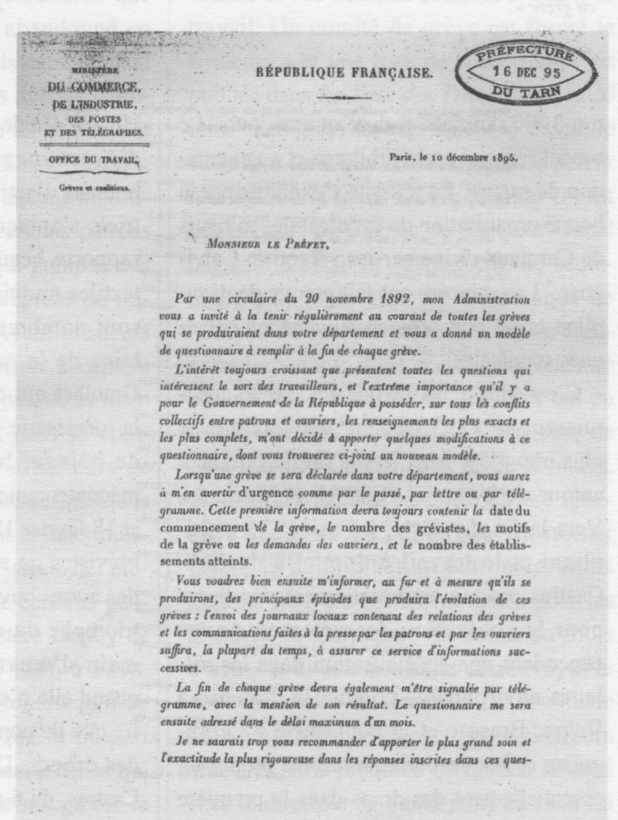
L'étude est réduite aux grèves d'origine économique où les ouvriers demandent une hausse de salaire ou une baisse des heures de travail et aux grèves d'origine politique pour défendre les idées des ouvriers concrétisées parfois à travers un syndicat ou (et) un mandat politique.

Les grèves économiques

Au cours de la dernière décennie du XIXe siècle, les différents gouvernements sont plus exigeants pour les questionnaires des grèves, voulant ainsi surveiller plus étroitement les ouvriers. En 1891 est enregistrée une grève de 8 jours à Albi dont l'originalité réside dans le fait que ce sont des femmes (50 environ) qui arrêtent le travail quand les patrons de la filature Flottes et Lacombe décident de baisser le salaire.[1] Elles veulent la journée de 8 heures et l'obtiennent mais à condition de diriger dès lors deux métiers au lieu d'un. La grève réussit mais elles doivent travailler davantage et c'est finalement le patronat qui bénéficie du conflit. C'est une des premières grèves conduites par des femmes ; elles n'ont pas revendiqué jusqu'alors mais se mobilisent quand le salaire est menacé.

A Carmaux, l'industrie de la verrerie avait été créée près des mines de charbon en 1752 par Gabriel de Solages. Un siècle plus tard, Rességuier la prend en location et en construit une au centre de la ville ; c'est la verrerie Sainte-Clotilde. Elle connaît une grève de 2 jours, du 6 au 8 mai. Ce sont les « gamins »[2] c'est-à-dire ceux qui ne gagnaient que 1,25 F par jour qui veulent 2 F. Le patron propose 1,50 F et les ouvriers acceptent. Plus importante est la grève qui commence le 6 octobre et dure jusqu'au 10 novembre. La Direction refuse d'accepter le tarif minimum élaboré par le congrès des ouvriers verriers tenu à Lyon et présenté le même jour à tous les patrons de France. La grève est générale et a son centre d'action à Carmaux où environ mille verriers arrêtent le travail. Ils doivent reprendre sans obtenir vraiment gain de cause : la hausse a été faible, 2 %, et le patron en a profité pour enlever la prime qu'il accordait précédemment à l'ouvrier qui fabriquait plus de 600 bouteilles dans la journée. Les grévistes ont connu des jours difficiles et ont reçu des aides de nombreux syndicats français.[3]

Le charbon carmausin est exploité dès le XVIIIe siècle par la famille de Solages. Par décret impérial de 1810, elle obtient la concession perpétuelle des mines et la production de charbon augmente jusqu'à la fin du siècle, passant de 60 000 tonnes avec 550 ouvriers en 1851 à 603 000 tonnes avec 3 000 ouvriers en 1898.[4] Une grève y éclate au printemps 1892.[5] Le syndicat demande à la Compagnie une hausse de salaire et une modification du règlement intérieur le 18 février. Les revendications sont rejetées et la grève commence le 6 mars.[6] Elle concerne tous les mineurs c'est-à-dire envi-


MINISTÈRE DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DES POSTES ET DES TÉLÉGRAPHES.

OFFICE DU TRAVAIL.

Grèves et coalitions.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PRÉFECTURE 16 DEC 95 DU TARN

Paris, le 10 décembre 1895.

Monsieur le Préfet,

Par une circulaire du 20 novembre 1892, mon Administration vous a invité à la tenir régulièrement au courant de toutes les grèves qui se produiraient dans votre département et vous a donné un modèle de questionnaire à remplir à la fin de chaque grève.

L'intérêt toujours croissant que présentent toutes les questions qui intéressent le sort des travailleurs, et l'extrême importance qu'il y a pour le Gouvernement de la République à posséder, sur tous les conflits collectifs entre patrons et ouvriers, les renseignements les plus exacts et les plus complets, m'ont décidé à apporter quelques modifications à ce questionnaire, dont vous trouverez ci-joint un nouveau modèle.

Lorsqu'une grève se sera déclarée dans votre département, vous aurez à m'en avertir d'urgence comme par le passé, par lettre ou par télégramme. Cette première information devra toujours contenir la date du commencement *de la grève, le* nombre des grévistes, *les* motifs de la grève *ou les demandes des ouvriers, et le* nombre des établissements atteints.

Vous voudrez bien ensuite m'informer, au fur et à mesure qu'ils se produiront, des principaux épisodes que produira l'évolution de ces grèves : l'envoi des journaux locaux contenant des relations des grèves et les communications faites à la presse par les patrons et par les ouvriers suffira, la plupart du temps, à assurer ce service d'informations successives.

La fin de chaque grève devra également m'être signalée par télégramme, avec la mention de son résultat. Le questionnaire me sera ensuite adressé dans le délai maximum d'un mois.

Je ne saurais trop vous recommander d'apporter le plus grand soin et l'exactitude la plus rigoureuse dans les réponses inscrites dans ces ques-

1

Décembre 1895, dans une circulaire de 4 pages le ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, G. Mesureur informe les préfets des modifications à apporter au questionnaire à remplir à la fin de chaque grève. Il indique notamment que toute cessation collective du travail, quel que soit le nombre de ceux qui y prennent part, et quelle qu'en soit la durée – ne fût-elle que de quelques heures – doit être tenue pour une grève et donner lieu à la transmission des renseignements écrits.

Tribune Locale et Régionale

ALBI — SAINT-JUÉRY

AVIS

Les négociants détenteurs de bons de la Chambre syndicale des métallurgistes de St-Juéry (Tarn), sont priés de se présenter le **Mardi 14 Novembre**, *à 7 h. du soir, chez le citoyen Joseph* C A N D E I L, *domicilié à St-Juéry, Trésorier, qui leur remboursera le montant.*

Pour ceux qui ne pourraient se présenter à la date ci-dessus fixée le montant leur en sera remboursé le Dimanche suivant 19 courant, à 10 h. du matin.

P. la chambre syndicale et par ordre :
Le Secrétaire,
J. MALATERRE.

LISTE DE SOUSCRIPTION
pour les exploités du Saut-du-Tarn

10e Liste

Mme X..., à St-Juéry, 3 francs ; Comité républicain socialiste de Tulle, 10 francs ; Syndicat typographique d'Albi, 10 francs.

Grève des Ouvriers aiguiseurs de limes et meuleurs

La grève continue à St-Juéry, et les ouvriers n'ont pas l'air de se soumettre à leur vilain exploiteur, ce plébéien qui ne se souvient plus d'où il sort, et qui, par son entêtement brutal, pourrait occasionner bien des accidents.

Grâce à sa mauvaise foi aveugle, il y a un syndicat à St-Juéry. A cause de cet entêtement, il pourrait y avoir du sang sur le pavé de ce village ; aux habitants si calmes, si pacifiques qui avaient, à une époque, une confiance illimitée en cet harpagon qui est venu s'enrichir de la sueur de leurs corps épuisés, il n'a pas eu honte, cet être sans entrailles, du principe de la diminution, non content de la diminution des salaires, il leur a retenu le 7 0|0 de leur argent gagné.

Comment voulez-vous qu'une conscience honnête ne s'exalte pas en présence de la conduite de cet individu ?

Et la valetaille de clamer contre les ouvriers en grève qui ont essayé de ramener leurs camarades assez !... pour abandonner la lutte, les femmes ont commencé les premières : honneur à elles !

Ces malheureux valets qui, hier encore, étaient courbés sous le même joug que ces ouvriers, crient à tous les échos : « Atteinte à la liberté du travail (??) et vite la gendarmerie d'accourir pour accompagner ces êtres inconscients qui, dans leur platitude, osent s'armer d'un revolver dont nous voudrions bien connaître la provenance ?

Ce petit instrument si dangereux en des mains si bestiales sortirait-il lui aussi d'où sortent les conseils de casser la gueule à celui qui gênerait par ses huées la circulation de ceux qui chercheraient à trahir leurs camarades ?

Lorsque un ouvrier va arrêter un camarade qui cherche à entraver sa corporation pour le ramener, on appelle cela atteinte à la liberté du travail et on cherche à le foutre dedans.

Si le conflit s'aggrave et que malheureusement il y ait du sang versé, que ce sang retombe sur ceux dont la mauvaise foi aurait été cause de tant de misères !

BAÏEL.

A un ingénieur-exploiteur-directeur d'aciéries

Monsieur,

Quoique vivant fort retiré des choses de ce monde, et fort au-dessus des préoccupations du vulgaire, vous n'êtes pas sans avoir ouï dire, ne fût-ce que par votre jardinier, que beaucoup de vos ouvriers sont en ce moment en grève.

La chose vous touche fort peu et je sais bien que vous êtes peu ému de les savoir en butte aux privations et aux rigueurs de l'hiver qui approche. Je sais même que si leur misère pouvait vous arracher un sentiment, ce ne serait qu'un sentiment de satisfaction malsaine. A les savoir malheureux, vous savouriez le plaisir de la vengeance et la joie de voir le châtiment s'appesantir sur des sujets coupables de vous avoir offensé.

Aussi n'est-ce pas pour implorer votre pitié que je vous dédie ces mots. Mais il circule dans le public des bruits qui vous sont on ne peut plus préjudiciables et dont je tiens à vous instruire pour votre plus grand intérêt.

On dit que vous êtes la cause de la grève et le public voudrait savoir si réellement vous prenez sur vous de condamner ainsi toute une population à la misère et à la faim. On a beau être directeur d'usine, presque un châtelain, une telle responsabilité en effrayerait plus d'un à votre place.

C'est pourquoi, je viens vous fournir l'occasion de calmer un peu et de ramener à vous l'opinion publique, en lui faisant l'honneur de l'éclairer sur les deux graves questions suivantes :

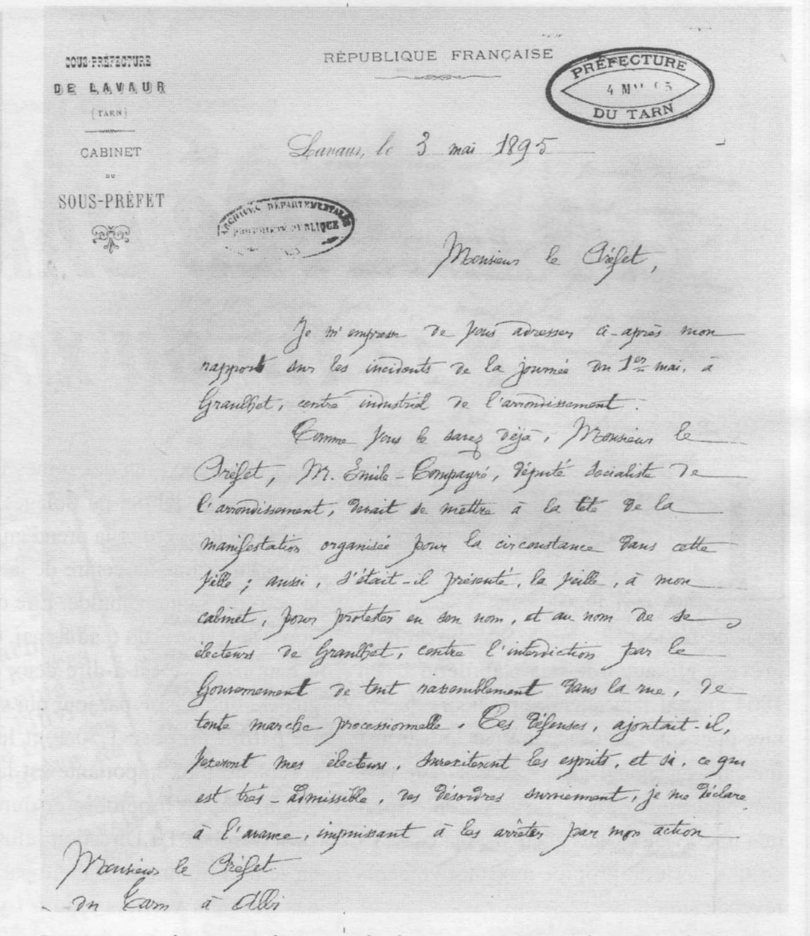
Est-il vrai que vous ayez promis à vos ouvriers la somme de 0 fr. 75 que vous leur refusez maintenant ? Est-il vrai que vos ressources vous empêchent de tenir votre engagement ? Il est toujours vilain pour un homme de votre rang de manquer ainsi à une parole donnée, mais au moins daignez faire comprendre à vos gens que 75 cent. vous sont indispensables pour vivre. Daignez leur expliquer que 75 cent. (le prix moyen des cigares offert à l'Auvergnat Dupuy par le conseil opportunard albigeois) daignez leur expliquer, dis-je, que cette somme, pour vous, c'est la misère, la ruine, la banqueroute à brève échéance.

Et si, par hasard cependant, cette modique somme pouvait se prélever sur votre superflu et celui des actionnaires, peut-être seriez-vous bien inspiré de vous priver de quelques londrès exquis, vous souvenant tout à coup, que près de vous des gens manquent de pain.

Daignez agréer, Monsieur, mes respectueuses salutations, et excuser la liberté grande que j'ai prise de vous soumettre ces quelques réflexions.

Louis FLASHEZ.

Dans La Voix des Travailleurs *du 9 septembre 1893, l'auteur d'un article sur la grève des ouvriers aiguiseurs de limes et meuleurs s'en prend à « l'harpagon venu s'enrichir de la sueur des corps épuisés » des habitants. L'autre article s'adresse à l'ingénieur-exploiteur-directeur d'aciéries qui vivant au-dessus des préoccupations du vulgaire, n'est pas « sans avoir ouï dire, ne fût-ce que par votre jardinier, que beaucoup de vos ouvriers sont en ce moment en grève ».*


SOUS-PRÉFECTURE
DE LAVAUR
(TARN)
CABINET
DU
SOUS-PRÉFET

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE 4 M[illegible] DU TARN

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES PROPRIÉTÉ PUBLIQUE

Lavaur, le 3 mai 1895

Monsieur le Préfet,

Je m'empresse de vous adresser ci-après mon rapport sur les incidents de la journée du 1er mai, à Graulhet, centre industriel de l'arrondissement.

Comme vous le savez déjà, Monsieur le Préfet, M. Emile-Compayré, député socialiste de l'arrondissement, devait se mettre à la tête de la manifestation organisée pour la circonstance dans cette ville ; aussi, s'était-il présenté, la veille, à mon cabinet, pour protester en son nom, et au nom de ses électeurs de Graulhet, contre l'interdiction par le Gouvernement de tout rassemblement dans la rue, de toute marche processionnelle. Ces défenses, ajoutait-il, vexeront mes électeurs, surexciteront les esprits, et si, ce qui est très admissible, des désordres survenaient, je me déclare à l'avance, impuissant à les arrêter par mon action

Monsieur le Préfet du Tarn à Albi

Première page du rapport du sous-préfet de Lavaur concernant la journée du 1er mai à Graulhet. Le fonctionnaire se félicite que pas plus le matin que le soir, aucun drapeau rouge, ni aucun emblème séditieux, ne furent arborés et affirme que l'opinion publique « estime que le député socialiste a commis une lourde faute en venant se mettre à la tête d'une manifestation que les mesures de police, arrêtées à l'avance, ont fait misérablement avorter. Grâce à ce déploiement de forces, qui en imposa à la foule, la soirée et la nuit du premier mai, ne furent troublés par aucune scène de désordre sérieuse, ni par aucune démonstration bruyante ».

ron 3000 ouvriers et dure quinze jours. Le travail reprend après arbitrage et augmentation de salaire. La réussite s'explique par la bonne organisation du syndicat des mineurs de Carmaux dirigé par Jean-Baptiste Calvignac.[7] Les mineurs ont fait preuve de discipline et de bon sens en suivant les consignes syndicales.

C'est dans le textile que des grèves apparaissent en 1893, secteur économique le plus important dans le sud du département autour de 2 centres, Castres et Mazamet. Vers la fin du siècle, les usines se multiplient et le travail à domicile décline. Castres produit essentiellement des tissus pour la confection des vêtements avec cependant une spécialisation dans les villages environnants comme la draperie à Vabre, Brassac et la bonneterie à Labruguière et Roquecourbe. Mazamet produisait essentiellement des draps dans la première moitié du XIXe siècle puis l'industriel Pierre Houlès décide d'importer des peaux lainées d'Argentine ; ainsi apparaît une nouvelle branche d'activité, le délainage[8]. Les industriels s'aperçoivent vite que le délainage rapporte beaucoup plus que les activités textiles traditionnelles et les reconversions sont nombreuses. Après avoir séparé la laine de la peau, le cuirot est expédié à Graulhet qui devient le principal centre de la mégisserie. A Mazamet dans les ateliers de pelage, les ouvriers montrent leur mécontentement en arrêtant le travail les 17 et 18 février 1893. C'est un échec car les 28 grévistes ne sont pas repris et les salaires des autres ouvriers ne bougent pas. C'est le triomphe du capitalisme ; l'abondance de main-d'œuvre permet de la remplacer quand elle n'est pas satisfaite, ce qui signifie que de nombreux conflits se soldent par des échecs. Dans 3 ateliers de tissage de Castres, du 6 au 12 juin, le fabricant refuse d'accepter le taux proposé par le syndicat des ouvriers tisseurs et 26 personnes dont 21 femmes cessent le travail et le patron cède au bout de quelques jours mais il est plus exigeant pour la productivité. Il faut remarquer que le secteur textile n'a pas été revendicatif jusque-là en raison des origines souvent rurales de la main-d'œuvre avec un travail à domicile ou à temps partiel et avec une féminisation continue de cette branche d'activité à la fin du XIXe et au XXe siècle.

L'usine métallurgique du Saut-du-Tarn s'implante en 1823 à Saint-Juéry et les effectifs augmentent rapidement avec 225 ouvriers en 1851, 420 en 1872, 800 en 1896 et 1104 en 1899.[9]

Elle fabrique de nombreux outils à base de métal tels que des limes et des faux. En 1893, les ouvriers des laminoirs et du puddlage refusent les nouvelles grilles de tarification et le directeur Espinasse leur propose d'être payés aux pièces. Ils accep-

tent quelque temps puis arrêtent le travail voulant le retour à la journée, mais le patron refuse. Finalement ils se mettent d'accord pour le salaire aux pièces avec un minimum de jours garantis. Deux mois plus tard, le 7 septembre 1893, ce sont les meuleurs de limes du Saut-du-Tarn qui entrent en conflit pour la révision des salaires. Ils demandent 0,25 F de plus par jour mais Espinasse refuse toute concession et tout arbitrage en octobre et novembre. La grève dure et les souscriptions se multiplient pour soutenir les grévistes.[10] Le directeur édite une affiche comme quoi tout ouvrier des limes doit au préalable se faire inscrire au bureau de son chef de service pour être repris. Cette décision a peu d'effet et la grève se poursuit. Le directeur désire la reprise du travail dans un premier temps et ensuite la révision des salaires. Les ouvriers reprennent le 8 janvier mais il y a encore 45 ouvriers et ouvrières non réintégrés dont 5 femmes emprisonnées pendant 48 heures pour atteinte à la liberté du travail. Le secrétaire syndical Huguenin a un contrat de travail finissant le 28 octobre 1894 et on lui annonce qu'il n'est pas renouvelé. C'est une grève économique qui a permis au directeur Espinasse, en faisant durer le conflit, de neutraliser le syndicat du Saut-du-Tarn. Il n'y a plus de grève dans cette usine jusqu'à la fin du XIXe siècle. Pourtant « la chambre syndicale des ouvriers et manœuvres des hauts fourneaux, forges et aciéries du Saut-du-Tarn » créée en avril 1892, ayant pour secrétaire Huguenin, se présentait comme l'un des trois syndicats les plus actifs du département avec les mineurs de Carmaux et les ouvriers mégissiers de Graulhet.[11]

Dans le textile, 3 grèves sont enregistrées en 1894 : la première est celle des tisserands à Castres qui dure un mois. Les grévistes sont 1 133, répartis sur de nombreuses usines. Ils veulent une augmentation de salaire de 1 centime par écheveau et reprennent après avoir obtenu une légère amélioration mais 18 ouvriers sont condamnés pour infraction à la loi et des peines de prison de quelques jours à un mois.[12] La deuxième est à Mazamet, à l'usine de tissage Martinez frères où 26 ouvriers se mettent en grève le 17 avril pour obtenir une réduction d'une heure de travail par jour. Ils l'obtiennent après deux semaines d'arrêt mais le patron applique désormais 3 catégories de prix. C'est donc un succès mitigé pour les ouvriers. La troisième est à Labruguière, dans une usine de confection ; c'est une grève défensive qui commence le 10 août après la décision patronale de réduire de 10 centimes le prix de la dernière façon des guêtres mais elle échoue.

Les grèves se font rares à partir de 1895 : une seule grève économique, relativement courte, puisqu'elle ne dure que 2 jours, se produit dans une usine de chaussettes de Roquecourbe où 63 ouvriers ne travaillent plus le 11 mars à la suite de la décision patronale de baisser les salaires. Le lendemain, le patron revient aux anciens salaires et le conflit s'achève.[13] En 1896, c'est à Graulhet, dans l'activité essentielle qu'est la mégisserie qu'une grève éclate. Cette activité s'est développée rapidement dans la deuxième moitié du XIXe siècle avec des effectifs de : 64 ouvriers en 1860, 444 ouvriers en 1871[14] 1 694 ouvriers en 1892, 1 800 ouvriers en 1898.[15]

Il y a eu une phase de ralentissement économique et la vente de peaux fabriquées a été difficile après 1894. Il a fallu baisser les prix et une partie de la main-d'œuvre est restée sans travail. A cela il faut ajouter que le perfectionnement des machines se poursuit et les mégissiers ne remplacent plus les ouvriers quand ils partent ou décèdent. C'est donc une grève contre la modernisation des usines qui commence le 27 janvier 1896. Les 150 grévistes demandent que tout travail mécanisé soit abandonné en période de chômage. Mais ils comprennent après de longues discussions avec le patronat et le maire de la ville qu'ils ne peuvent empêcher l'emploi des machines.[16] Le travail reprend le 18 mars sans aucune modification. Pendant ce conflit, certains patrons ont créé un syndicat mixte qui groupait des ouvriers non syndiqués acceptant de travailler pendant la grève.[17] Ayant plusieurs avantages, environ 120 ouvriers acceptent puis comme ils ne suffisent pas, de la main d'œuvre arrive de Mazamet mais ils comprennent vite leur rôle de « briseurs de grève » et repartent au bout de quelques jours. Ces éléments montrent la détermination patronale à la fin du XIXe siècle qui profite également du soutien de certains gouvernements comme le ministère Dupuy de 1893 à 1894 et Méline de 1896 à 1898. Ainsi, le bilan des grèves économiques ne peut être que négatif puisque la plupart d'entre elles ont échoué. Quant à celles qui ont plutôt réussi, le bilan est mitigé car le patron s'arrange toujours pour tirer profit de tout acquis consenti aux ouvriers. S'il accepte d'augmenter le salaire, il exige un rendement plus élevé et quand il concède une réduction des heures, il réduit ou enlève une prime. L'ouvrier du XIXe siècle n'a pas encore obtenu une législation en sa faveur, ce qui permet au patronat de dominer.

Les grèves politiques

Le premier mai est officialisé en 1890 mais dès 1891, la fête du travail pose problème dans les mines de Carmaux.[18] Le 4 mai 1891, 48 ouvriers sont renvoyés pour avoir chômé le 1er mai. Le lendemain, 1 500 ouvriers arrêtent le travail par solidarité avec leurs camarades et la direction des mines cède en réintégrant les 48. En 1892, le premier conflit apparaît aux mines de Cagnac. Elles sont d'exploitation récente puisque ce n'est que le 31 décembre 1889 qu'a été constituée « la Société des mines d'Albi », sur la commune de Cagnac. Le directeur Grand prend le prétexte d'un attentat à la dynamite contre l'ingénieur Petitjean au mois de juin pour accuser le président du syndicat Blanc et le secrétaire Deymié.[19] Ils sont emprisonnés puis relâchés faute de preuves et le directeur les renvoie. Le syndicat fait une démarche pour faire réintégrer ses camarades mais il échoue et 118 ouvriers décident d'arrêter le travail. Un comité de grève est formé le lendemain et une liste de souscription est publiée dans *La Voix des Travailleurs* le 26 juin.[20] Les grévistes reprennent le travail le 12 juillet sans que leurs camarades soient réintégrés à la mine. Dès le premier conflit des mineurs de Cagnac, le directeur Grand parvient à affaiblir le syndicat, né seulement trois mois plus tôt. Le manque de maturité du syndicat est sans doute un argument important ; il est encore peu structuré et vulnérable. Pourtant les grévistes ont eu le soutien des mineurs de Carmaux, de Jean-Baptiste Calvignac et de Jean Jaurès. Ce conflit montre le caractère encore éphémère des syndicats qui ne peuvent résister face à la détermination patronale. Mais l'année 1892 est également agitée pour les mineurs de Carmaux. Au début du mois d'août, la direction décide de renvoyer le nouveau maire de Carmaux, le socialiste Jean-Baptiste Calvignac, pour plusieurs absences. Une première délégation se rend chez le directeur le 7 août mais en vain. La démarche est renouvelée le 15 août et face

Aucouturier, Michel,

Ouvrier verrier à Carmaux et conseiller municipal

Né le 14 août 1863 à Montluçon (Allier), fils de Gilbert et de Verjou Marie, Marie.

Taille 1m 66, front ordinaire, menton pointu, cheveux blonds, yeux bleus, visage allongé, sourcils blonds, nez long, teint [illegible], barbe blonde, bouche grande.

Ouvrier verrier, conseiller municipal homme peu franc et très ambitieux intraitable sur le terrain de la politique. Fait partie du comité central révolutionnaire.

Ce Comité n'existe plus actuellement.

Condamné à 4 mois de prison pour entrave à la liberté du travail pendant la grève de 1895,

Fait partie de la section du Comité central révolutionnaire qui se réunit à Carmaux dans un local de l'Alcazar. (R. n° 68 - 14 février 93). En correspondance avec le groupe anarchiste Valloz, qui se réunit chemin du Couchant n° 1 à Genève, par l'intermédiaire de l'ouvrier verrier Nicolas, Celestin. (R. 294 - 14 juin 93). Serait sur le point de se retirer du cercle d'études sociales pour former, avec Charpentier, Vegat, Renard et Vernaix, un groupe anarchiste. (R. n° 293 - 4 mai 1893). Délégué du syndicat des verriers de Carmaux au congrès des Bourses du travail qui a eu lieu à Paris au mois de Juillet 1893. (R. n° 340 - 11 juillet 1893). Arrêté à Albi, le 11 juin 1893 lors du voyage de M. le Président du Conseil pour cris de : "Vive Baudin ! Dupuy à la lanterne !" (R. n° 293 - 13 juin 1893). Relaxé le lendemain.

Un des meneurs les plus influents de la chambre syndicale des verriers de Carmaux (R. n° 296 - 17 juin 1893).

Fiche ou « carte de sûreté générale » sur un ouvrier verrier « intraitable sur le terrain de la politique ». La fiche note ses fréquentations et son intention de former un groupe anarchiste.

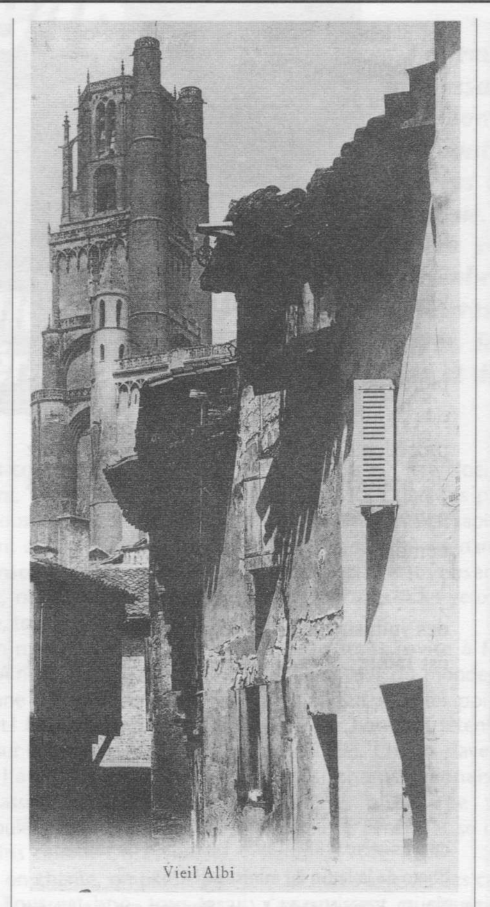
au refus, la population ouvrière qui avait suivi les délégués se déchaîne contre la maison du directeur. Ce dernier est épargné grâce à l'intervention de Calvignac et des forces de l'ordre. Le lendemain commence la grève pour l'ensemble des mineurs qui veulent la réintégration de Calvignac, la démission du directeur Humblot et la défense des dix ouvriers accusés des événements du 15 août. Les deux protagonistes durcissent leur position et la grève se poursuit. Une sentence arbitrale est rendue le 26 octobre : Calvignac est mis en congé et les dix condamnés sont exclus. Les mineurs rejettent l'arbitrage mais la direction revient sur sa décision et accepte de reprendre les 5 moins compromis parmi les dix. Puis contre la promesse que les condamnés seraient graciés dès la reprise du travail, les ouvriers se résignent et les puits ouvrent le 3 novembre 1892.

Le bilan de cette grève politique est complexe ; les deux protagonistes ont montré leur détermination tout au long de la grève mais il a bien fallu trouver un compromis.[21] La longueur du conflit (78 jours) dessert les ouvriers qui doivent, pour des raisons essentiellement financières, reprendre le travail. Ils ont perdu leurs leaders syndicaux, Calvignac en congé, Bruneau et Galonnier renvoyés sont embauchés avec les 3 autres exclus aux mines de Cagnac. L'avantage est en faveur de la direction qui affaiblit le syndicat et par la même occasion le parti socialiste dont la progression dans le Tarn était remarquable ces dernières années. Le effectifs syndicaux progressent en 1893, phénomène courant après un conflit que certains mineurs considèrent comme gagné, puis c'est la baisse jusqu'en 1898, année où la compagnie parvient à ses fins : Calvignac, Calmettes son adjoint et Nègre le trésorier du syndicat sont poursuivis pour infraction à la loi du 21 mars 1884. Le 9 avril 1898, ils sont condamnés à verser 16 F d'amende chacun et le syndicat est dissous. Le préfet dénonce « la tendance de ce syndicat à négliger ses intérêts corporatifs pour s'occuper surtout de ses actions politiques. »[22] La condamnation était attendue et les mineurs avaient dès le 6 avril 1898 fondé un nouveau syndicat avec Joucaviel, Berthon et Planty comme dirigeants. Le patronat a mené une lutte pendant plusieurs années contre le syndicat le plus puissant du département qui n'a pu résister dans un contexte d'accord complet entre le gouvernement et le patronat.

En 1894, une seule grève politique est enregistrée à Graulhet et ne dure que 4 jours; 26 ouvriers (dont 17 hommes, 8 femmes et 1 enfant) cessent le travail prétextant l'engagement par le patron d'un contremaître non-syndiqué. Il faut dire que la chambre syndicale des ouvriers des cuirs et peaux avait pris une décision assez originale l'année précédente; elle exigeait que les patrons n'embauchent plus que des ouvriers syndiqués.[23] Cependant la convention signée en 1889 entre patrons et ouvriers spécifiait bien que les contremaîtres n'appartenaient pas au syndicat ouvrier. Le maire de Graulhet décide de provoquer une réunion publique afin de réunir l'ensemble des ouvriers mégissiers (environ 1500) pour faire comprendre aux grévistes que leur réclamation est infondée. Les 26 ouvriers concernés se rendent à l'évidence et reprennent le chemin de l'usine.

La politique gouvernementale se durcit envers les ouvriers et il leur est même interdit de manifester le 1er mai 1895. A Carmaux, le calme règne car les ouvriers ont décidé de quitter la ville en organisant un repas champêtre à la campagne. A Graulhet, les ouvriers mégissiers ont déposé leurs revendications: la journée de 8 heures et la création d'une caisse nationale de retraite pour les travailleurs. Mais il a fallu au dernier moment annuler le cortège ouvrier prévu à la suite du député socialiste Emile Compayre, disperser environ 2000 personnes et reporter le bal prévu en soirée. Depuis le matin, de nombreuses forces de l'ordre occupaient la ville, habituée à d'importantes manifestations le 1er mai.[24]

La grève politique la plus importante est sans aucun doute celle de la verrerie Sainte-Clotilde à Carmaux. Les ouvriers entament une grève après le renvoi du leader syndical Marien Baudot[25] accusé d'avoir quitté son travail du 21 au 27 juillet sans autorisation pour se rendre au congrès de la fédération française du verre à Marseille. Le patron Rességuier refuse de le réintégrer et les ouvriers reprennent le travail afin d'aider financièrement Baudot. Le patron réagit alors par le lock-out le 6 août 1895.[26] Les conditions qu'il exige sont très dures, il refuse l'arbitrage et la grève s'enlise. Il donne à chaque ouvrier la paye et le livret le 17 août puis invite les verriers à s'embaucher individuellement mais on ne compte que 80 inscrits et comme il n'y a aucun verrier parmi eux, l'usine reste fer-



Albi au temps de la création de la Verrerie Ouvrière. Déjà, cinq années plus tôt, en 1891, la ville avait fait parler d'elle avec une grève des ouvrières d'une filature qui s'opposaient à une baisse des salaires. Après huit jours de grève elles obtiennent la journée de huit heures mais doivent désormais diriger deux métiers au lieu d'un.

mée. Il fixe ensuite la réouverture au 1er octobre et invite tous les ouvriers à la reprise à l'exception de vingt-deux d'entre eux considérés comme des meneurs. Peu de grévistes sont attirés et Rességuier en vient aux mesures d'intimidation: le percepteur, le préfet et les gendarmes sont envoyés chez les grévistes pour les inciter à reprendre le chemin de l'usine.

Dans le même temps, les meneurs sont jugés; Michel Aucouturier, fondateur du syndicat des verriers est condamné à 4 mois de prison. Le 15 octobre l'usine ouvre et environ 250 ouvriers y travaillent (sur un total de plus de mille ouvriers) dont certains provenant d'autres régions. Quand ils s'aperçoivent que la grève dure encore et que la direction veut en faire « des briseurs de grèves » la plupart repartent.[27] Jean Jaurès a joué un rôle considérable dans ce conflit en le portant devant l'assemblée nationale[28] mais Rességuier n'engage aucune négociation tant que les grévistes veulent tous être réintégrés. Le 9 novembre, après plus de 3 mois de grèves, les ouvriers rédigent une lettre dans laquelle ils déclarent:

« Dès demain nous jetterons les bases d'une verrerie aux verriers qui sera l'abri de nos militants que nous ne voulons pas abandonner, de nos libertés syndicales que nous ne voulons pas livrer… »[29]

L'idée a germé peu à peu qu'il fallait créer une coopérative ouvrière. Puis c'est le refus de la société des mines de fournir du charbon qui oriente l'implantation de la nouvelle verrerie sur Albi. C'est une déception pour la population ouvrière carmausine qui voit partir les militants syndicaux comme Marien Baudot et Michel Aucouturier.[30] Dans ce conflit, le patronat est allé au-delà du tolérable avec le lock-out et en refusant toute négociation pendant des mois. Les ouvriers, excédés par la répression patronale et conseillés par des députés socialistes notamment Jean Jaurès ont décidé de fonder leur propre entreprise. Rességuier a trouvé une nouvelle main-d'œuvre docile, soumise (elle accepte une baisse de salaire de 10 %) et lorsque certains ouvriers essaient de former un syndicat en février 1896, ils sont renvoyés. De son côté, la Verrerie Ouvrière d'Albi ouvre en 1896 mais les débuts sont difficiles. Il faut considérer ce conflit comme le plus grave de la période avec une obstination patronale particulière; Rességuier n'a jamais cédé même quand le gouvernement (pourtant favorable au patronat) le lui demandait. Il a réussi à rejeter hors de la cité carmausine les leaders syndicaux à une époque où syndicalisme et socialisme étaient en pleine expansion grâce aux mineurs et aux verriers. Cette grève démontre que l'ancienneté et la puissance syndicale n'ont pas toujours suffi à vaincre le patronat.

En 1897, les grèves sont rares et l'activité syndicale est en perte de vitesse. C'est une des raisons pour laquelle le journal *La Voix des Travailleurs* publie un article intitulé « Nécessité du groupement syndical » à Graulhet Les ouvriers sont nombreux dans cette ville et se rendent compte que la défense de l'ouvrier passe par l'organisation syndicale.[31] Les sources consultées ne mentionnent plus de grève politique jusqu'à la fin de la décennie. En 1898, les efforts conjugués des patrons et du gouvernement affaiblissent pour quelque temps le syndicalisme ouvrier et par voie de fait le socialisme: à Carmaux,

GRAULHET

—

Nécessité du groupement Syndical

Un des effets du machinisme triomphant c'est de substituer la grande usine au petit atelier, de grouper les ouvriers en plus grand nombre sous la direction d'un seul patron, c'est-à-dire sous la surveillance capitaliste.

C'est à cause de cette substitution que l'industrie a rendu nécessaire la constitution des syndicats modernes. Elle a modifié profondément les anciens rapports de patron à ouvrier, qui n'étaient distingués autrefois que par les intérêts confondus et provoqués par leur représentation.

Le régime de la grande usine a distingué en fait, et d'une manière plus nette, les intérêts des ouvriers et des patrons.

Croyez vous, Graulhettois, que pour cela les intérêts entre patrons et ouvriers, soient toujours opposés ; il est bien clair que non, car les uns comme les autres ont avantage, au grand développement de l'industrie, et à ce que le travail ne s'arrête pas. Le chômage est pour l'ouvrier la perte de son gagne pain journalier, pour le patron, ce peut-être la ruine, et en tout cas c'est un danger suprême pour tous les deux.

L'évolution industrielle complique étrangement et rend indispensable la représentation des intérêts ouvriers vis-à-vis des intérêts patronaux.

Tandis que dans le petit atelier l'ouvrier peut discuter avec son patron, seul à seul, les conditions de son engagement ; dans la grande usine cela devient impossible.

Le directeur d'un vaste établissement ne fait guère de marchés de travail individuel avec ses ouvriers. Je suppose que l'un d'eux vienne le trouver, lui réclame, pour lui-même un salaire plus élevé sa demande restera sans effet. Le patron lui répondra que ses camarades ne disent rien, qu'ils travaillent au même taux de rémunération et que s'il n'est pas content il n'a qu'à chercher de l'emploi ailleurs. Une demande individuelle aujourd'hui aboutit forcément à un résultat négatif.

Un seul homme ne peut plus se défendre à lui seul, il faut qu'il se groupe, et que sa demande prenne un caractère collectif, et que le groupe qui sera intéressé se mette en mouvement, faute de quoi sous le régime capitaliste que nous subissons l'ouvrier serait perdu

Les ouvriers ont vu assez vite le sentiment de la nécessité de se grouper en syndicat.

Ils se sont rendu compte que le machinisme en les agglomérant dans les vastes usines, créait entre eux une véritable solidarité, mais cette solidarité, n'est autre chose qu'une révolte violente, tumultueuse, et désordonnée, contre le petit patron, de là les premières manifestations de cet état nouveau ont donné pour résultat une grève.

Début d'un article de La Voix des Travailleurs *du dimanche 16 mai 1897 qui démontre la nécessité pour les ouvriers d'une grande usine de se grouper. «Dans le petit atelier l'ouvrier peut discuter avec son patron, seul à seul, les conditions de son engagement ; dans la grande usine cela devient impossible.»*
Après avoir démontré la nécessité d'organiser des syndicats ouvriers permanents, l'auteur en souligne les limites face au problème plus général de la fabrication moderne et en appelle à l'expropriation des détenteurs des instruments de travail, «cette classe qui possède et consomme sans produire et qui ne mérite, ni par sa conduite morale, ni par sa conduite économique son autorité et son pouvoir, qu'elle détient des cléricaux et des capitalistes».

les 3 leaders syndicaux des mines ont été condamnés, à Graulhet l'Union fédérative créée en 1889 (comprenant le syndicat des cuirs et peaux, le syndicat des maroquiniers et le syndicat des chapeliers) [32] disparaît et le journal *La Voix des Travailleurs* est supprimé.[33] La cohésion entre le gouvernement et le patronat réussit à anémier le syndicalisme dans le Tarn jusqu'à la fin du siècle.

Globalement la décennie considérée est plutôt défavorable aux ouvriers. La plupart des syndicats existent depuis la décennie précédente mais ils n'ont pas encore assez de maturité pour l'emporter face à des patrons déterminés et aidés par le gouvernement.

Les grèves économiques ont éclaté dans des industries où la propension à la grève est faible : la métallurgie (avec un syndicat récent) et le textile, secteur qui commence à revendiquer mais il est peu syndiqué et éparpillé dans l'espace.

Les grèves politiques concernent plutôt les industries où les ouvriers ont une forte propension à la grève comme les mineurs, les verriers et les mégissiers. Les syndicats sont bien structurés et les effectifs sont élevés (environ 3 000 mineurs, 1 100 verriers et 1 800 ouvriers dans la mégisserie). L'enseignement de cette étude c'est que toute branche d'activité industrielle doit passer par différentes phases : la formation d'un syndicat, son affirmation et sa cohésion lors des grèves. La grève permet au syndicat de mûrir, de s'émanciper pour pouvoir lutter contre un patronat encore triomphant à la fin du XIXe siècle.

Elisabeth Claverie

[1] A. D. Série XIII M 9 / 6, Grèves, Rapports annuels du Ministère (1884-1895). Le rapport de 1891. Photo de la lettre du ministre (1895).

[2] A. D. Série XIII M 1 / 48, Rapport sur la situation industrielle et commerciale de l'arrondissement d'Albi. Les gamins se situent entre les souffleurs et les apprentis.

[3] Le conflit est suivi par le journal *La Voix des Travailleurs*, hebdomadaire créé en 1888, organe de la Fédération ouvrière du Tarn, puis du Tarn de l'Aveyron et de l'Hérault à partir de 1892.

[4] A. D. Série XIII M 1 /49, rapport sur la situation industrielle et commerciale de Carmaux, 1895-1899

[5] Trempe Rolande, *Les mineurs de Carmaux, 1848-1914*, les Editions ouvrières, 1971, Paris, 2 tomes, voir tome 2, chap. 3, les grèves.

[6] A. D. Série XIII M 9 / 6, Grèves, Rapports annuels du Ministère (1884-1895), le rapport de 1892.

[7] Pour Jean-Baptiste Calvignac voir Gresle-Bouignol Maurice (sous la dir.), *Les Tarnais, dictionnaire biographique*, Fédération des Sociétés Intellectuelles du Tarn, Albi, 1996.

[8] Cazals Rémy, *Les révolutions industrielles à Mazamet (1750-1900)*, Paris-Toulouse, la Découverte-Privat, 1983.

[9] A. D. Série XIII M 1 / 48, Rapport sur la situation industrielle et commerciale de l'arrondissement d'Albi.

[10] Voir le journal *La Voix des Travailleurs* paraissant le dimanche, sur toute la durée du conflit. Photo d'un article pendant le conflit.

[11] A. D Série XIII M 11 / 34, Syndicats professionnels ouvriers, Saint-Juéry (1892-1922).

[12] A. D. Série XIII M 9 / 13, Grèves, Castres (1889-1917).

[13] A. D. Série XIII M 9 / 6, Grèves, Rapports annuels du Ministère (1884-1895), rapport de 1895.

[14] A. D. Série XIII M 1 / 25, rapport relatif à la situation industrielle (1870-1871).

[15] A. D. Série XIII M 1 / 48, rapport sur la situation industrielle et commerciale de l'arrondissement de Lavaur.

[16] A. D. Série XIII M 11 / 20, Syndicats professionnels, Graulhet (1885-1921).

[17] Idem et voir le quotidien *La Dépêche du Midi* tout au long du conflit, notamment les 1er et 27 février 1896.

[18] A. D. Série XIII M 9 / 6, Grèves, Rapports annuels du Ministère (1884-1895).

[19] A. D. Série XIII M 9 / 7, Grèves, renseignements divers sur Albi et Cagnac.

[20] Ce conflit est connu grâce à cet hebdomadaire *La Voix des Travailleurs*.

[21] Conflit à suivre dans le quotidien *La Dépêche du Midi* et dans l'hebdo *La Voix des Travailleurs*. Ce dernier journal est supprimé en 1898 mais il réapparaît très vite sous le titre *Le Cri des Travailleurs*.

[22] A. D. Série XIII M 9 /6, Grèves, Rapports annuels au Ministère (1884-1895), rapport de 1892.

[23] A. D. Série IV M 4 / 21, rapport de police, affaires diverses concernant l'ordre public (1893-1895).

[24] A. D. Série IV M 2 / 81, rapports de police concernant le 1er mai 1895. Extrait du rapport du sous-préfet de Lavaur au préfet du Tarn le 3 mai 1895.

[25] A. D. Série IV M 2 / 83, Evénements politiques divers et grève des verriers de Carmaux en 1895.

[26] Voir *La Dépêche du Midi* le 7 août 1895 et pendant tout le conflit.

[27] *La Dépêche du Midi* du 18 octobre 1895.

[28] Brive Marie-France, *La Verrerie Ouvrière d'Albi, étude historique (1895-1931°*, Thèse, octobre1980, UTM, tome 1, chap.2, pages 54 à 106.

[29] *La Dépêche du Midi* du 10 novembre 1895.

[30] A. D. Série IV M 2 / 85, fiches (appelées cartes de sûreté générale par la police) sur les verriers, en photo, fiche de M. Aucouturier.

[31] *La Voix des Travailleurs* le dimanche 16 mai 1897, « Graulhet, nécessité du groupement syndical ».

[32] A. D. Série XIII M 11 / 7, syndicats professionnels (1898-1899). Le syndicat des cuirs et peaux et le syndicat des maroquiniers fusionnent en 1898 pour former le syndicat des moutonniers.

[33] Il est très vite remplacé par *Le cri des Travailleurs.*



Noël 1946...

AJ de la Plaine-sur-Mer (Loire-inférieure)

J'ai retrouvé dans mes archives ajistes cet intéressant compte rendu. C'était une sortie réveillon à laquelle j'ai participé, il y a... cinquante-six ans. Ne serait-il pas dommage que ces témoignages disparaissent. Bravo à l'auteur. Poucette, avec qui j'ai fait ma première sortie ajiste et de camping en... novembre 1944! C'était après les terribles épreuves de 6 années de guerre, de massacres, le grand enthousiasme de la libération et de la paix retrouvée.

Georges Douart

Noël ajiste! Gaieté, entrain! Festin, veillée, danses, promenade! Joie profonde de se sentir plus que jamais unis dans un même idéal d'amitié et de paix, de sentir son âme animée des mêmes sentiments que tous les camarades!

Notre Noël ajiste 1946 a apporté à tous plus d'espoir et de force pour poursuivre le but commun.

Nous sommes à l'AJ de la Plaine, quatre clubs réunis: Coude à Coude, la Bohème, Saint-Nazaire et Espoir. Trois camarades ont pour quelques jours quitté la caserne et sont venus se retremper dans le bain ajiste: Doudou, Michel Gauthier, Charles Broussard.

En ces temps de restrictions, le spectacle de la cuisine est paradoxal, une demi-douzaine de poulets bien dorés, alignés sur la table. Annette brasse la sauce du poisson, Denise et Petit-Jean rivalisent à qui aura le tablier le plus sale, J2 et Baby distribuent les sandwiches de confiture, et par là-dessus, une fumée qui nous pique les yeux, les fait pleurer, gratte la gorge: c'est le tuyau de la cuisinière qui fait des siennes.

En avalant, avec un appétit féroce, nos tartines de confiture, nous faisons le tour des pièces. Ah pardon! Défense d'entrer, on met la dernière main à la décoration de la salle de réjouissances.

Chacun navigue dans la vaste AJ, se met à l'aise. Vite une dernière répétition du chœur parlé.

La majorité des camarades est déjà autour du feu. PAX s'élève doucement dans l'atmosphère de paix et de joie: *auberge blottie au creux du vallon résiste à la folie, à l'appel du canon.*

Marie-Jo et les camarades de la Bohème nous présentent un chœur parlé de Noël. Il faut que tout le monde soit heureux cette nuit: maîtresse de maison, seule au coin du feu, soldats aux faces hagardes, mineurs révoltés, la pauvre mère qui enfante. Le bonhomme Noël apporte l'amitié et calme les cœurs. Tous détendus, ils festoient.

Pour nous dégourdir les jambes et pendant que la table se dresse, nous dansons, nous tournons: Marianne, ma cousine, Beau gars qui danse, toutes elles y passent.

Eh bien maintenant à table, les copains! A nous, festoyons!

C'est une ruée, chacun se case où il peut! Boum en est réduit à s'asseoir sur la cheminée!

Après l'apéritif, viennent les huîtres, l'assiette anglaise, le poisson, le poulet avec frites et salade. Les copains calent. On est bien, on fume, on chante, on plaisante, on crie. Tout est bon, tous les esprits clairs et joyeux. Fromage, Savoie avec crème au chocolat, meringues à la crème caramélisée. C'est délicieux! Un bon café suivi d'un triple-sec ravigotte ceux qui s'alourdissent. Yvonne de Joué nous a envoyé amicalement de bonnes cigarettes. Brave fille!

Ceux qui sont au fond de la salle commencent à sentir le besoin de se remuer. Tout le monde debout! Et les danses reprennent avec entrain. Un Maxime, une farandole dans le pré, le temps de prendre contact avec le brouillard épais et l'herbe gelée. Boum! Panne d'électricité. Mais aucune importance, il est temps d'allumer les bougies multicolores de notre sapin de Noël. C'est magnifique ! Mille souvenirs de notre enfance affluent. Beaux Noëls des tout petits qui regardent avec des yeux émerveillés ces mille lumières se reflétant féeriquement sur les guirlandes argentées. Le Père Noël est là aussi pour nous (Doudou pour ceux qui ne croient pas au Père Noël) et nous distribue les cigarettes parsemées dans les branches du sapin.

Une grosse bûche dans la cheminée éclaire joyeusement les visages graves et les yeux heureux de tous.

Roro nous invite à faire une ronde autour du monde en cette nuit où sur tous les points de la terre, les hommes fêtent comme nous Noël. Chants slaves, chants russes, chants polonais, chants français, pour que tous les hommes s'aiment et se comprennent.

La nuit s'avance, des camarades s'assoupissent, quelques-uns vont se coucher. On discute maintenant, puis on va chanter encore. Petit à petit, la nuit s'estompe, le jour va paraître. Un café chaud adoucit les gorges irritées.

Que fait-on, les camarades? Deux motions sont mises aux voix dans l'ébullition générale. Va-t-on se promener tout de suite ou reste-t-on à l'AJ et la promenade sera pour cette après-midi? La première motion l'emporte avec une vingtaine de voix contre deux. Un rapide décrassage et en route pour la mer. On y arrive après cinq kilomètres. On suit la plage encore truffée de barbelés, rails antichars, casemates, restes du mur de l'Atlantique. On grimpe sur les rochers. Oh le beau nuage noir qui s'avance sur nous! Il passe assez calmement en nous rafraîchissant.

Nous prenons la direction du retour par les chemins changés par endroits en patinoires. On discute par petits groupes. Pour certains, la fatigue commence à venir et la route est longue.

A l'AJ, corvée de vaisselle et de pluche. On a grand faim maintenant et faisons honneur aux restes de poulets. Trois livres de beurre, du fromage, de la confiture passent pour le dessert: on liquide.

Nettoyage, comptes à régler nous amènent à trois heures. Grosse animation pour faire signer les menus par tous en souvenir. Trente cinq camarades, donnant trente-cinq signatures, cela représente du temps, de la salive et de l'encre.

Que peut-on faire après en attendant l'heure de partir? Danser, bien sûr! Mais les danseurs se raréfient et, assis, se contentent de regarder les infatigables. Presque tout le monde est amorphe maintenant. Annette en se réveillant se sent légèrement malade. Elle s'en va avec Charlot prendre son car. Puis Maumau s'en va également. Une demi-heure après le reste du groupe St-Nazaire nous quitte aussi. Nous suivons l'exemple et prenons nos sacs.

Arrivés à Plaine, nous attendons la surprise: le car sera-t-il plein ou vide? Ouf! Il y a encore de la place et après vingt minutes d'arrêt pour monter les sacs, les étiqueter, prendre les billets, nos vingt-cinq ajistes sont logés très confortablement: quelques-uns seulement sont sur les genoux des autres. Pornic. Vingt à vingt-cinq personnes veulent monter... et y réussissent. Les premiers sur la banquette, les deuxièmes sur les genoux des premiers et les troisièmes sur les genoux des deuxièmes. On a bien chaud par ce vilain temps car dehors il pleut à verse.

Noël ajiste, Noël heureux. Chaude atmosphère d'amitié, joie pleine aujourd'hui, espoir pour demain, amour des humains, paix, tout nous a été offert. Nos cœurs ont chanté ensemble, avec la même foi, notre joie de vivre.

Noël ajiste, Noël heureux!

Poucette
(Madeleine Boudaud †)

conduit en train dans de *"petites cages munis de grosses chaînes"* de Riom à La Rochelle en passant par Poitiers et Niort et enfermé à l'île d'Oléron où le château sert de prison. Les conditions de vie y sont difficiles, les prisonniers sont logés dans de grandes "[illegible]" remplies de puces et de rats, inondées en cas d'orage. De[illegible] baquets font offic[illegible] lettes. Les détenus passent le temps à se promener, chanter, raconter leur histoire, jouer des pièces de théâtre (Henri Rochefort, arrivé le 15 juin, fait jouer une pièce écrite par Georges Cavalier dit Pipe en bois, *"La Commune à Nouméah"* déjà présentée aux prisonniers du Fort Boyard où il était précédemment détenu, Caton en écrit *"un rondeau"*). Caton se lie

Le 1er janvier 1872, à Fort Boyard, la casemate 53 est transformée en théâtre et l'on y représente un spectacle intitulé La Commune à Nouméah...

Les Communards rejouent la Commune et s'inventent la Nouvelle-Calédonie

Dans leur article (extrait ci-dessus) sur Jean Caton du n° 125 de *Gavroche*, Anne Morfin-Caton et Pierre-Henri Zaidman évoquent *La Commune à Nouméah*, « cette pochade d'occasion » comme le qualifie lui-même Georges Cavalier dans un article de La Convention daté du 2 janvier 1873. Ce « vaudeville en un acte » qui a été joué à Fort Boyard le 1er janvier 1872 a été mis à jour lors de mes recherches relatives au capitaine de la 3ème compagnie du 248ème bataillon, Pierre Pirotte. Un anonyme de la Commune dont le récit attend un éditeur. En effet, Pierre Pirotte, détenu à Fort Boyard avec, Cavalier, Rochefort, Grousset, Jourde, Mourot, Ballioray, Régère, Champy, Justa et Assi, était en attente de son départ vers la Nouvelle-Calédonie lorsqu'il a retranscrit ce « vaudeville en un acte ». Il l'a rapporté de déportation en 1880 et conservé, de sorte que nous pouvons, aujourd'hui, grâce à un éditeur courageux, apprécier la verve insolente de Pipe en bois. Le manuscrit de Pirotte correspond d'ailleurs à celui du blanquiste Henri Place que Pierre-Henri Zaidman a exhumé cet été. Les deux se recoupent. Cette validation en renforce naturellement la valeur.

Henri Rochefort a mis en scène La Commune à Nouméah à Fort Boyard puis au fort d'Oléron. En tout état de cause, l'on peut imaginer que cette pièce de théâtre a été représentée dans d'autres lieux de détentions et, sans doute, sur la scène de l'île des Pins – là où, véritable rituel, chaque dimanche, se donnaient des « vaudevilles, des folies en un acte, ». C'est ce document original et inédit que les éditions Séguier publient non sans difficulté. Ce texte unique est, je crois, d'un grand intérêt historique et politique, car il nous informe sur une pratique très répandue dans tous les lieux de détention. Même sur les pontons, dans les pires conditions, les déportés s'adonnaient à leur passion : le théâtre. Le théâtre, en effet, tenait une place très importante dans la vie des prisonniers. Au vu du peu de recherches sur cette activité dans les lieux d'internement où étaient entassés les communards, il semblerait qu'on en ait sans doute minimisé sa portée en termes de tradition et surtout sa valeur en termes de résistance politique. La Commune à Nouméah témoigne d'une vigueur critique qui force l'admiration et émeut. L'auteur reprend une pratique très répandue et surtout très populaire à l'époque. Elle consiste à écrire des paroles sur des timbres. C'est donc sans surprise, que l'on retrouve des airs célèbres comme ceux de *Fualdès*, de *Malbroug*, du *Sire de Fisch-ton-Kan*, de *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, de *Sambre et Meuse* et bien d'autres encore. Le spectacle nous raconte en chansons la Commune de Paris sur un mode humoristique et joue sur la complicité entre les acteurs et le public – et quel public. René de Pont-Jest, chroniqueur au *Figaro*, dans le numéro du 9 novembre 1871, rendra compte de sa visite à Fort Boyard dans un reportage intitulé : « visite aux chefs de la Commune » – c'est dire si le 1er janvier 1872 les spectateurs étaient à même d'apprécier les allusions en connaisseurs. Il faut insister sur la représentation que donne La Commune à Nouméah de l'insurrection. On est loin, très loin de l'hagiographie officielle ou de la sacralisation figée des célébrations néo-staliniennes. Moqueries et dénonciations des travers des chefs communards vont bon train. La religiosité de Régère est gentiment mise en boîte ; le goût des décrets est gaussée avec délectation ; la démesure des proclamations boursouflés est l'occasion de moqueries délicieuses et l'amour des uniformes chamarrés est bien sûr tourné en dérision. Tout y passe. Les dissensions internes, elles aussi, sont parodiées avec vigueur. Entre un Comité Central qui « est et n'est pas », entre une minorité et une majorité qui s'épuisent en vaines déclarations – allant même jusqu'à « organiser un défilé sous leurs fenêtres –, on ne peut pas dire que soit épargnée la réalité d'un gouvernement communard se laissant aller à donner vie aux critiques que Jules Andrieu fera à son sujet du fond de son exil londonien dans son ouvrage *Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris de 1871* (rédigé en 1872). La caricature est jubilatoire. Ce qui n'empêche ni l'émotion, ni une certaine fierté lorsqu'ils rendent hommage à l'héroïsme de ceux qui surent « mourir au cri de liberté ». Et, ne parlons pas de l'hymne au parlé parigot, au parlé de la rue, à l'esprit pétillant de malice des enfants « de la place Flaubert », ni de l'éclatant délire dionysiaque si conforme à l'esprit festif qui explosa dans tout Paris lorsque le peuple se réappropria la ville d'où Haussmann l'avait chassé, car tout ce qui fit l'âme de leur révolution est présent à chaque mot. Rien d'étonnant donc, si on boit, si on boit beaucoup dans La Commune à Nouméah ; et si on a le vin gai, forcément.

Ce texte est plus qu'une pochade, il est l'œuvre d'hommes qui n'ont pas abandonné le combat. N'allez pas croire qu'ils reniaient leurs idéaux, au contraire. Cette fête libertaire et libératoire s'accompagne par ailleurs d'une très sérieuse et très intense activité militante. Les autorités ne s'y sont pas trompées qui craignaient « la contagion » des troupes chargées de leur garde. Afin de parer à toutes éventualités, elles avaient d'ailleurs pris soin d'organiser une rotation rapide des effectifs. Ce que confirme René de Pont-Jest dans *Le Figaro* du 9 novembre 1871. Car ne nous y trompons pas, à côté de la farce rituelle, que ce soit à Fort Boyard, au fort Querlern ou à Saint-Martin-de-Ré, un important travail de formation militante s'organise de façon systématique. Par exemple, dans un cahier de 150 pages manuscrites datant selon toute vraisemblance de la fin 1874 ou du début 1875, Pierre Pirotte s'est appliqué à recopier un ensemble de textes politiques. Il s'agissait, sans aucun doute, de contribuer à sa formation politique et vraisemblablement aussi à celle de ses compagnons. Ils demeuraient des combattants. À côté d'extraits de journaux – *Figaro, Radical, Le Soir, Le Corsaire, Journal de Paris...* dont la date de publication s'échelonne de 1871 à 1874 – et du récit mot à mot du procès de Louise Michel, on peut y lire le plaidoyer de Victor Hugo en faveur de

Rochefort ou découvrir le *Catéchisme du bon républicain* et *La déclaration des droits de l'homme* de Robespierre. Mais c'est surtout l'étonnante présence du poème de Trohel, *Martyrs et Bourreaux*, qui démontre à quel point les prisonniers ne désarmaient pas et combien était intense leur résistance. À l'évidence, leur combativité se nourrissait de documents emblématiques qui circulaient d'une prison à l'autre.

Concernant *Martyrs et Bourreaux*, l'original, signé JC Lazare est toujours un carton des archives dans le dossier intitulé « affaire Trohel ». Ce manuscrit est daté du 27 décembre 1871. Trohel, si l'on en croit le rapport du 9[e] conseil de guerre, a été arrêté le 23 mai 1872 vers 15 heures rue Saint-Jean des Batignolles. Il a donc rédigé son texte dans la clandestinité. Et, je ne sais par quelles ruses, de copistes en copies, passant de mains en mains, celui-ci parvint à circuler dans les prisons maritimes. Il s'agit d'un poème épique qui dénonce la sauvagerie de la répression versaillaise et répond durement aux réserves et critiques de Victor Hugo, notamment en prenant la défense de Riguault. Trohel, simple employé de commerce, fut membre actif du fameux club Saint Séverin. Lors de son procès, il ne renia pas son engagement pour la démocratie socialiste et assuma crânement ses convictions politiques face à ses juges. Dans le procès verbal de son interrogatoire en date du 13 décembre 1872, il reconnaît être l'auteur du texte en question et il confirme sans aucune hésitation l'avoir signé du pseudonyme J C Lazare. En outre, il précise que c'était une réponse au *Paris Journal* qui avait annoncé sa mort. Au-delà de l'anecdote ce qui retient toute notre attention dans cette affaire, c'est de découvrir qu'un texte puissant, un texte qui sera publié en 1882 avec une préface d'Allemane, Clovis Hughes, Gontier et Louise Michel, ait été lu, et sans doute commenté, par ceux qui rirent de leurs chefs.

Avec *La Commune à Nouméah* et *Martyrs et Bourreaux*, nous sommes en présence de deux textes qui procèdent d'une même volonté politique. Certes, elle se manifeste de façon différente. Dans un cas souffle l'esprit libertaire des insurgés du 18 mars, dans l'autre une certaine gravité un rien emphatique affirme avec force le souffle épique des combattants de la Semaine sanglante. Mais dans les deux cas, on retrouve en miroir le même désir farouche de lutter et la même fierté de partager une culture sur laquelle le système répressif des Ruraux n'a pas de prise. Aucune.

Jean-Luc Debry

Georges Cavalier

La Commune à Nouméah

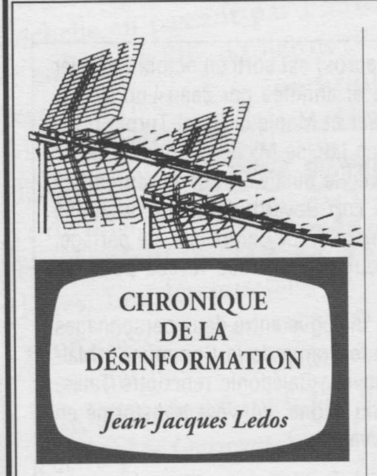
Séguier

Edité chez Séguier ce petit livre (12 euros) est sorti en octobre dernier dans une édition établie, présentée et annotée par Jean-Luc Debry. Avec une postface de Caroline Granier et Monique Surel-Turpin qui a mis en scène ce vaudeville à l'espace Louise-Michel en juin dernier : «…les acteurs sont de plain-pied avec le public, comme le furent les premiers acteurs de la casemate de Fort Boyard, dans une proximité chaleureuse. Le théâtre devient un moment de complicité, de partage, de mémoire, un ressourcement pour prendre des forces pour les combats à venir.»
Ci-dessous un extrait de cette pièce, dialogue entre deux personnages pour rejouer sur un mode comique le drame de la Commune : Mal-Tombé, communard déporté en Nouvelle-Calédonie rencontre Taille-la-Plume, un droit commun évadé du bagne qui s'est transformé en un autochtone tatoué et à tête de sauvage.

MAL-TOMBÉ. — L'histoire est l'enseignement des peuples. Ecoute ! Nos malheurs t'apprendront quels pièges et quelles erreurs il faut éviter.
Sur l'air du «Juif errant».
Avez-vous le cœur tendre
Des mouchoirs prenez-les
Car vous allez entendre
Chanter en dix couplets
L'histoire mes amis
De la Commune de Paris
Sur l'air de «Tontontaine».
Au Comité c'était la foire
On y parlait à l'unisson
Ton-ton, ton taine et tonton
Le meilleur, vous pouvez m'en croire
Etait celui de Charenton
Ton-ton, ton taine et tonton
Sur l'air de «Malbrough».
La garde nationale
L'sac au dos, l'arme au pied à Montmartre
La garde nationale
Avait un tas de canons (bis)
Foutriquet pour les prendre
L'sac au dos, l'arme au pied à Montmartre
Fit venir un général
Sur l'air de «Pandore».
Voix-tu là-haut cette batterie
Où glougloutent un tas de d'fainéants
Prends-là, tu sauveras la patrie
Je te promets cent mille francs
Tiens voilà dix-neuf sous d'acompte
A ton retour nous réglerons
Foutriquet, répondit le comte
Foutriquet vous avez raison (bis)
Sur l'air de «A la façon de barbarie».
Il était deux heures du matin
Quand il vint sur place
Ne voulait-il pas, le crétin
Nous crever la paillasse
Il mit la main sur nos canons
La faridondaine, la faridondon
Mais c'était douze canons d'fusils
Biribi, à la façon de barbarie mon ami
Sur l'air de «Maître corbeau».
Quand Thiers, pour le résultat de son expédition
Il mande Saint-Hilaire et lui dit mon garçon
J'crois q'nous sommes roulés que penses-tu de tout ceci
Ma foi dit l'condifent filons à Satory
Sur l'air du tralala
Sur l'air de «J'ai du bon tabac».
Tandis que le Foutriquet fuyant devant Belleville
S'la brise à Versailles avec ses paquets
L'Comité central à l'Hôtel de Ville
Avait à vider pas mal de baquets
Mais les Parisiens enfants gâtés
D'mandaient la Commune de tous les côtés
Ils auraient bien pu demander la lune
On l'eut mis pour eux dans le Comité
Sur l'air de «La bonne aventure».
Les candidats pleuvaient drus comme de la grêle
J'crois même qu'on aurait pu les remuer à la pelle
Plus d'un dans son cabinet
Intérieurement se disait
J'suis d'la fosse commune
Au gai
J'suis de la fausse Commune
Sur l'air de «Qu'est-ce que je vois dans mon verre».
En ce temps dans tous les quartiers
Brillante et toute nationale
Tantôt à ch'val tantôt à pied
Passait la garde nationale
Les chefs ne voyaient que succès
Victoires, défaites mensongères
Drapeaux saisis aux versaillais
Ils voyaient cela dans un verre
Sur l'air de «Des louis d'or».
Mais Thiers doutant de la victoire
Tout autant que Mac-Mahon
N'pouvant en sortir avec gloire
Fit appel à la trahison
Il faut, dit-il, à Saint-Hilaire
Nous sortir de ce mauvais pas
Je n'demande pas mieux comment faire
Dodoph j'suis bien dans l'embarras
Un drôle se fait introduire
C'était Ducatel en piqueur
Dans Paris, je veux vous conduire
Promettez-moi la croix d'honneur
Sur l'air de «Sambre et Meuse».
Le traître se mit à l'ouvrage
Les versaillais étaient entrés
Rien ne saura peindre la rage
Qui dévorait les fédérés
Ce fut une lutte terrible
Que ce combat des carrefours
Nos bataillons, troupes invincibles
Riant au feu, chantaient toujours

Refrain
Et le soldat de la Commune
Acquit des droits à l'immortalité
Retroussant sa moustache brune
Il sut mourir au cri de liberté

TAILLE-LA-PLUME. — Oh!…. Hé bien ! Qu'ça devait être rigolo ! C'était bien plus bath qu'en juin 48.



CONTRE-EFFET

Il est des émissions de télévision qu'il faut parfois comprendre par antiphrase à moins qu'elles ne recherchent, en réalité, l'effet opposé à l'offre annoncée.

Au prétexte de célébrer les succès d'entreprises ou les conditions d'existence des nantis, l'émission « Capital » suggère le scandale de l'opulence reçu dans des foyers où l'angoisse de la fin de mois l'emporte largement sur la stérile autosatisfaction des riches qui dépensent des sommes folles pour tromper un ennui commun avec leurs semblables.

Cette série diffusée un dimanche sur deux par M6 apparaît comme une violente contestation de la société libérale.

ILLUSION DE CRITIQUE

Dans les médias contemporains, on trouve difficilement un éreintement en règle d'un livre, d'un film ou d'un spectacle, à moins qu'il ne s'agisse d'un règlement de comptes ou d'une attitude hostile à l'égard d'un concurrent.

Pour continuer d'être présent dans le champ de leur spécialité, les journalistes doivent être agréés par les éditeurs ou les producteurs. Tenir des propos désagréables sur leur publications ou leurs spectacles fait courir aux chroniqueurs le risque d'une interdiction d'accès ou d'une privation d'invitations, donc d'une impossibilité d'exercer leur métier.

Ainsi contrôlée, la critique devient rédactionnelle et promotionnelle.

VOLATILITÉ DE LA MÉMOIRE

L'information telle que la livrent les médias se nourrit d'événements dont le renouvellement favorise l'oubli. Quelle qu'en soit la gravité, ils désertent la mémoire de ceux à qui ils s'adressent. Combien de tyrans ou de tortionnaires gagnent-ils ainsi par la négligence de l'information une sorte de réhabilitation par défaut?

On imagine une récapitulation périodique – les journalistes disent « round-up » – des affaires évoquées et qui, faute d'être rappelées, passent ainsi dans la trappe de l'histoire?

L'HOMME, ERREUR DE LA NATURE?

Depuis qu'il est doué de réflexion, l'Homme s'efforce de comprendre l'origine du monde qui l'a engendré, voire, son avenir dans l'au-delà de son existence. Son habileté inventive peut en accélérer l'échéance lorsqu'il s'efforce de reconstituer ce qu'il croit être l'origine du Monde en tentant de créer artificiellement des particules d'antimatière, voire des trous noirs dans lesquels le monde matériel pourrait s'anéantir.

Les croyants justifient cette démarche par une volonté divine qui n'exclurait pas la tentation autodestructrice. On est tenté de les croire lorsqu'on observe la persistance de la perversion de certains comportements humains, à moins qu'ils ne soient à l'image de l'Univers (ou des Univers selon les nouvelles hypothèses cosmogoniques): rencontre du positif et du négatif, coexistence du Bien et du Mal, opposition du Yin et du Yang.

MŒURS MÉDIATIQUES

Une déontologie courtoise et tacite imposait jadis qu'on n'attaquât pas publiquement les confrères et les invités des émissions. L'adage « la confraternité est une haine vigilante » était réservé à l'usage interne.

Le jeu de massacre est aujourd'hui un moyen, parmi d'autres de « faire de l'audience ». Les « Guignols de l'info » ont ouvert les hostilités sur « Canal Plus » au point d'indisposer aujourd'hui, voire de contribuer – peut-être en raison d'une pénurie de talent – à la disqualification de la chaîne. La discourtoisie est, aujourd'hui, un moyen de s'affirmer.

Laurent Ruquier « Lou ravi », comme on dit en Provence – encourage la pratique et croit justifier sa démarche par des rires faussement nerveux mais sûrement complices quand ils ne sont pas incorporés au montage. On ne doute pas qu'il ait vérifié ses chances d'audience dans un plan marketing établi sur la passivité d'un auditoire d'habitués.

MÉMOIRE DES AMBITIONS

L'audiovisuel public a mené, à l'automne dernier une grève longue. Les confrères, opportunistes à l'égard de ceux qui les emploient n'ont, le plus souvent, parlé que de revendications salariales. A juste titre, certes mais en passant sous silence un thème du conflit: le souci de préserver le service public qui veut encore privilégier le respect d'exigence et de qualité des contenus dû aux citoyens plutôt que les succès d'audience qui assurent le bien-être des actionnaires.

La plupart des grévistes n'ont pas connu l'époque – de 1944 à 1974 – quand le service public de la radio-télévision connaissait ses années glorieuses: une volonté de transmettre la culture, sans autre violence que littéraire – celle de Shakespeare, par exemple – ni pornographie – cette vulgarité de l'érotisme, seulement présent, alors, dans le charme suggéré d'excellentes et néanmoins accortes comédiennes. Qui se souvient de Jacqueline Jefford ou de Suzy Delair aujourd'hui?

La fonction d'historien a moins pour souci de célébrer le passé que de conserver la mémoire des ambitions. Le service public de ces années-là entretenait cette ambition.

UN MÉDIA OUBLIÉ

L'écoute paresseuse de proximité fait de la plupart des auditeurs et surtout des téléspectateurs des proies faciles pour les manipulateurs.

La recherche de stations lointaines sur la gamme des ondes courtes était, jadis, l'un des plaisirs des radiophiles.

Les ondes courtes émettent toujours entre 31 et 48 m de longueur d'onde (entre 9700 et 6000 MH). Elles diffusent en général, des programmes de propagande. Elles permettent aussi à ceux qui recherchent une information plus exacte et dont l'esprit critique est vigilant de confronter ces messages aux vérités unilatérales qu'imposent les médias de proximité.

« A l'écoute du monde », 121, rue Juliette Savar, 94000 Créteil tient la chronique de ces stations.

CHOIX DE CIVILISATION

• Ce 28 novembre, le débat s'est engagé à l'Assemblée nationale française sur un nouveau plan d'équipement militaire.

• « Le Monde » daté de ce jour publie un entretien avec le Directeur de l'Orchestre de Paris, Christoph Eschenbach qui dénonce les promesses non-tenues de la construction d'une grande salle de concerts dans la capitale.

• On annonce que les difficultés budgétaires conduisent, en Finlande, à réduire le soutien aux activités culturelles. L'Opéra d'Helsinky est menacé de fermeture.

TOUJOURS PLUS...

Les producteurs de ce qu'on appelle la « télé réalité » doivent renouveler sans cesse leur effet d'étonnement pour entretenir l'audience. Le « New York Times » des 1-2 décembre derniers relève un nouveau « concept » en Grande-Bretagne : la dissection en public!

Il est vrai que la télévision, en France, a tenu un rôle pionnier dans ce domaine lorsque l'équipe d'Igor Barrère retransmettait en direct des interventions chirurgicales, dans les années cinquante. Il s'agissait alors d'émissions documentaires sur diverses pathologies et leurs thérapies, non ce que désigne l'article du NYT : « L'autopsie est un spectacle à la télévision en Bretagne » (Il s'agit de la Grande-...)

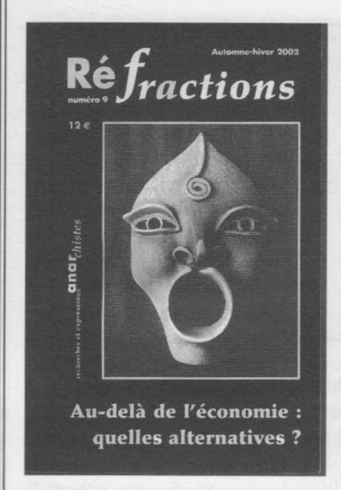
Le même numéro du quotidien américain mentionne un concours organisé dans une prison lituanienne pour désigner la plus belle prisonnière. Le spectacle a été transmis par une chaîne locale de télévision.

SAMIZDAT

Rappel.

Pour contourner l'information verrouillée par les pouvoirs (politique et affairiste) dans les pays dits « libéraux », il existe des revues de presse qui révèlent des faits et des événements non véhiculés par les grands médias.

Les internautes consulteront avec profit les sites suivants (avec liens): <http://www.transnationale.org> <http://rezo.net> <http://attac.org> <infos.samizdat.net>



L'anarcho-syndicalisme dans les Bourses du travail

Dans son dernier numéro la revue semestrielle de recherches et expressions anarchistes *Réfractions* propose et analyse des alternatives qui vont au-delà de l'économie.

L'anarchisme est à la fois une philosophie et une pratique fondées sur l'entraide et le bien-"être" de tous, sur le rejet de tout modèle dominant et de toute unicité du monde.

Le dossier cental de ce numéro illustre cette thématique en refusant le fétichisme d'une économie prétendument "véhicule de progrès" et en proposant un changement radical de perspective en faisant un "pas de côté". Trois types d'articles s'y succèdent : il s'agit d'abord d'inciter à la réflexion pour sortir du "tout économisme" ambiant, avant d'aborder un certain nombre d'expériences de terrain susceptibles de constituer une forme d'alternative, pour en déduire que le paradigme du développement doit laisser la place à une sorte de décroissance conviviale. Le seul "progrès" est d'ordre socio-politique, à savoir l'aptitude des hommes à se gouverner individuellement et collectivement, en mettant leurs connaissances et leurs techniques au service de "cet art de vivre ensemble".

Illustré par des dessins, encres et photos de sculpture inédits, ce numéro est complété par l'émouvant poème du dissident chinois Liu Hongbin "des jours entre les jours ainsi que par une rubrique livres fournie.

Mais c'est aussi un article sur l'expérience historique des Bourses du travail qui retiendra l'attention des lecteurs de *Gavroche*. Georges Matéos, l'auteur, rappelle tout d'abord les circonstances politiques et sociales générales à partir du début du règne de Napoléon III. Il présente les tendances socialistes d'alors avec un collectivisme marxiste prônant la prise de possession violente du pouvoir et des anarchistes qui souhaitent mettre en acte les principes de Proudhon notamment sa théorie du fédéralisme autogestionnaire.

Avant de citer un large extrait de cet article, il est sans doute utile de rappeler que ces bourses du travail (bureaux, salles de réunion et centres de documentation) sont mises à la disposition des chambres syndicales par les municipalités à partir de 1887. Elles n'en sont pas pour autant dépendantes, au contraire même, et cette volonté d'indépendance syndicale est clairement affirmée au congrès constitutif de Saint-Etienne en 1892.

Fernand Pelloutier en devient le secrétaire général en 1895, à 27 ans, et marquera durablement le mouvement ouvrier. Pour ce jeune journaliste qui voit en Proudhon et Bakounine ses maîtres à penser, les Bourses du travail représentent une grande espérance. Anarchie et syndicalisme, ainsi naît l'anarcho-syndicalisme.

Structuration fonctionnelle des Bourses

Les Bourses sont conçues comme une société de services en quatre catégories, 74 Bourses intéressant en 1900 les 2/3 des syndiqués en France, soit environ 250 000 travailleurs des deux sexes.

La première catégorie est un service de mutualité. Celui-ci comprenait le placement gratuit, avantage majeur pour les ouvriers et moyen de recrutement puissant pour les Bourses ; il est en même temps le moyen de se défaire de la double concurrence du placement privé ou du placement municipal. Il est aussi le moyen de remédier à l'instabilité de l'emploi, de réaliser l'unité avec d'autres syndiqués. Il se fait de Bourse à Bourse, par correspondance si les deux Bourses sont éloignées. Un service central, national, regroupe et complète les offres des offices locaux pour généraliser le système. Résultat : les Bourses arrivent à satisfaire la moitié des demandes ; en 1895, Marseille place 21 000 ouvriers dont 10 000 sur place.

Le secours de chômage préexistait mais ne donnait pas satisfaction, il est alors conçu comme le paiement d'une dette de solidarité des syndicats les uns envers les autres et comme le moyen de soustraire les chômeurs aux offres de travail au rabais. D'autres secours sont prévus, en argent ou plus souvent en nature aux chômeurs, mais aussi aux ouvriers de passage, car ceux-ci se déplaçaient pour vendre leur force de travail d'atelier en atelier, de ville en ville (exemple d'Angers distribuant 186 bons d'achat en 1896). Ils secouraient également d'autres travailleurs au moyen de caisses de maladie, d'accidents et complétaient les retraites, assuraient des prêts et aidaient jusqu'aux soldats, aux femmes en couche, aux veuves, que sais-je encore ? Pour éviter le parasitisme des trimardeurs professionnels, ce droit d'allocation est asservi à des devoirs : avoir cotisé trois mois (sauf si l'on est victime de chômage ou de maladie, ou sous les drapeaux) ; ne pas avoir quitté sa localité sans raison valable ; ne pas brûler une étape dans le parcours indiqué par l'organisation des Bourses. Exemple : Angers, Blois, Tours, Paris. Ne pas accepter de travail payé en dessous du tarif syndical ou d'un atelier mis à l'index par le syndicat. Et, pour gérer tout cela de façon efficace, ils avaient créé un Office national de statistiques et de placement, centralisant des statistiques trimestriellement, sommant les secours pour égaliser les charges entre Bourses et établir de la sorte un quantum (moyenne de 15% des ouvriers, chômeurs 90 jours par an). [...]

De plus, pour armer professionnellement les travailleurs de l'époque, et c'est la deuxième catégorie de services des Bourses, ils avaient mis en place un enseignement aussi bien social que technique. L'enseignement veut réaliser le vœu des fondateurs de l'Union syndicale ouvrière réunis à l'exposition universelle de Lyon, en 1872, à savoir l'affranchissement collectif et simultané des travailleurs. Cet enseignement se compose de deux catégories : 1. limité à l'enseignement professionnel, théorique et pratique, pour faire du manœuvre un collaborateur intelligent de la machine ; 2. un enseignement éclectique, exemple : Nîmes dispense des cours d'arithmétique, de géométrie, de croquis coté, de mécanique, de comptabilité, de géographie commerciale, d'hygiène et de législation, mais également d'espagnol, de médecine et de chirurgie pratiques, d'économie politique et sociale, de sociologie, de philosophie. Existent aussi musée du travail, presse corporative, cours de dessin technique... J'en passe et des meilleures — notamment à long terme éduquer les ouvriers pour une autonomie nécessaire à la gestion en propre des affaires de la future société — tout cela géré par un autre office, appelé Office central de renseignements économiques collectant les innovations techniques et les expériences de toute sorte et veillant à informer les sociétaires des progrès accomplis par la production afin de les détourner des expériences stériles ou de leur suggérer des innovations fécondes pour faire profiter les uns de la réussite des autres. [...]

Pour faire savoir aux ouvriers les détails de cette œuvre, nos syndicalistes avaient développé une presse corporative, faite de la collecte des bulletins de chaque Bourse, en vue de présenter le "reflet de l'homme au travail lui donnant la sensation de vivre". Cependant, "ces publications n'ont point compris ou su remplir leur rôle". (F. Pelloutier)

Nos amis avaient pensé à un troisième grand service, le service de propagande, divisé, pour l'adapter au milieu, en branches professionnelles : industrielle, agraire, maritime ; ils avaient également pensé à une alliance avec les coopératives pour bénéficier de leur "sens commercial et administratif" et de leur production, afin d'améliorer par là le pouvoir d'achat de leurs associés.[...]

On ne s'en tient pas là : non seulement un service de résistance assurait la solidarité au moyen, là aussi, de caisses de grèves, mais il montait des coups pour faire de l'agitation politique contre les projets de loi antiprolétaires. Plus, entre nous, ils n'avaient pas du tout renoncé à "foutre en l'air le vieux monde" et, quelque temps après la mort de Pelloutier, on vit surgir, avec la Charte d'Amiens qui posait l'indépendance syndicale par rapport au politique, l'idée de grève générale expropriatrice que le bureau confédéral de la CGT, en 1908, tentera de mettre en pratique, ce qui lui coûtera la prison. La même année, on compte 157 Bourses sur le territoire national regroupant plus d'une centaine de syndicats, c'est-à-dire largement plus de la moitié de l'ensemble des syndicats existants.

Cependant, peu après la mort de leur secrétaire général, les Bourses vont décliner, d'autant que les fédérations syndicales et les Bourses du travail fusionnent et fondent la CGT en 1902, à Montpellier, l'activité purement syndicale prenant désormais le pas sur l'œuvre constructive des Bourses.

Comme aujourd'hui, ce sont des politiciens de gauche Waldeck-Rousseau, Briand, Clemenceau, aidés par leurs élus et les partis qui, en combinant lois sociales et répression, ont fini par ôter aux prolétaires organisés les outils de leur autonomie et, du même coup, ôter aux anarcho-syndicalistes l'influence qu'ils avaient su acquérir à force de dévouement et d'efficacité auprès des travailleurs. Ils avaient trop peur que leur fonds électoral, si j'ose dire, leur fasse défaut au point de les rendre à jamais inutiles.

Georges Matéos

Réfractions, revue semestrielle - 12 €

Les Amis de Réfractions, BP 45, 13290 Saint-Mitre-les-Remparts





JOURNAL DES ANNÉES NOIRES 1940-44 PAR JEAN GUÉHENNO PAULHAN-GUÉHENNO, CORRESPONDANCE 1926-1968

Les Editions Gallimard publient ces deux ouvrages dont la présentation a été confiée à notre ami Jean-Kelly Paulhan, petit-fils du célèbre écrivain.

La réédition du *Journal des années noires* est une heureuse initiative, car la première édition, parue en 1947, ne fut vendue qu'à 3834 exemplaires. Certes, il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce livre des révélations ou des confidences. Celles-ci auraient pu mettre en cause la vie de leurs auteurs en cas de découverte des brouillons lors de fouilles policières : il fallait être prudent. Par contre la lecture de ces notes, plus de 50 ans après, apporte aux jeunes générations les réflexions quasi quotidiennes d'un pacifiste, actif soutien du Front Populaire, déçu par la défaite de 40.

Rappelons que Guéhenno né en 1890, d'origine modeste, entra à l'usine à 14 ans préparant seul le baccalauréat qu'il obtint en 1906 et 1907. Proche de R. Rolland, il est admirateur de l'expérience soviétique. Rédacteur en chef de la remarquable revue *Europe* (1959-1936), il sera cofondateur et codirecteur du journal *Vendredi* (1935-1938).

La correspondance de Paulhan-Guéhenno1926-1968 est l'objet du 11e volume de la "Série Jean Paulhan".

Citons Jean-Kelly Paulhan qui résume parfaitement l'esprit de cet ouvrage : "Ces presque cinq cents lettres en témoignent : l'opposition entre les deux hommes est profonde [...], mais c'est une opposition nourrie par d'autres sentiments que le désir d'avoir raison, de défendre une cause. L'affection qui s'enracine dans le respect de l'autre, de ce qu'il représente et transmet aussi en termes de valeurs et d'expériences, fait de cette opposition un exercice de vie et peut-être un modèle de vie, à une époque où triomphaient de toutes parts les " partisans "

Rappelons que Jean Paulhan né en 1884, licencié ès lettres, enseigna avant de devenir en 1920 secrétaire de la Nouvelle Revue Française, qu'il dirigera de 1925 à 1940. Résistant, il fonde *Les Lettres françaises* clandestines en 1941, puis, après la Libération, *Les cahiers de la Pléiade*. En 1953, il prend la codirection de la Nouvelle N.R.F.

Souhaitons à ces deux ouvrages le succès qu'ils méritent.

G. Pelletier

UTILE DICO

Pierre Nora pour préparer sa marche (réussie) vers l'Académie française prit l'initiative d'une suite d'ouvrages Lieux de mémoire (Gallimard) qui obtint un succès mérité. Sur le seuil du XXIe siècle, Vincent Duclert, talentueux professeur à l'école des hautes études en sciences sociales, et Christophe Prochasson ont imaginé un *Dictionnaire critique de la République* avec des auteurs d'avenir.

Il s'agit d'étudier, de scruter, de passer au laser la République sans esprit de dénigrement systématique mais en apportant des appréciations souvent décapantes. Que représente, qu'incarne, quelles sont les valeurs et les obstacles de la République ? Duclert, Prochasson et leurs collaborateurs proposent de revisiter ces années lointaines et proches. Parmi les contributions les plus riches celles sur Pierre Mendès-France, Charles Péguy, Pierre Waldech-Rousseau, Jean Zay, Emile Zola, Georges Mandel, Jean Jaurès, l'affaire Dreyfus, Jean Moulin, Léon Blum, Aristide Briand se détachent. Les erreurs et les approximations dans les pages de Jacqueline Lalouette (Les loges ; la République des francs-maçons et des libres penseurs) sont étonnantes !

Quand ce Dictionnaire paraîtra en poche les mises au point indispensables auront été faites. Naturellement.

P.Y.

Dictionnaire critique de la République. Flammarion, 1342 p. 125 €

UN ANTIFASCISTE RADICAL

Remarquable orateur, avocat, agrégé de droit, député radical de Savoie après un échec comme candidat de droite dans les Hautes-Alpes, Pierre Cot après une jeunesse marquée par un vif engagement dans les mouvements catholiques, devient avec Jean Zay et Pierre Mendès France un de ces "Jeune Turc" soucieux d'ébranler la vieille formation dirigée par Edouard Herriot et Édouard Daladier.

Sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, ministre de l'Air, ministre du Commerce, participant actif (souvent au nom de la France) a de multiples réunions internationales, Pierre Cot dans les années 1930-1940 croit dans l'utilité d'un rapprochement avec l'URSS. Il souhaite nouer avec Moscou des liens forts pour conforter, face à la revancharde Allemagne et au fascisme italien, une paix menacée. Il rejoint, après la défaite, Charles de Gaulle qui lui suggère de s'installer à New York pour défendre les idées de la France Libre. Aux États-Unis Cot utilise et renforce ses relations dans de nombreux milieux, écrit, réfléchit, approfondit sa connaissance du marxisme.

Sabine Jansen, avec Pierre Cot offre, après le toilettage habituel, sa thèse. Son enquête aurait pu être plus fouillée... Le style est, parfois, étonnant. Les erreurs de détails fleurissent.

Elle rend bien l'attraction de son héros pour le communisme renforcée par une longue mission au nom du gouvernement provisoire en URSS. Un étonnant manque de recul et un refus d'esprit critique lui font gober, pendant très longtemps, les pires mensonges du stalinisme. Partisan ardent de la paix (version Kremlin) Pierre Cot redevenu député de Savoie, puis en 1951 et 1956 second de la liste communiste dans la 1ère circonscription du Rhône, reste un debater redouté et redoutable à la tribune du Palais Bourbon. Il y retrouve un siège en 1967-1968.

Que reste-t-il de Pierre Cot ? Le souvenir de plus en plus estompe du chef de file d'un progressisme "made in France" collé, comme le boyau à la roue d'un P.C.F. à l'époque sûr de lui et dominateur. Emmanuel d'Astier de la Vigerie avait plus de panache et de talent (relisez Sept fois sept jours, Sur Saint-Simon, Portraits : trois bijoux). Pierre Cot a vécu un temps fouaillé par l'Histoire, Emmanuel d'Astier de la Vigerie l'a vécu et conté.

P.Y.

Pierre Cot par Sabine Jansen, 680 p. 30 €

PHOTOS

Je l'ai souvent rencontré dans des manifs, des défilés, des réunions avec sa taille brève, ses moustaches, petit cousin de Gavroche sachant saisir l'instant qui, demain fera la "une" de l'Huma (à l'époque journal important avec des chroniques lues dans les boîtes et les usines) puis de La V.O. hebdomadaire d'une CGT forte et conquérante : Georges Azenstarch n'a pas la réputation de Willy Ronis, de Robert Doisneau, d'Henri Cartier-Bresson... Il ne bénéficie pas d'expositions pour branchés. Il a fait, pendant des décennies, un travail discret mais formidable de photographe de presse. Ces types qui énervent les flics et les commissaires, les ministres et les présidents en montrant la vérité des faits avec les coups de bidule ou de matraque sur la gueule de ceux qui refusent de croire que les patrons et les capitalistes, l'Etat-patron, doivent à jamais, rester les maîtres.

Gérard Mordillat dans une sensible préface observe : "En mai 68, une affiche proclamait : "la beauté est dans la rue". C'est cette beauté-là que Georges Azenstarch photographie. la fulgurante beauté qui s'ignore."

Le printemps 68, comme le printemps de la Commune de Paris 1871, est dénoncé par la harde "d'intellectuels" qui à la suite de Luc Ferry, gravure de mode installée à l'Éducation Nationale, prêche pour le retour aux "vraies valeurs". Les Versaillais se survivent.

Pour préparer l'avenir regardez les photos de Georges, ce grand témoin de l'espérance.

P.Y.

Les rudiments du monde, édition Aden.

Histoire et histoires en BD

L'histoire de la BD

Benoît Peeters de l'excellente firme Peeters-Schuiten (*Les Cités obscures*, Casterman), donne cette définition du scénario : "C'est un résumé, une description ou une évocation d'une œuvre narrative qui n'existe pas encore et qu'il a pour fonction de rendre réalisable".

Pendant longtemps les scénaristes demeuraient les inconnus, les obscurs, les sans grades de la bande dessinée. Seuls comptaient les dessinateurs qui bénéficiaient de la signature, donc de la gloire. Les temps changèrent non sans grincements, manœuvres diverses de retardement, pleurnicheries des éditeurs devant ces incompréhensibles exigences. Admettre qu'une BD, comme les Américaines et les Six Jours d'autrefois au Vel' d'hiv' exige, pour bien fonctionner, une équipe de deux champions, semblait au-dessus des forces de leur chéquier...

L'exigeant Gilles Ratier, le seul dans notre hexagone à bénéficier d'une page hebdomadaire pour la BD dans *L'Écho* (Limoges), propose avec *Avant la case* un indispensable bouquin résultat de centaines et de centaines d'heures d'écoute attentive et de retranscription vigilante.

Le secrétaire général de l'Association des Critiques et Journalistes de Bandes Dessinées en trois cents pages brosse l'histoire de la bande dessinée francophone du XXe siècle racontée par les scénaristes. Une plongée dans un univers ignoré avec des personnalités fortes et d'aimables laborieux. Chacun montre de l'intérêt pour ses œuvres mais la concurrence est rude. *Avant la case*, ouvrage défricheur et pionnier est une référence.

On peut écrire la même chose de *La BD* de Patrick Gaumer. Maître d'œuvre du *Dictionnaire mondial de la bande dessinée*, chroniqueur, auteur, Patrick G. n'est pas un maniaque rappelant que dans la case du haut de la page 23 le héros n'a pas la même paire de bottes que dans la case de la page 12. Il apprécie les BD de tous les continents, du Mexique à la Finlande, du Japon à la Belgique, de la dynastie Offenstadt au ouesterne, du *Pèlerin* aux *Pieds Nickelés* avec arrêt hommage à *Pilote*. *La BD*, ballade passion, se lit, se relit, se discute, s'offre, ne se prête pas...

Les collabos

Je n'ai pas lu dans ma lointaine enfance de *Tintin*, je n'entretiens donc pas de nostalgie du reporter imaginé par Hergé. Je lui trouve même une gueule de sinistre puceau réactionnaire. Benoît Peeters connut, fort bien, Georges Rémi dit Hergé. Pieuse famille, disciple de l'abbé Wallez, admirateur de Mussolini, le jeune homme entre au *Petit Vingtième*, dessine, crée Tintin... *Hergé fils de tintin* est considéré comme le livre définitif sur celui qui prête nom et renommée au *Soir*, le grand quotidien de Bruxelles "volé" en 1940 à ses propriétaires. Hergé rate de peu la prison car il est utile pour le lancement de l'hebdomadaire *Tintin*. Il choisit d'ex collabos pour travailler à ses côtés. Jamais il eut le moindre mot de compassion pour les victimes de l'occupation, pour celles et ceux qui périrent dans les camps. Que des sanctions justes soient prises après la Libération relevait du crime ! Peeters ne rate pas une dépression de cet alcoolique, qui change de femme, s'intéresse à la peinture contemporaine, barbouille des toiles, contribue à la fortune de Casterman (son éditeur).

Cette forte biographie contribue à me rendre odieux ce méprisable personnage. *Aujourd'hui en France* dans son numéro du 8 novembre 2002, signale que le nouveau président du club des députés tintinophiles est Serge Grouard. Député et maire (UMP) d'Orléans, il se distingue par des mesures répressives. Il succèdes à Dominique Bussereau, roue de secours du gouvernement Raffarin.

Benoît Mouchard avec *A l'ombre de la ligne claire* enquête sur Jacques Van Melhebehe "le clandestin de la BD". Peintre, critique, collabo, il fait un peu de prison. Il aide Hergé en panne d'inspiration qui lui confie la rédaction en chef de *Tintin*. Benoît éclaire, fort bien, des aspects méconnus d'un monde glauque.

Cette nouvelle édition du *Petit Nazi illustré* du Professeur Pascal Ory met en scène la vie et la survie du *Téméraire* (1943-1944), hebdomadaire véhiculant l'idéologie nazie. Ce livre utile permet de constater que les principaux collaborateurs de ce torchon se retrouvent dans la presse communiste. ils glissent des "héros" de la "vraie France" en lutte contre les juifs et les maquisards aux pionniers de l'espérance...

Si vous appréciez le jugement abrupt et le coup de patte appuyé prenez *Le petit critique illustré* de Herry Morgen et Manuel Hirtz. Si les appréciations sur Patrick Gaumer relèvent de la méchanceté perverse, les jugements sur le *Que Sais-je ?* de Anne Baron-Cervais sont justes. On ne s'improvise pas historien.

Pierre Ysmal

Avant la case par Gilles Ratier, P.L.G., 312 p. - *La BD* par Patrick Gaumer, Guide Totem/Larousse, 360 p., 23 € - *Hergé fils de Tintin* par Benoit Peeters, Flammarion, 512 p., 22 € - *A l'ombre de la ligne claire* par Benoit Mouchart, Vertige graphic, 174 p., 17 € - *Le Petit Nazi illustré* par Pascal Ory, nautilus, 96 p. 20 € - *Le petit critique illustré* par Harry Morgan et Manuel Hirtz, PLG, 196 p.

MEME LES ORTIES FLEURISSENT. IL FAUT PARTIR.

par Harry Martinson.

Suédois, Harry Martinson (1904-1978), a reçu le prix Nobel de littérature en 1974. Rien ne le prédestinait à ce destin. Son père, puis sa mère ayant abandonné leurs sept enfants, il devient pupille de la commune en 1910. Dès lors commence la triste vie de valet de ferme, ballotté de place en place, fuguant parfois. Corvéable, le garçon ne sombre pas dans la résignation. Il a un dessein (pas un rêve) : prendre la mer vers l'Amérique.

"Naturellement, il ne se passait jamais rien. Si, il se passait le travail, la routine, le manque d'amour, et Martin se croyait toujours le centre du monde. Son apitoiement sur lui-même devint son pire tyran...". Pour ne pas se complaire sans le misérabilisme et la sensiblerie, l'écrivain parle à distance. Il nous raconte sa jeunesse à travers celle de Martin. C'est ce qui donne son originalité à ce récit en deux volets, écrit en pleine maturité (publié en 1935 et 1936). Il ne s'agit plus de souvenirs d'enfance mais d'un roman.

Son dessein, un goût immodéré pour la lecture, une curiosité avide et une lucidité rare vont lui permettre d'échapper à sa condition de domestique. C'est le parcours d'un homme en devenir, d'un gosse de forgeant une conscience, qui nous est magistralement conté, avec une grande pureté de style, une sensibilité rare, des images et des métaphores d'une grande beauté.

Bien sûr, il s'agit là de littérature prolétarienne, et de la meilleure, comme l'exprime fort bien Philippe Geneste dans une pertinente et trop courte postface au premier tome.

Marginales éditions, Les Billardes - 04300 Forcalquier. Tome, 310 p. : 20 €, tome 2, 376 p. : 22 €.

LE CREDO DE L'HOMME BLANC.

Alain Ruscio.

Historien de la colonisation et de la décolonisation françaises, Ruscio se livre ici à un inventaire des publications concernant les rapports du français blanc avec ceux qui furent des Français de toutes couleurs durant la colonisation. Il ne se contente pas de citer abondamment les politiques, scientifiques, économistes, sociologues, journalistes... et littérateurs de tout poil (il n'oublie ni les romans dits populaires ni les illustrés pour l'enfance), il rapporte, classe, analyse et commente les dits et les non-dits révélateurs de ce qui fut l'idéologie coloniale.

A la lecture de cet ouvrage on comprend mieux comment s'est déroulée l'aventure coloniale, comment a été conduite la glorification de l'homme blanc en occident et dans les régions asservies pour faire accepter le fait colonial sous couvert de civilisation.

Mais surtout, il ne s'en tient pas à la facile dénonciation des propos racistes. Bien mieux il met en lumière et en juxtaposant les propos des pro et des anti.

Et encore, comme le souligne justement l'auteur : C'est, on l'aura compris, plus un portrait de nous-mêmes qu'une étude sur les autres que nous proposons ici. Lorsque nous aurons décrit les fondements de ce Credo, nous comprendrons mieux l'Européen, cet homme étrange qui eut un jour l'idée surprenante d'être le centre du monde.

Ce livre indispensable à l'anticolonialiste et — pourquoi pas — au lycéen et à l'étudiant, deviendra un ouvrage de référence. Il est préfacé par Albert Memi, dont on vient de rééditer en

Folio, en un volume à prix modique (4 €) Portrait du colonisé et Portrait du colonisateur.

Éditions Complexe, 410 p. 19,90 €

LILA, L'ALGERIENNE

Lila, c'est son nom de guerre, dans la résistance algérienne, alors qu'elle était combattante du FLN. Elle a raconté ce qu'elle a vécu et subi, lors de la guerre d'Algérie. Son témoignage a bouleversé les Français, puis s'est ajoutée la publication des souvenirs de l'ex-général Aussaresses. Qui oserait aujourd'hui nier que l'armée française a torturé en Algérie ? l'armée française ? non pas... mais des corps spécialisés, qui ont imité les SS. Aïni Iften lit de longs extraits du livre de Louisette Ighilahriz, qui raconte sa vie. La lecture est ponctuée de poèmes de Kateb Yacine, et de chants traditionnels berbères. Le tout est mis en scène par Patrick Olivier. C'était joué pendant le Festival d'Avignon, au Centre européen de poésie.

D'abord le "spectacle" je ne sais si ce mot convient, ce témoignage tiré du livre de Louisette Ighilahriz. La voix pure d'Aïni Iften lit le texte de Louisette, parfois chante en berbère ou dit un poème de Kateb Yacine. Louisette y raconte son enfance : elle est née en 1936 à Oujda, au Maroc, quatrième dans une famille de dix enfants. Son père est adjudant dans la police française. En 1948 toute la famille vient à Alger. Le 1er novembre 1954, à la nouvelle de l'insurrection dans les Aurès, le père prononce une seule parole: *"C'est la fin de l'humiliation"*. Le voilà boulanger dans le bas de la Casbah, mais parfois les pains contiennent armes, documents, ou médicaments. Le 6 janvier 1955 son père est arrêté. Louisette devient membre du FLN, l'année suivante. Suspectée, elle gagne le maquis. Elle est capturée dans une cache le 29 septembre 1957 et elle a reçu cinq balles dans le corps. Pour l'interroger on la transporte à l'hôpital où des médecins la plâtrent. Mais on la ramène à la 10ème division parachutiste où elle est torturée par le capitaine Graziani, et où de temps en temps Massu et Bigeard viennent voir si elle a parlé. Deux mois de sévices lorsque le commandant Richaud, médecin militaire l'arrache des griffes de ses tortionnaires. Elle sera condamnée à 4 ans de réclusion par un tribunal militaire, puis libérée le 16 février 1962.

"Je souhaite que mon témoignage en provoque d'autres des deux côtés de la Méditerranée ; que les langues d'anciens appelés et d'officiers français qui ont vécu cette guerre et survécu se délient. Je souhaite que l'on retienne de mon histoire qu'il faut préserver l'être humain d'où qu'il vienne. Ce n'est ni en torturant, ni en avilissant ou dégradant qu'on parvient à ses fins, quelles qu'elles soient. Avec ce livre j'ai accompli mon devoir de vérité" écrit-elle.

On le sait la torture a été employée en Algérie. On le savait depuis longtemps, mais les journaux qui la dénonçaient étaient saisis, *La Question* d'Henri Alleg, qui racontait ses interrogatoires, saisie, était diffusée sous le manteau. Maurice Audin, disparu lors de tortures avait déclaré s'être évadé. Pierre Vidal-Naquet, Laurent Schwartz, François Mauriac, avaient beau dénoncer les mensonges des généraux... Et voilà aujourd'hui un ex-général, Aussaresses, qui avoue des crimes... Henri Coupon, évoque ces pratiques dans un de ses livres *J'étais avocat des fellaghas*. Il faut aussi rappeler le souvenir de Colette Grégoire, ou Colette Melki, professeur au CES de l'Isle-sur-Sorgue, puis deux ans dans un CES d'Avignon, poète franco-algérien sous le nom d'Anna Greki (Algérie, capitale d'Alger) torturée par les paras. Un jour, proche j'espère, elle sera célébrée à Avignon.

On doit aller plus loin. Des hommes politiques doivent être dénoncés. J'en citerai trois : Lacoste, gouverneur de l'Algérie, Mollet, président du Conseil, qui se disaient "socialistes", Mitterrand, ministre de l'Intérieur, d'autres... Honte à leur parti, et à ceux qui n'ont pas su élever la voix. Le parti communiste porte aussi une part de responsabilité, car la direction attachée à l'alliance avec Mollet puis Mitterrand, n'a guère élevé la voix. De plus elle avait peur de se voir reprocher des pratiques semblables en URSS et dans les pays de l'Est.

Hier Blair a fait relâcher le criminel Pinochet. Et il ose venir à Toulouse sans que les pavés brûlent. Et qui ose évoquer les massacres et tortures en Chine et en Tchétchénie ?!! la pièce va bien loin d'une histoire individuelle... Et des juges "français" osent libérer le criminel Papon !!!

André Simon



UNE HISTOIRE POPULAIRE DES ÉTATS-UNIS DE 1492 À NOS JOURS
par Howard Zinn *

Les ouvrages consacrés à l'histoire des États-Unis sont le plus souvent laudateurs et/ou autosatisfaits. L'occasion d'une lecture différente, voire critique, est rare. Les ouvrages traduits sont d'ailleurs peu nombreux : une vingtaine environ sur les centaines de titres relevés dans l'annexe bibliographique de l'*Histoire populaire des États-Unis* dans laquelle l'auteur, Howard Zinn, explore les zones d'ombre où sont habituellement dissimulés les exclus du rêve américain. Les voyageurs aux États-Unis savent qu'il suffit souvent de traverser une rue, dans les grandes villes américaines, pour passer de l'opulence arrogante à la pauvreté des "slums" aux maisons délabrées, aux voies mal entretenues. De l'univers de "Dallas" au Tiers monde,

Le caractère inégalitaire de la société américaine apparaît dès la colonisation par les Anglais et les Hollandais, au XVIIe siècle. De l'esclavage entretenu, celui de la Traite des Noirs à celui, moins avoué, des "serviteurs" blancs, la condition précaire des fermiers et d'un prolétariat ouvrier croissant est ancienne et prolongée comme l'est, parallèlement, l'histoire des soulèvements et des répressions,

La "révolution" américaine pensée par les "Pères Fondateurs"[1] a créé des institutions dont l'affirmation "démocratique" n'assurera, en fait, qu'une façade d'honorabilité à un système durablement favorable aux riches. «...La Constitution, ce document n'est plus simplement l'œuvre d'hommes sages tentant d'instituer une société honnête et justement organisée, mais la tentative de certains groupes de sauvegarder leurs privilèges tout en accordant juste ce qu'il faut de droits et de libertés à un nombre suffisant de gens pour s'assurer un soutien populaire. »

On peut, par ailleurs, célébrer le dynamisme d'entrepreneurs dont la réussite a construit une nation - la plus puissante du monde aujourd'hui - mais la galerie est longue des corruptions, des coups tordus pratiqués au nom de la volonté de réussite ou du cynisme des puissants à l'égard des moins forts.

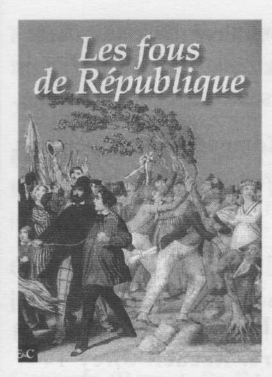
L'histoire du monde impose une réflexion banale mais constante : les exclus sont plus nombreux que les nantis. Les premiers, privés de moyens d'expression que possèdent les seconds, n'ont que rarement la possibilité de communiquer leur détresse autrement que par des actions impulsives, sans succès durable parce qu'elles ne sont ni préparées ni entretenues par une conscientisation que les compromissions ou les récupérations inhibent.

On ne manque pas, toutefois, surtout dans notre actualité, d'observer la cohésion d'une nation dont chaque citoyen assume individuellement sa part de l'orgueil national. Howard Zinn propose une explication ancienne à cette attitude collective et autosatisfaite : «...la Révolution américaine est bien une idée de génie et [...] les Pères Fondateurs méritent l'extraordinaire dévotion dont ils sont l'objet depuis des siècles. N'ont-ils pas pas, en effet, inventé le système de contrôle national le plus efficace de l'époque moderne et révélé aux futures générations de dirigeants les avantages d'une savante combinaison de paternalisme et d'autorité ? »

Écrit par un auteur étranger aux États-Unis, un tel ouvrage serait dénoncé par les Revel de service comme l'expression d'un antiaméricanisme primaire. Howard Zinn est, heureusement, le citoyen d'une nation qui tolère l'autocritique.

* Éditions Agone, Marseille, 2002 : 17

[1] Les "Pères Fondateurs", Thomas Paine, Benjamin Franklin, Thomas Jefferson, John Adams, James Madison sont à l'origine de la Déclaration d'Indépendance, proclamée le 4 juillet 177, puis de la Constitution adoptée par douze États le 17 septembre 1787.



LES FOUS DE RÉPUBLIQUE

Ce livre qui fait revivre comme si on y était la résistance républicaine dans le département de l'Hérault va intéresser nos lecteurs qui se souviennent de l'étude fournie sur les Républicains de l'Aveyron dans le numéro double de l'été dernier. A noter que cet article a été remarqué par *Le Monde de l'Education*.

«Quelque chose d'extraordinaire se préparait. L'heure était venue et au matin du 4 décembre nos villageois, tels les paysans en révolte, les Jacques d'autrefois, se rassemblaient dans le tumulte aux portes de la ville.» Ce soulèvement pour défendre une jeune république née trois ans plus tôt des journées de février 1848 va concerner nombre de villes et villages et entraîner une répression féroce.

La Commission mixte de Montpellier, instance judiciaire exceptionnelle mise en place en février 1852 dans chaque département, a siégé 31 jours et fait défiler devant elle 2663 prévenus. Plus de 1500 ont été condamnés à la déportation, la plupart en Algérie. Cette commission jugeait sans appel, sans débat contradictoire, sans défenseur. Ce qui n'était pas le cas au Conseil de guerre devant lequel la Commission a renvoyé 97 prévenus.

Claude Alberge ne se contente pas de mettre en scène ce qu'il a lu dans les pièces de procès et les correspondances, il nous convie à une vraie réflexion sur cette République qui reste un combat permanent tout en saluant la mémoire de tous "ces fous" qui bravèrent l'autorité dévoyée.

CV

Etudes & Communications Editions 30120 Bez-et-Esparon

208 p - 22 €

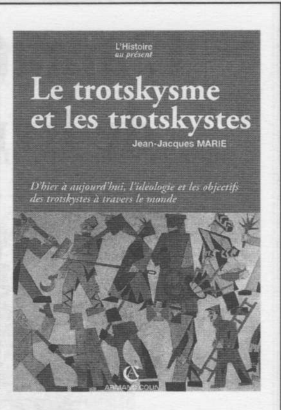
LE TROSKYSME ET LES TROTSKYSTES

De l'origine du mot "trotskyste" avec son changement de signification au fil des ans jusqu'à l'Europe de Maastricht, la mondialisation et les dernières élections françaises ce livre analyse l'idéologie et les comportements de ces militants qui "communient dans l'idéal révolutionnaire élaboré par le rival malheureux de Staline".

La tâche était difficile mais plutôt réussie puisqu'on ressort de ce livre avec des idées plus claires, au moins pour le passé.

Jean-Jacques Marie, universitaire, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Union soviétique, est directeur de la revue trimestrielle "Les Cahiers du mouvement ouvrier " (le N° 19 vient de paraître 7,65 €)

Armand Colin - 223 p.





EN REGARD DE SANGATTE

"Un jour, j'ai décidé d'aller voir ce qui se passait à Sangatte. De mes propres yeux. De mon regard neuf et naïf, de ma niaiserie poétique, de mes angoisses, de mon amour, de mon ignorance et de ma connaissance, sont sortis ces textes qui racontent, à dates sporadiques, le parcours et le cheminement qui m'ont amené à vous conter cela : cette aventure tranquille. Ce qui devait en advenir. Pas d'histoires. Peut-être un témoignage. Le terme confidences serait probablement plus exact..."

De février 2001 à l'automne 2002 Denis Lecat est allé à la rencontre des réfugiés, souvent. De cette écoute fraternelle il a écrit un petit livre de 125 pages qui laissera des traces. Elles ne s'effaceront pas aussi facilement qu'on démonte un hangar. Circulez, plus rien à voir à Sangatte, mais il y a encore à dire surtout après avoir lu "En regard de Sangatte", notamment "pour dire que ce n'est fini".

Denis Lecat vit à Boulogne-sur-mer où il est responsable artistique de la compagnie théâtrale PAS de PAnique. Depuis novembre dernier, accompagné par le musicien Marc Gosselin, il joue le spectacle refuge(s) réalisé à partir des textes publiés dans son livre.

Editions Sansonnet, 73 rue de Rivoli, Lille.

DANS LES "CAHIERS DE SCIENCE ET VIE" :
Le monde de mille et une nuits : le génie arabe *

Cette publication constitue une bonne introduction à la contribution de la civilisation arabe à notre modernité. Elle illustre le bénéfice du mélange des cultures dans la continuité des civilisations précédentes redécouvertes et développées, dans les champs des sciences, des techniques et même de la démarche philosophique.

Certains historiens ont évoqué, non sans être contestés, la Nuit que constituait,à leurs yeux, le Moyen Age occidental. La lecture du Monde à travers les livres sacrés de la chrétienté était exclusive de toute ouverture vers des domaines étrangers au cadre théologique.

Sans doute, les préceptes coraniques imposés par le Prophète, dès le septième siècle de notre ère, n'étaient-ils pas moins contraignants.

En marge de cet encadrement et des querelles politiques, des savants ont su à l'époque redécouvrir les textes anciens, grecs, persans, peut-etre chinois pour les traduire et les interpréter et en tirer le profit intellectuel.

Entre les lignes des philosophes arabes, on devine l'influence d'Aristote qui a introduit le débat critique - très moderne - sur les validités comparées de la Raison et de la superstition. Cette approche méthodologique a jeté les bases d'une étude théorique et pratique de la Nature autant qu'une réflexion nouvelle sur l'Ëtre.

L'expansion de l'Islam aux confins de l'Occident a propagé cette démarche que certains désignent , dès le XIè siècle, comme une "renaissance". Les Croisades,, en favorisant la rencontre de quelques esprits éclairés ne sont pas étrangères à cette évolution.

Les "Cahiers de Sceince et Vie" sont une bonne introduction à la connassance de cettte période où la tolérance autant que le débat favorisaient les échanges et, donc, un progrès des cultures.

J.J. Ledos

* n° 71, octobre 2002, 5€



L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables…

Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Aron (Raymond), La Révolution introuvable. *Réflexions sur les événements de Mai 68.* Fayard 1968, 189 p. ....4 €

Alexandrov (Victor), Octobre Rouge. *Ces hommes qui ont secoué l'histoire.* Planète 1967, 311 p. ill. ....8 €

B… (Victorine), Souvenirs d'une morte vivante. *Souvenirs d'une « pétroleuse ».* Maspero, La mémoire du peuple 1976, 245 p. ....8 €

Bensaid, Rossi et Udry, Portugal, La Révolution en marche. Christian Bourgois 1975, 318 p. ....5 €

Bernard (Félix), L'évolution historique en Savoie depuis l'âge des Meillans et des cités lacustres. Imp. Allier Grenoble 1968, 251 p. ill., cartes ....40 €

Bernard (Henri), Bataille de Belgique-Dunkerque. *10 mai-4 juin 1940.* Duculot 1990, cart. 183 p., ill. index ....20 €

Beucler (Jean-Jacques), Quatre années chez les Viets. Lettres du Monde 1977, 94 p. ....15 €

Bonnoure (Pierre), La formation historique de l'idée laïque. Plaquette de 16 pages, 1959 ....4 €

Bordeaux (Henry), Un printemps au Maroc. Plon 1931, 278 p. avec une carte ....10 €

Borella (François), Critique du savoir politique. PUF Questions 1990, 232 p. index ....9 €

Boyer (Irma), Louise Michel. Delpeuch 1927, 247 p. ill ....12 €

Breton (Philippe), Les Evasions. *Le prix de la Liberté.* Denoël 1965, 186 p. ....8 €

Brett (Vladimir), Henri Barbusse. *Sa marche vers la clarté, son mouvement Clarté.* Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague 1963, Cart. 372 p. index, ill. ....30 €

Carlier (Christian), La prison aux champs. *Les colonies d'enfants délinquants du nord de la France au XIXe siècle.* Ed. de l'Atelier 1994, 734 p. index ....30 €

Carrance (Evariste), Quelques mots sur l'Instruction Publique en France. Delmas Bordeaux 1868, plaquette de 15 p. ...12 €

Chants révolutionnaires. *Ensemble de 31 chants (texte et musique).* Ed. de « L'Ecole émancipée » Marseille sd ....15 €

Charles-Roux (Edmonde), Stèle pour un bâtard. *Don Juan d'Autriche 1545-1578.* Duculot 1990, cart. 186 p. ....18€

Clark (Kenneth), Ghetto noir. Payot 1965, 310 p. ....3€

Cornet (Pierre), La Politique des Salaires depuis la guerre. Recueil Sirey 1947 203 p. ....15 €

Crémieux (Albert), Fosse 15. *Roman de la mine.* Ed. Cosmopolites 1930, 250 p. ....9 €

Croix (Alexandre), Jaurès et ses détracteurs. Spartacus 1967, 337 p. ill. ....12 €

Deslandres et Michelin. Il y a cent ans état physique et moral des ouvriers au temps du libéralisme. *Témoignage de Villermé.* SPES 1938, 268 p. ....9 €

Dru (Jean), De l'Etat socialiste, l'expérience soviétique. Julliard 1965, envoi 260 p. ....9 €

Dugast Rouillé (Michel), Charles de Habsbourg le dernier Empereur 1887-1922. Document Duculot 1991, 315 p. index ....15 €

Dupeux (Georges), Le Front Populaire et les élections de 1936. A.Colin 2 vol. Un de 169 p. + une pochette contenant 6 cartes et 4 graphiques hors texte ....20 €

Duvoisin (J.B.), Défense de l'ordre social contre les principes de la Révolution française. Mellinet-Malassis Nantes 1820, 340 p. rel. d. bas. ....30€

Eude (Michel), Le Comité de Sûreté Générale de la Convention. Plaquette de 25 p. ....3 €

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	3,50 €
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

Faure (Paul), Au seuil d'une Révolution. Imp. Nouvelle Limoges 1934, 288 p. ....8€

Fouquières (André de), Cinquante ans de Panache. Pierre Horay 1951, 505 p. ill. index ....12 €

Gabriel-Robinet (Louis), Journaux et journalistes. *Hier et Aujourd'hui.* Hachette 1962, cart. de 254 p. ....12 €

Garaudy (Roger), De l'Anathème au Dialogue. *Un marxiste s'adresse au Concile.* Plon 1965, 126 p. ....3 €

Goldschmidt (Bertrand), Le complexe atomique. *Histoire politique de l'Energie nucléaire.* Fayard 1980, 493 p. index ..10€

Goustine (Christian de), Pouget : les matins noirs du syndicalisme. Ed. de la Tête de feuilles 1972 246 p. ....9 €

Grenier (Fernand), Au pays de Staline. Ed. Sociales 1950, 253 p. ....8 €

Guilleminault (Gilbert), De Charlot à Hitler (1918-1929). *Deuxième vol. de la série « Le roman vrai du demi-siècle ».* Denoël 1960, cart de 317 p. ill. index .12 €

Hennet de Goutel, Un libraire de Marie-Antoinette sous la Terreur : Pierre Blaizot. Dubois Versailles 1918, plaquette de 18 p. ....5 €

Hernandez (Jesus), La Grande Trahison. *Par un ancien ministre de la République espagnole, ancien membre de l'Exécutif du Komintern.* Fasquelle 1953, 254 p. ...15 €

Jacques (Jean), Vie et mort des corporations, grèves et luttes sociales sous l'Ancien Régime. Spartacus 1948, 143 p. ....6 €

Jeanneney (J.-M.), Forces et faiblesses de l'Economie française 1945-1956. Armand Colin 1956, 338 p. ....8 €

Jouvenel (Henry de), Pourquoi je suis syndicaliste. Ed. de France 1928, 100 p. ....6 €

Kropokine (Pierre), Autour d'une vie. *Mémoires.* Stock 1971, 545 p. ....9 €

Lecaillon (Jacques), La politique des revenus. Ed. Cujas 1969, 160 p. ......3 €

Legrand (Robert), Le désarmement des terroristes après Thermidor. *Révolution en Picardie.* Lafosse Abbeville, plaquette de 25 p. ....4 €

Lelarge (André), Paul-Louis Courier Parisien. *Lettres et documents inédits suivis d'un essai bibliographique.* PUF 1925, 311 p. ....18 €

Leroy (Maxime), Histoire des Idées sociales en France. *T.III, d'Auguste Comte à P.J. Proudhon.* Gallimard 1954, 397 p. index. ....18 €

Lowit (Thomas), Le syndicalisme de type soviétique. *L'URSS et les pays de l'Est européen.* A.Colin 1971, 430 p. bibliogr., index ....25 €

(Mai 68), Les murs ont la parole. *Recueil de citations recueillies par Julien Besançon.* Tchou 1968, 180 p. ....15 €

Manfredonia (Gaetano), Les Anarchistes et la Révolution française. Ed. du Monde libertaire 1990, 317 p. ....13 €

Massé (Ludovic), La flamme sauvage. *Roman.* Grasset 1936, 251 p. ....9 €

Meding (Oscar), De Sadowa à Sedan. *Mémoires d'un Ambassadeur secret aux Tuileries.* E.Dantu 1885, 322 p. ......13 €

Mendès-France et Ardant, La Science économique et l'Action. Unesco-Julliard 1954, 230 p. ....10 €

Mercier (Ernest), URSS. *Texte intégral de l'exposé de M. Mercier prononcé à l'amphithéâtre de physique de l'Ecole Polytechnique le 29 janvier 1936.* CPEE 1936 127 p. ....15 €

Michel (Louise), Mémoires. F. Maspero, La mémoire du peuple 1976, 335 p. ....12 €

Mignet (M.), Vie de Franklin. Libr. Acad. Didier 1885, rel. toile (bibl. populaire), 200 p. ....8 €

Millet-Robinet (Mme), Le livre des jeunes Mères. Lib. Agr. de la Maison rustique 1928, 364 p. dessins dans le texte, index ....10 €

Moch (Jules), Socialisme de l'ère atomique. Plon 1974, 487 p. envoi ......8 €

Monatte (Pierre), Trois scissions syndicales. Editions Ouvrières 1958, 255 p. ....9 €

Mothé (Daniel), Journal d'un Ouvrier (1956-1958), Editions de Minuit 1959, 176 p. ....12 €

Mutter (André), Face à la Gestapo. *Président du CLV, membre du CNR.* Honoré Champion 1944, 190 p. ....12 €

Nénarokov (Albert), 1917 en Russie, La Révolution mois par mois. Editions du progrès, Moscou 1987, cart de 400 p. nbr ill. n. et coul ....35 €

Ollivier (Albert), Saint-Just et la force des choses. Gallimard 1954, 587 p .... 10 €

Pavel & Clara Thalmann. Combats pour la liberté. *Moscou, Madrid, Paris.* La Digitale, 1983, ill. ....15 €



Roosevelt (Elliott), Mon père m'a dit... Flammarion 1948, 305 p. ....10 €

Rouanet (Marie), Les Enfants du Bagne. Payot 1992, 337 p. ....12 €

Samhaber (Ernst), Les formes nouvelles de l'économie 1914-1940. Plon 1942, 341 p.(défraîchi) ....5 €

Seguy (Georges), Le Mai de la CGT. Livre Club Diderot 1972, cart. de 220 p. ....6 €

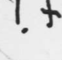
Serge (Victor), Les Révolutionnaires, romans. *Les hommes dans la prison, Naissance de notre force, Ville conquise, S'il est minuit dans le siècle, L'affaire Toulaev.* Seuil 1967, cart de 956 p. .... 20 €

Simon (Jean-Pierre), La Révolution par elle-même. *Tracts révolutionnaires , de la crise de Mai à l'Affaire tchécoslovaque.* Albin Michel 1968, 226 p. (défraîchi) . 6 €

(Sté d'Histoire de la Révolution de 1848), Blanqui et les Blanquistes. *Collectif.* SEDES 1986, 294 p. ....20 €



(Sté d'Histoire de la Révolution de 1848), 1848 Les Utopismes sociaux. *Collectif.* SEDES 1981, 290 p. .... 20 €



Thomas (Hugh), La Guerre d'Espagne. Laffont 1961, 697 p. ill. bibliogr. Index 20 €

Thorel (Guy), Chronologie du Mouvement syndical ouvrier en France 1791-1946. Ed. du temps présent 1947, 142 p. bibliogr. .... 12 €

Toda (Michel), Henri Massis, un témoin de la Droite intellectuelle. La Table Ronde 1987, 391 p. index .... 12 €

Torrès (Henri), De Clemenceau à de Gaulle. *Chroniques de 22 émissions sur les antennes de la RTF.* Del Duca 1958, 246 p. ....9 €

UNEF/SNE Sup, Le Livre noir des journées de Mai. Seuil Combats 1968, 94 p. ill. ....5 €

Vidalenc (Georges), Le rôle joué au point de vue maritime par l'Algérie dans la vie de la France avant et après la conquête. Académie de marine 1931, plaquette de 84 p. ....5 €

Zitrone (Léon), Sans micro aux Etats-Unis. Del Duca 1961, 351 p. .... 4 €

Zitrone (Léon), vous parle de l'URSS. *Interviews libres en Union Sovietique.* Del Duca 1960, 294 p. ....4€



La crieuse de journaux.